

GEO

HISTOIRE



À Rochefort, la maison-
monde de Pierre Loti

**NOUVELLE
FORMULE**
+ DE RUBRIQUES,
D'ACTUALITÉ,
DE TÉMOIGNAGES

DES PIONNIERS
DE LA LOUISIANE AU
FONDATEUR DU FBI,
LA SAGA DES
FRANÇAIS
QUI ONT FAIT
L'AMÉRIQUE

HOKUSAI
LES ŒUVRES
MÉCONNUES
DU MAÎTRE
DE L'ESTAMPE

FICTION RÉALISTE
Une femme
de chambre du
Titanic raconte

CORÉE, 1945
La nuit où le
pays a été
coupé en deux



BEL : 7,80 € - CH : 13 CHF - CAN : 14 CAD - DE : 11 € - ESP : 8 € - GR : 8 € - LUX : 8,90 € - ITA : 8 € - PT : 8 € - DOM Bateau : 7,80 € -
Maroc : 85 MAD - Tunisie : 15 TND - Zone CFA : Avion : 8 000 XAF - Bateau : 6 000 XAF - Zone CFP Bateau : 1100 XPF.

CPPAP

PM PRISMA MEDIA

L 15170 - 82 - F: 7,50 € - RD



235W.



FOR THE
PLANET



*Ne soyez pas déprimés.
Mettez-vous en colère.*

*C'est nous qui avons causé
tous ces problèmes, donc
c'est à nous de les résoudre.*

YVON CHOUINARD

**FONDATEUR DE PATAGONIA
ET DE 1% FOR THE PLANET**

En 1985, Yvon Chouinard décide de reverser 1% des ventes de Patagonia à des associations environnementales. En 2002, il crée 1% for the Planet pour encourager d'autres entrepreneurs à rejoindre le mouvement.

Et vous, qu'attendez-vous pour rejoindre 1% for the Planet ?



REJOIGNEZ LE MOUVEMENT



Stéphane Lavoué

Paris sur Mississippi

Dissensions sur l'Ukraine et l'Otan, taxes à l'importation... Les relations franco-étatsuniennes ont connu des jours meilleurs. C'est cette actualité qui a inspiré à la rédaction de GEO Histoire l'idée de ce dossier. Quel meilleur moment pour revisiter le rôle joué par les Français – plus que par la France – dans la construction des États-Unis ? Car ce sont des initiatives personnelles, des sagas individuelles ou familiales qui ont tissé nos liens avec ce Nouveau Monde. Tout commence au XVII^e siècle en Louisiane, quand une poignée de Français, dédaignés par Louis XIV qui jugeait cette colonisation «*fort inutile*», s'arrogea un tiers des États-Unis actuels. Les souverains successifs se repenchèrent sur le dossier, aidant même la jeune nation à gagner son indépendance. La France y perdit sa couronne, mais gagna le soutien des Américains

– «*La Fayette, nous voilà !*» – lors de la Première Guerre mondiale. Maintes épopées rassemblées ici doivent peu aux gouvernants et tout à la croyance que là-bas, plus que chez nous, tout était possible. C'est vrai des familles Du Pont de Nemours et Schlumberger, qui y bâtirent des empires industriels. Des dizaines de milliers de Basques qui y trouvèrent de quoi nourrir leurs puînés sans morceler leur patrimoine. Des Français partis faire de San Francisco un «Paris du Nouveau Monde», comme chercheurs d'or mais aussi comme vendeurs de pioches, boulangers ou... tenancières de maisons closes. Dans ce dossier, vous croiserez aussi un dénommé Bonaparte, fondateur du FBI, et des utopistes de tous acabits, des socialistes les plus forcenés qui fondèrent l'Icarie à sainte Philippine Duchesne, qui crut à l'égalité éducative, toutes couleurs confondues, plus d'un siècle avant la fin de la ségrégation. ■

MYRTILLE DELAMARCHE, RÉDACTRICE EN CHEF

Qu'avez-vous pensé de ce numéro ? Écrivez-nous à : redaction@geo.fr

6 En images

HOKUSAI, PAR-DELÀ
LA VAGUE

14 Ce jour-là

LA NUIT... OÙ LA CORÉE
A ÉTÉ COUPÉE EN DEUX

16 La découverte archéo

MAIS À QUOI SERVAIT
LE STONEHENGE DU LEVANT ?



Yitzhak Marmelstein / Wikimedia Commons

18 La fiction réaliste

DANS LA PEAU D'UNE
EMPLOYÉE SUR LE TITANIC



Topical Press Agency / Getty Images

22 Historama

HIROSHIMA, L'AUBE
DE L'ÈRE ATOMIQUE

24 Mémoire vive

«J'AI ÉTÉ LE PADRE DES
MILITAIRES FRANÇAIS»

Les Français qui



30 CINQ SIÈCLES DE
FASCINATION ET DE RIVALITÉ

32 QUAND LA FRANCE
POSSÉDAIT... UN TIERS
DES ÉTATS-UNIS

42 AUX SOURCES DE L'AMITIÉ
FRANCO-AMÉRICAINE

50 LA SAGA DES DU PONT

54 DES BOURBONS
CHEZ LES YANKEES

58 SAN FRANCISCO, LE RÊVE
DORÉ DES FRANÇAIS

ont fait l'Amérique



68 **À L'ORIGINE DU FBI, UN DÉNOMMÉ... BONAPARTE**

72 **LES COULISSES DU PARI FOU DE BARTHOLDI**

82 **UNE SAINTE AU FAR WEST**

84 **BIENVENUE EN ICARIE**

88 **DU PAYS BASQUE AU NOUVEAU MONDE**

94 **DES FRENCHIES À HOLLYWOOD**

104 **«LA FRANCE REGARDE TOUJOURS L'AMÉRIQUE AVEC ADMIRATION... ET MÉFIANCE»**

Gérard Blot / Grand Palais Rmn (Château de Blérancourt)

112 **Les bulles de l'histoire**
GODEFROY DE BOUILLON,
HÉROS AMBIGU DE
LA PREMIÈRE CROISADE

116 **Sur le terrain**
DANS LA MAISON-MONDE
DE PIERRE LOTI



Simon David / SDP

124 **À lire, à voir**
LA SÉLECTION
DE LA RÉDACTION

130 **La photo**
DES CHIENS DANS
LA GRANDE GUERRE



Mirrorpix / Getty Images

En couverture : la statue de la Liberté. Library of Congress, Prints & Photographs Division, Anthony Angel Collection. **En haut** : Simon David / SDP. **En bas** : Hokusai-kan Museum. Obuse.

Encart marketing : au sein du magazine figure un encart Soldes d'été 25 jeté pour une sélection d'abonnés.



Hokusai-kan Museum, Obuse

LES PAYSAGES En 1834, une vue du ponton de Sano, dans l'ancienne province de Kōzuke (aujourd'hui Gunma). Katsushika Hokusai (1760-1849) s'était spécialisé dans le style *ukiyo-e* («images du monde flottant») qui capturait les différents aspects du quotidien de l'époque d'Edo.



H O K U S A I

Par-delà la vague

L'œuvre du maître des estampes ne se résume pas à *La Grande Vague de Kanagawa* et aux *Trente-six vues du mont Fuji*. Le musée d'Histoire de Nantes, en partenariat avec le musée japonais d'Obuse – ville où résida Hokusai à quatre reprises – expose des trésors moins connus, dont certains n'étaient encore jamais sortis du pays du Soleil levant.



Hokusai-kan Museum. Obuse (x2)

LA BEAUTÉ En 1820, il imagine le portrait de la *shirabyōshi* Shizuka Gozen, une danseuse de cour du XII^e siècle, personnage à la fois historique et légendaire.





LA NATURE Les représentations animales et les natures mortes constituent les plus étonnantes surprises de l'exposition, à l'image de cette peinture sur papier représentant un saumon salé et des souris blanches (vers 1834).



Hokusai-kan Museum, Obuse (x2)

LE SURNATUREL L'univers des *yōkai* (créatures fantastiques) et des *yūrei* (fantômes) est omniprésent dans le Japon d'Edo. Cette créature accablée est le spectre d'Oiwa-san, trahie et tuée par son mari, et dont l'esprit s'incarne dans une lanterne (1831).



LE MOUVEMENT Représentant une «vague masculine», cette peinture a été réalisée en 1845 pour le plafond d'un char de festival. Elle évoque le combat et la vigueur, les flux se mélangeant et s'opposant en sens contraire.



Hokusai-kan Museum, Obuse (x2)

L'EAU ET SES MYSTÈRES Le réalisme du trait n'interdit pas la magie... Sur cette estampe de 1833 représentant les cascades d'Amida au terme de la route du Kiso Kaidō, les chutes évoquent un esprit de la forêt.

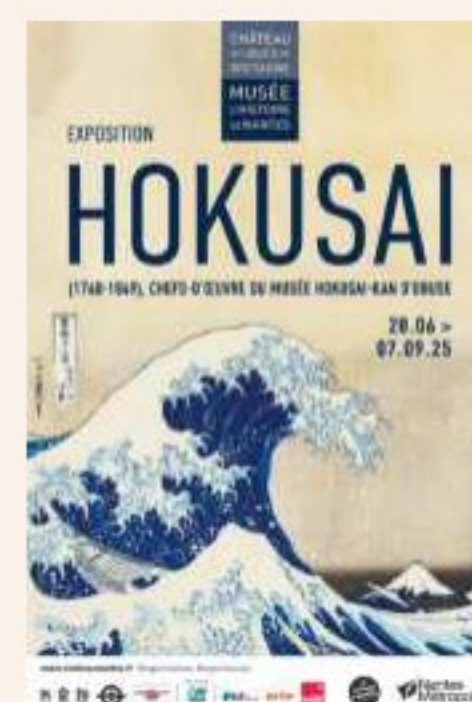


LE TESTAMENT Peint peu avant sa mort, ce *Dragon volant au-dessus du mont Fuji* (1849) évoque l'harmonie avec la nature.

Estampes, peintures, dessins... Sa production fut vertigineuse

Artiste génial et espiègle, Hokusai (1760-1849) est le peintre japonais le plus connu en Occident.. Et pourtant l'œuvre de celui qui se fit appeler Gakyō Rōjin, le «vieillard fou de dessin» (au cours de sa vie, il a porté une trentaine de noms différents), reste paradoxalement méconnue, tant la quantité de sa production fut vertigineuse : en soixante-dix ans, il fut à l'origine de quelque 3000 gravures polychromes, 2000 livres imprimés et 450 peintures dont l'inventaire ne cesse d'évoluer au fil du temps. Dans une exposition exceptionnelle, le musée d'Histoire de Nantes réussit aujourd'hui à marier les incontournables avec des œuvres moins connues, grâce à un partenariat avec le musée Hokusai-kan d'Obuse, qui lui a prêté de nombreuses créations du maître : c'est dans ce village, situé au cœur des Alpes japonaises, près de Nagano, que l'artiste séjourna quatre fois à la fin de sa vie, entre 1842 et 1849, et réalisa ses ultimes chefs-d'œuvre. À ne pas manquer. ■

Frédéric Granier



Exposition *Hokusai*, au musée d'Histoire de Nantes – Château des ducs de Bretagne, jusqu'au 7 septembre 2025.

La nuit... où la Corée a été coupée en deux

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, juste avant que l'aube ne se lève sur le 15 août 1945, la Corée, qui attendait fébrilement sa libération après trente-cinq ans d'occupation japonaise, fut divisée d'un trait de plume par les grandes puissances... en s'appuyant sur une simple carte trouvée dans un magazine !

L'histoire s'était montrée cruelle envers cette péninsule, appendice entre la Chine et la Russie. Décrite comme «une dague au cœur du Japon», la Corée avait été annexée par ce dernier en 1910. La colonisation, brutale (les habitants étaient notamment forcés d'adopter des patronymes nippons), n'avait pas eu raison du sentiment national, porté par plusieurs mouvements de résistance, sur place et à l'étranger. Mais ces oppositions fragmentées n'apparaissaient nullement en mesure de chasser l'opresseur, ni d'avoir l'écoute des autres pays. Il fallut attendre le deuxième conflit mondial pour qu'en 1943, États-Unis, Chine et Royaume-Uni promettent l'indépendance un jour de la Corée, dans la foulée de la défaite de l'Empire du Soleil Levant. Sans autre précision. Le gouvernement américain ne faisait alors que prévoir vaguement de placer les Coréens sous «tutelle» américano-sino-soviétique, non sans s'inquiéter des prétentions de Staline sur leur pays...

Cette impréparation alliée, aggravée par l'absence de prise en compte des aspirations nationales, se révéla dans toute son ampleur lorsque, le 14 août 1945, le Japon, vaincu sur tous les fronts, foudroyé par les raids nucléaires américains sur Hiroshima et Nagasaki et achevé par l'entrée en guerre de l'URSS, annonça qu'il se rendait. Cette capitulation prit les vainqueurs par surprise.



Américains et Soviétiques entreprirent aussitôt, et en urgence, de prendre le contrôle d'un maximum de portions de l'Empire nippon, et la Corée en fit les frais : dans la nuit du 14 au 15 août, à Washington, le diplomate Dean Rusk et le colonel Charles Bonesteel, à l'aide, écrivit le premier dans ses mémoires, «d'une carte du National Geographic», établirent à la va-vite une ligne de démarcation entre les États-Unis et l'Union soviétique le long du 38^e parallèle, soit suffisamment haut pour lais-



Universal History Archive / Universal Images / Getty Images

En présence de généraux soviétiques, Kim Il-sung célèbre la libération du pays en 1945. À 33 ans, le plus célèbre des chefs de la résistance a été installé par Staline à la tête du Comité provisoire du peuple de la Corée du Nord.

de longue date en Sibérie – ce qui ouvrit la voie à Kim Il-sung, qui avait mené une guérilla dans le sud de la Mandchourie contre l'occupation japonaise, avant d'être intégré dans une unité internationale de l'Armée rouge. Le début d'une dynastie tyrannique qui perdure à ce jour. Tandis qu'au Sud, les Américains intronisèrent des conservateurs autoritaires, sans pour autant engager l'épuration des fonctionnaires et des politiciens hier pro-japonais.

Cinq ans après le partage, le Nord envahit le Sud

La Corée se retrouva ainsi scindée entre deux systèmes antagonistes. Lesquels sombrèrent à leur tour dans une surenchère martiale et nationaliste, en revendiquant une unification par la force. En 1950, Staline, lancé dans la guerre froide et soucieux de reprendre la main sur le mouvement communiste mondial après la prise du pouvoir de Mao en Chine l'année précédente, autorisa Kim Il-sung à envahir la Corée du Sud. Déclenchée le 25 juin, l'offensive entraîna aussitôt une riposte américaine, avec à la clé une guerre civile dévastatrice de trois ans, jusqu'à la conclusion d'un armistice en juillet 1953. Depuis, deux Corées cohabitent, méfiantes, sans traité de paix, de part et d'autre du 38^e parallèle. Une ligne tracée à la hâte une nuit d'été 1945, qui continue, quatre-vingts ans plus tard, à acter la rupture entre deux mondes. ■

Nicolas Bernard

ser la capitale coréenne, Séoul, en secteur américain, et suffisamment bas pour contenter les Soviétiques.

Et de fait, Staline approuva l'idée, pour garder un pied en Corée sans froisser l'allié américain. Ce n'était qu'une solution d'attente, permettant aux Soviétiques et aux Américains de s'installer tranquillement dans la péninsule. Drôle de libération, en vérité : alors que les Coréens déploraient la mort de 380 000 à 480 000 de leurs compatriotes depuis 1939, et qu'ils attendaient le rapatrie-

ment d'un million d'autres, ils se voyaient soumis à deux administrations étrangères ignorantes des réalités locales, incapables de s'entendre sur l'avenir du pays. Tandis que certains indépendantistes militaient pour une unification, d'autres, à l'inverse, courtoisaient leurs occupants respectifs dans l'espoir de se voir installés au pouvoir. Ainsi l'URSS, pour protéger ses frontières, instaura-t-elle progressivement, au Nord, un régime à sa botte, peuplé de communistes dont certains réfugiés



Yitzhak Marmelstein / Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0 International



Le plus grand des empilements concentriques de Rujm el-Hiri mesure 160 mètres de diamètre et 2,50 m de haut.

Mais à quoi servait le Stonehenge du Levant ?

Le site de Rujm el-Hiri, sur les hauteurs du Golan, est aussi mystérieux que son homologue anglais. Or ses pierres vieilles de cinq millénaires commencent à parler.

Dans le silence minéral du plateau du Golan, annexé par Israël en 1981, se dresse une énigmatique structure : plusieurs cercles concentriques de pierres de basalte empilées, encadrant un tumulus, le tout formant le Rujm el-Hiri («le tas de pierres du chat sauvage»). Le monument, édifié autour de 3500-2500 av. J.-C., est surnommé le Stonehenge du Levant, tant son mystère rappelle celui de son célèbre homologue du sud de l'Angleterre, nourrissant diverses hypothèses, notamment celle qu'il pourrait s'agir d'un observatoire astronomique. Mais une étude menée par l'université de Tel-Aviv fait vaciller cette théorie. Grâce à des relevés géophysiques, des mesures géomagnétiques et l'imagerie satellite, elle montre que l'orientation du site a significativement changé au fil des millénaires, en raison des lents mouvements du sous-sol. Son agencement actuel ne correspond donc plus à celui de l'époque.

Les tentatives de chercher son alignement avec des phénomènes célestes tels les solstices et la trajectoire

de Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel, sont donc caduques. «*Le déplacement de l'ensemble du site, de plusieurs dizaines de mètres, rend ces alignements topologiquement invalides*», résume la Dr^e Olga Khabarova, qui a dirigé l'étude. La chercheuse met en avant un autre indice : «*La conception architecturale de Rujm el-Hiri évoque davantage un labyrinthe, ce qui est incompatible avec les exigences d'un observatoire astronomique.*»

Cette découverte relance ainsi les hypothèses sur la véritable fonction de Rujm el-Hiri : était-ce un lieu cérémoniel ? Une nécropole ? Un centre communautaire ? L'analyse d'une zone de 30 kilomètres autour du site a permis d'identifier des dizaines de structures similaires : enclos, tumuli, murs massifs... Le signe possible d'un réseau bien plus vaste. Rujm el-Hiri ne serait ainsi pas une anomalie isolée, mais l'un des nœuds d'un paysage structuré, témoignant d'une organisation sociale sophistiquée dès l'âge du bronze.

Mathilde Ragot

prismaSHOP

JUSQU'À
-85 %

SOLDES

VOS ABONNEMENTS MAGAZINES

À PRIX DOUX CET ÉTÉ !



Tous vos abonnements magazines à prix réduits sur
www.prismashop.fr/soleil ou directement via le qrcode !





EN S'APPUYANT SUR
DES TRAVAUX D'HISTORIENS,
NOTRE JOURNALISTE
REMONTE LES COULOIRS
DU TEMPS POUR SE GLISSER
DANS LA PEAU
D'UN PERSONNAGE INVENTÉ
QUI INCARNE SON ÉPOQUE.

Dans la peau d'une employée sur le «Titanic»

OÙ ? AU MILIEU DE L'OCÉAN ATLANTIQUE

QUAND ? AVRIL 1912



Nous sommes le jeudi 11 avril, il est 22 heures. J'ai enfin un peu de temps pour écrire ce journal. Hier j'ai embarqué sur le *Titanic*, ce fleuron de la compagnie britannique White Star Line, en tant qu'hôtesse de bord – partout ailleurs on dirait une femme de chambre. On m'a dit que sur les 908 membres d'équipage, nous ne sommes que 23 femmes. C'est bien peu. Après avoir quitté Southampton, nous avons fait escale à Cherbourg puis à Queenstown, en Irlande, pour accueillir à bord les derniers voyageurs.

Aujourd'hui, nous voilà enfin partis pour de bon ! Nous filons maintenant à pleine vapeur sur l'Atlantique, destination New York. Quelle émotion ! Les vivats quand on a largué les amarres, les sirènes, si graves et puissantes qu'elles vous soulèvent presque du sol ! J'en avais les larmes aux yeux. Le *Titanic* est tellement beau et gigantesque

avec ses 269 mètres de long, dix ponts, des cabines par centaines, des salons, des restaurants, des cafés, des escaliers d'apparat, des ascenseurs, des fumoirs, une bibliothèque, un bain turc, un gymnase, une piscine... C'est plus qu'un paquebot, c'est une ville !

Tout à l'heure, sur le pont principal, ma camarade Violet, qui a déjà navigué – et qui suit de près l'actualité mondaine –, m'a discrètement montré les célébrités qui sont à bord. «Regarde Millie, ces deux qui bavardent, ce sont Guggenheim, le magnat du cuivre, et Jacob Astor, le roi de la finance, m'a-t-elle soufflé. Là, c'est George Widener, des tramways, l'homme le plus riche de Philadelphie. À côté, avec sa femme et son fils Jack, tu as John Thayer, patron de compagnies ferroviaires, et plus loin Isidor Straus, propriétaire des grands magasins Macy's...» Que des milliardaires ! Violet m'a aussi montré un homme en uniforme d'amiral, avec une tête de bon

Dans la salle à manger des domestiques, située sur le pont C du *Titanic*, stewards et hôtesse (femmes de chambre) profitent d'une pause.

Topical Press Agency / Getty Images

Père Noël : le capitaine Edward Smith, commodore de la White Star, que l'on surnomme le «roi des tempêtes» ou parfois le «commandant des millionnaires». Et me voici, moi, Millie, pauvre gamine de Belfast, sans relations ni fortune, lancée avec tous ces gens élégants sur ce palace flottant ! Je ne suis certes qu'une petite hôtesse, mon travail est de me tenir au service des passagers de première classe et de veiller à leur bien-être, mais j'ai tout de même l'impression de vivre un rêve éveillé.

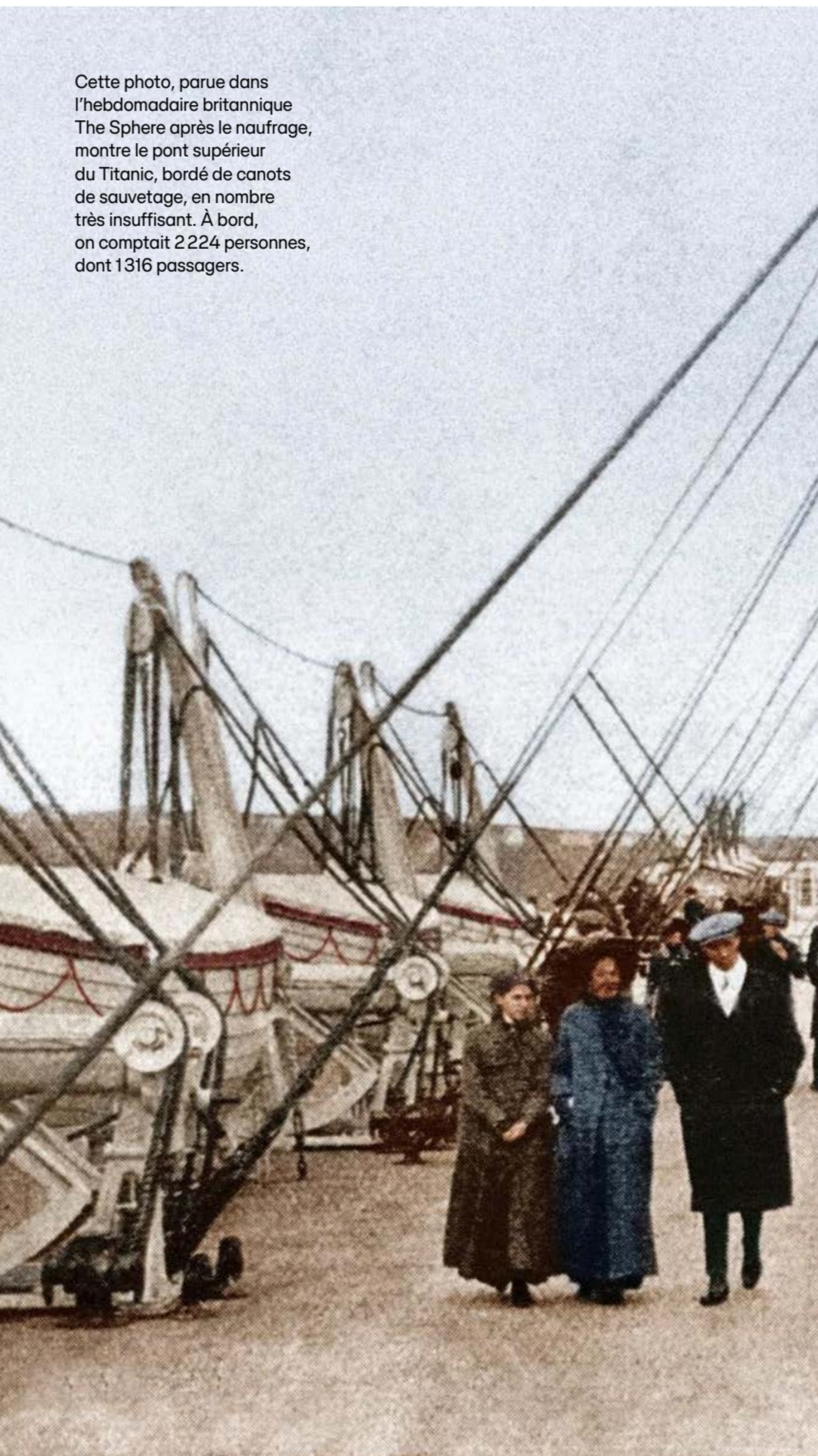
Vendredi 12 avril, 22 h 30

«Millie, pouvez-vous m'aider à lacer mon corset ?», «Millie, retrouvez-moi mon châle»... Dans ma robe de service bleue et mon tablier de lin blanc marqué de l'insigne de la White Star – une étoile blanche sur pavillon rouge – j'ai couru toute la journée dans les cour-sives et les escaliers. J'étais exténuée en regagnant la cabine que je partage avec Violet sur le pont E. Un peu attristée aussi. Car sous les ragtimes endia-blés de l'orchestre, les effluves de fine cuisine et les bulles de champagne, le *Titanic* cache d'autres réalités. Les pas-sagers de 1^{re} et de 2^e classe ont droit à tous les égards, mais il en va autrement pour ceux de la 3^e classe !

Ce sont des immigrants en route pour l'Amérique, ils viennent d'Irlande, de Scandinavie, d'Europe centrale ou de Russie, du Liban, de Turquie, de Chine et ont tous payé sept livres – envi-ron deux mois de mon salaire – pour traverser l'océan. Ils ont une cuisine, des dortoirs, deux salles communes, l'espace de poupe comme promenade, mais restent relégués dans l'entrepont, à l'écart, loin du pont supérieur où se trouvent les canots de sauvetage. Ils ne sont autorisés ni à sortir ni à se mêler aux autres voyageurs. C'est, paraît-il, ►



Cette photo, parue dans l'hebdomadaire britannique *The Sphere* après le naufrage, montre le pont supérieur du Titanic, bordé de canots de sauvetage, en nombre très insuffisant. À bord, on comptait 2 224 personnes, dont 1 316 passagers.



Akg-images

► pour faciliter les contrôles sanitaires et éviter la propagation de maladies contagieuses... Deux jeunes hommes, qui jouaient aux dominos à une table, m'ont émue. Ils avaient tout quitté, laissé toute leur vie derrière eux, mais semblaient si tranquilles, si confiants en l'avenir ! Et si mon destin était de les imiter, et de m'installer moi aussi aux États-Unis pour y mener une meilleure existence ? Henry, un steward avec qui j'ai sympathisé, m'a appris qu'il y avait à bord bien plus à plaindre que les voyageurs de troisième classe : les 70 soutiers et les 170 chauffeurs qui, pour faire tourner les machines, s'échinent à brûler 800 tonnes de charbon par jour, à fond de cale.

Samedi 13 avril, 22 h 30

Aujourd'hui, vers 15 heures, des rumeurs alarmantes ont circulé parmi l'équipage. Le *Titanic* aurait reçu hier soir, et ce matin encore, des messages signalant la présence d'icebergs au large de Terre-Neuve, sur notre route, la North Atlantic Run. Pour autant, le capitaine Smith n'a pas ralenti l'allure, nous filons toujours à près de 23 nœuds, plus de 40 km/h. Beaucoup pensent que Smith, avant de prendre sa retraite – il a 62 ans – veut décrocher le Ruban bleu, le record de vitesse de la traversée de l'Atlantique, actuellement détenu par le *Mauretania*, de la Cunard, la grande compagnie rivale. Pendant notre pause, une discussion animée a eu lieu dans la salle à manger des domestiques, sur le pont C. Quelqu'un s'est plaint que le capitaine a perdu la main, avant de rappeler qu'en septembre dernier, alors qu'il commandait l'*Olympic*, il est entré en collision



«Le capitaine n'a pas ralenti l'allure... Beaucoup pensent qu'il veut décrocher le record de vitesse»

avec un croiseur de la Royal Navy, le *Hawke*, dans le port de Southampton. Mon ami Henry, le steward, a pris avec chaleur la défense du commandant : «J'ai navigué avec lui, il fallait le voir manœuvrer à toute vitesse dans les chenaux de New York... C'est un grand marin !» Comment en douter ? Et puis nous savons quoi faire, nous, en cas d'urgence. On connaît les consignes : prendre en charge les passagers et les conduire dans le calme jusqu'aux chaloupes. «Nous ne risquons rien, a tranché Henry. La coque est constituée de compartiments étanches, nos huit pompes peuvent évacuer 400 tonnes d'eau par heure, et Thomas Andrews, l'homme qui a conçu le navire, est à bord avec huit ingénieurs, prêt à intervenir au moindre problème.» Reste que nous sommes plus de 2200 personnes à bord et nos 20 canots ne peuvent en embarquer que la moitié...

Dimanche 14 avril, 23 h 00

Grande nouvelle ! Nous avons parcouru une telle distance que nous serons à New York mardi soir au lieu de mercredi ! Dès qu'ils l'ont appris ce matin, des passagers se sont précipités sur le télégraphe pour prévenir leurs proches, d'autres pariaient déjà sur notre heure d'arrivée. L'enthousiasme est général, chacun s'extasie des performances du *Titanic* ! En plus, le commandant a fait annuler l'exercice de sauvetage qui devait avoir lieu dans la matinée, n'est-ce pas la preuve que nous sommes en parfaite sécurité ?

La messe s'est tenue dans le vaste restaurant de la 1^{re} classe, sur le pont D. On a chanté le cantique 418. Je suis si heu-

reuse ! Vers 18 heures, une partie de poker à gros enjeux a attiré la foule sur l'une des mezzanines du grand escalier, jusqu'à ce que le steward, selon l'habitude, annonce le dîner au clairon sur l'air du *Roast Beef of Old England*. Ce soir, les époux Widener (les tramways) donnaient une réception de gala, avec, au menu, filet mignon au foie gras et truffe noire, agneau sauce à la menthe, pudding Waldorf et éclairs au chocolat... Je me demande comment les invités fermeront l'œil après une bombance pareille ! À 22 heures, il y a eu un concert en 1^{re} classe – on a donné *Les Contes d'Hoffmann*, de Jacques Offenbach. En 3^e classe, on s'est amusé aussi, avec des danses. Pour moi, je suis heureuse d'aller maintenant me coucher. Je suis fourbue, et dehors, l'air est glacial !

Même jour, minuit moins le quart

Il se passe quelque chose d'anormal. Un grand bruit de frottement nous a réveillées en sursaut. Les machines ont été stoppées. Il y a des cris, des appels. On n'arrête pas de frapper à notre cabine. Nous devons nous occuper des passagers ! J'arrête là, je reprendrai plus tard pour raconter. ■

Pierre Antilogus



SOURCES Pour écrire le récit fictionnel de Millie, notre journaliste s'est appuyé sur *La Perte du Titanic*, de Lawrence Beesley (éd. Durand-Peyroles, 2017), ainsi que sur *Titanic Survivor* (éd. Sutton, 1998, non traduit), les mémoires de l'hôtesse irlando-argentine Violet Jessop, qui survécut au naufrage.

Hiroshima

L'aube de l'ère atomique

Voici quatre-vingts ans, le 6 août 1945 à 8 h 16 du matin, la première bombe atomique de l'histoire explose 580 mètres au-dessus d'Hiroshima. En quelques secondes, des dizaines de milliers de vies et des centaines de bâtiments sont anéantis. La tempête de flammes causée par une boule de feu atteignant 4 000 °C ravage ensuite la majeure partie de cette ville côtière. Trois jours plus tard, c'est au tour de Nagasaki d'être frappé. Le monde vient d'entrer dans une nouvelle ère.

À l'été 1944, la victoire des Marines dans les Mariannes permet à l'aviation américaine d'y établir une base aérienne. Le Japon est désormais à portée du feu nucléaire.

ITINÉRAIRE DU BOMBARDIER ENOLA GAY AVEC POUR OBJECTIF HIROSHIMA

ITINÉRAIRE DU BOMBARDIER BOCKSCAR, OBJECTIF NAGASAKI

Îles Mariannes
GUAM

À Hiroshima, quarante-cinq secondes après le largage de la bombe, et tandis que l'*Enola Gay* vole pour échapper au souffle, l'arme explose, rayant instantanément de la carte 12 km² de la ville.



ROBERT OPPENHEIMER
1904-1967

LE GÉNIE CONTROVERSÉ

Physicien brillant, Robert Oppenheimer convainc Roosevelt de créer une arme atomique et se voit confier la direction du projet. Après-guerre, il est victime des purges visant les intellectuels accusés de proximité avec la gauche, avant d'être réhabilité.



PAUL TIBBETS
1915-2007

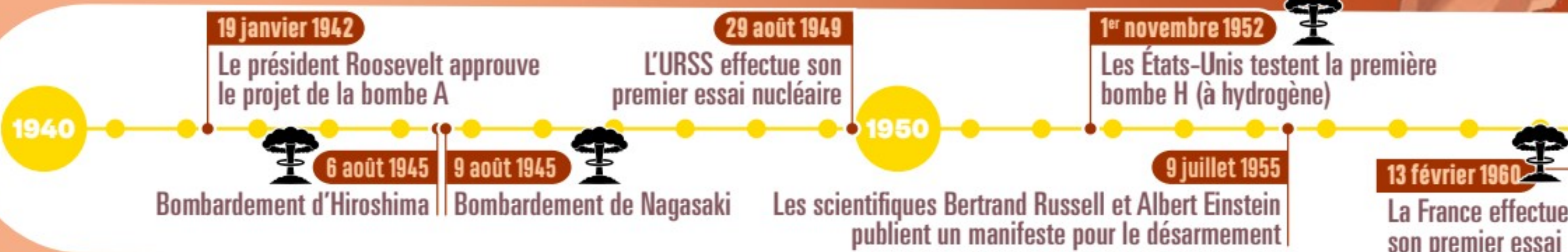
CELUI QUI LARGUA LA BOMBE

Pilote chevronné né dans l'Illinois, tout juste promu au grade de colonel, Paul Tibbets dirige la mission de bombardement d'Hiroshima. Fêté en héros et décoré de la Distinguished Service Cross, il ne formulera jamais le moindre remords.



Baie d'Hiroshima

LA COURSE À LA BOMBE... PUIS AU DÉSARMEMENT



L'APOCALYPSE EN CHIFFRES...

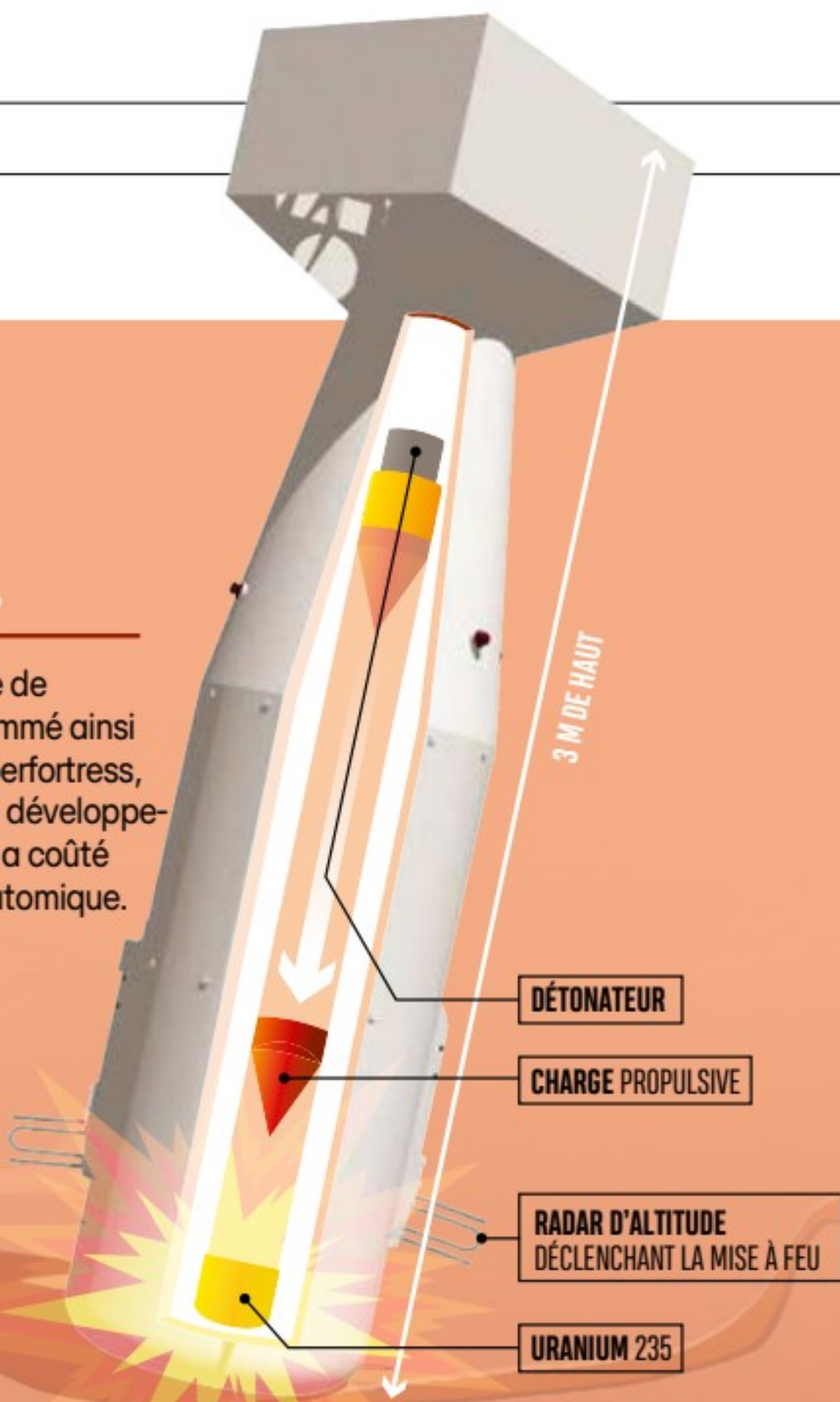
La bombe *Little Boy*, à l'uranium, est un concentré de technologie, comme sa monture. L'*Enola Gay* (nommé ainsi en hommage à la mère du pilote) est un B-29 Superfortress, le nec plus ultra des bombardiers américains. Son développement et la production de près de 4 000 appareils a coûté plus cher encore que le programme de la bombe atomique.



UN POIDS DE
4,4 TONNES



UNE PUISSANCE
ÉQUIVALENT À
**22 000 TONNES
DE DYNAMITE**



UNE VILLE
**DÉTRUITE
À 90 %**



ENTRE
**70 000 ET
140 000 MORTS**
DÈS LES PREMIÈRES
SECONDES
APRÈS L'EXPLOSION



**40 000 AUTRES
VICTIMES**
POUR LA PLUPART
BLESSÉES
ET IRRADIÉES



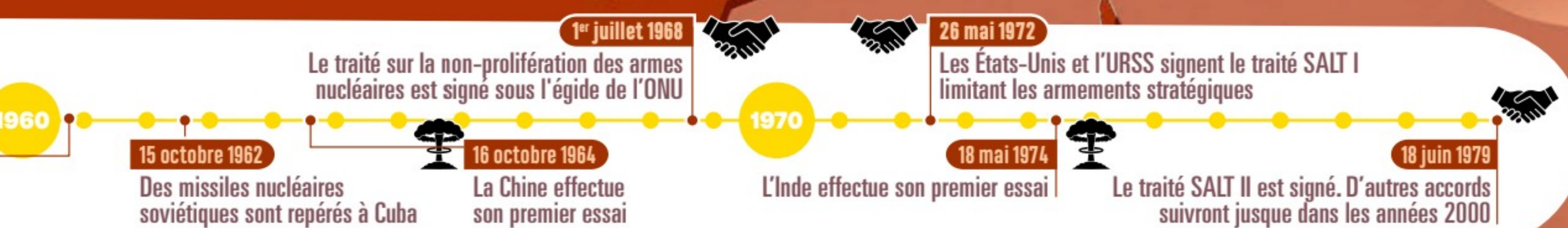
Nagasaki

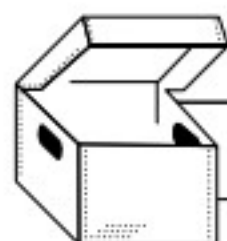
L'AUTRE VILLE MARTYRE

Préférée, pour son malheur, à la ville de Kokura abritant un important arsenal, le port de Nagasaki est bombardé à 11 h le 9 août 1945. *Fat Man*, une bombe au plutonium, pulvérise presque 4 km², même si ses effets sont heureusement contenus par les reliefs environnants.



ENTRE
**35 000
ET 80 000
MORTS**





L'armée n'a pas de secrets pour cet homme d'Église né dans une famille de militaires en 1937.



J'ai été le padre des militaires français

Yannick Lallemand

Prêtre, aumônier dans l'armée, missionnaire au Tchad

Il a officié sur tous les théâtres de guerre, sauté en parachute, participé aux opérations les plus dangereuses... avec pour toute arme un livre de prières. Yannick Lallemand fut aumônier militaire pendant quarante ans. Il publie cette année ses mémoires, récit singulier d'un militaire qui, dit-il, «*parlait à tous et à qui personne ne donnait d'ordres*».

Beyrouth, dimanche 23 octobre 1983, 6 heures 40 du matin. L'état-major français arrive en trombe devant le Drakkar, le bâtiment où sont cantonnés depuis un mois une centaine de parachutistes de la Force multinationale de sécurité de Beyrouth, dispositif destiné à maintenir la sécurité dans un Liban laminé par huit ans de guerre civile. L'immeuble de huit étages vient d'être soufflé par une explosion. Yannick Lallemand est l'un des tout premiers à sauter de la Jeep. À première vue, rien ne le distingue des autres officiers : même treillis, même cheveux ras et même carrure. À ceci près qu'il ne porte pas d'arme et que son galon de poitrine arbore une croix cernée par deux rameaux d'olivier : il est aumônier militaire. Son rôle ? Accueillir, soutenir et accompagner les soldats. À l'époque, le «*padre*», comme on appelle les prêtres dans le jargon de l'armée, est

encore dans la force de l'âge : il a 46 ans. Avec plusieurs centaines de sauts de parachute à son actif, il n'en est alors ni à son premier champ de bataille, ni à sa première situation de crise.

Son baptême du feu a lieu en 1959, en Algérie

«*Depuis ma naissance, j'ai baigné dans la guerre, confie-t-il aujourd'hui, à 88 ans, depuis sa retraite en pays poitevin, sur les terres familiales. Mon père [le futur colonel Lallemand] a été fait prisonnier de 1940 à 1945. Mon frère aîné, alors sous-lieutenant, est mort au combat en 1956, en Algérie, et deux autres de mes frères ont embrassé la carrière militaire. Malgré ma vocation de prêtre, l'armée, c'était aussi ma maison.*» Lui-même a d'ailleurs combattu une fois, en Algérie, à l'été 1959, quand, fraîchement émoulu du séminaire, il était chef de section d'un commando de chasse. Une expérience éprouvante. Ordonné prêtre à Poitiers en 1963, il



Le prêtre rejoint la Légion étrangère en 1975. Il saute sur Kolwezi (ex-Zaïre) en 1978, avant d'être affecté au Liban en 1983, puis au Tchad deux ans plus tard.

Le 23 octobre 1983, un attentat frappe l'immeuble du Drakkar, à Beyrouth, où résidaient des parachutistes français. Yannick Lallemant resta sur le site des jours et des nuits, parlant à ses camarades prisonniers des décombres. Un souvenir qui le hante encore aujourd'hui.

Légion étrangère / SDP — Collection privée / Tallandier — Philippe Bouchon / AFP



En 1986, le père Lallemand quitte l'armée pour devenir missionnaire. Au Tchad, il improvise une église de fortune avec des caisses de munitions.

● a été nommé aumônier militaire en 1970. Durant ces quarante années au sein de la grande muette, dont la moitié à la Légion étrangère, il a été le témoin d'opérations militaires majeures dans l'histoire des cinquante dernières années. «À l'armée, personne ne me donnait d'ordre. J'allais partout et je parlais à tous», explique-t-il. Quand on lui demande quel était son rang, il répond : «L'aumônier est un homme de terrain. Il est sans grade, mais par tradition, il a le grade de celui auquel il s'adresse.»

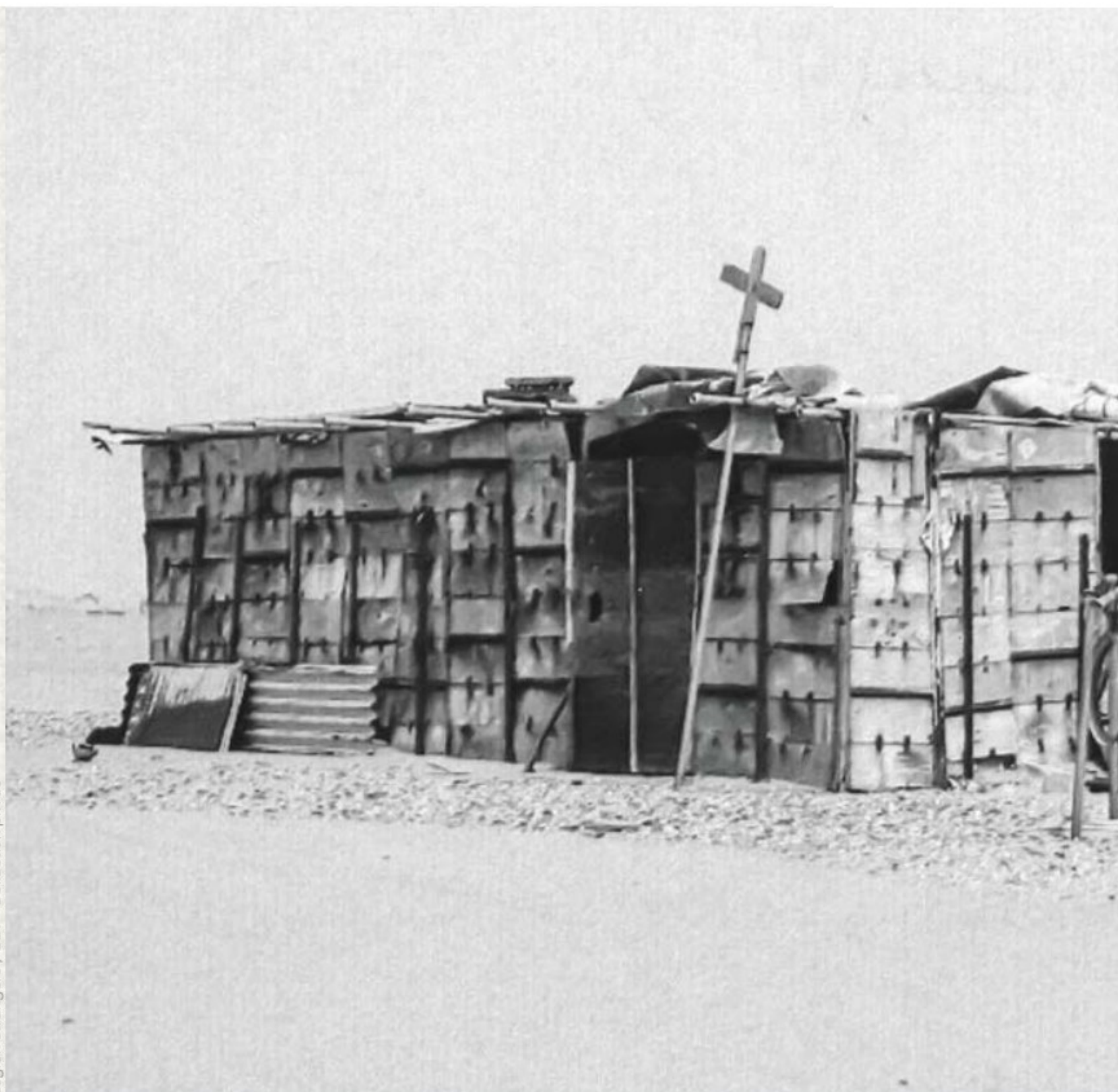
À Kolwezi et à Beyrouth, il fait face à l'horreur

Il a côtoyé le risque, le vrai, et a frôlé la mort à maintes reprises, dans sa version la plus crue. Comme ce jour de l'hiver 1972, où il a failli succomber à une tempête de neige dans la montagne Noire, dans le sud du Massif central, ou cet autre, du printemps 1973, où un parachutiste inexpérimenté a fondu sur lui en pleine descente. Une brouille, comparé au choc ressenti en mai-juin 1978 à Kolwezi, dans l'ex-Zaïre (actuelle république démocratique du Congo) et qu'il raconte dans son livre. Là, servant comme «aumônier-brancardier-aide-soignant» aux côtés des légionnaires venus délivrer des otages européens capturés par des rebelles, il a atterri sur des cadavres «gonflés par le soleil [...], à moitié dévorés par des chiens», sous le feu nourri des fusils-mitrailleurs ennemis. Mais à l'automne 1983, à Beyrouth, l'horreur était d'une tout autre

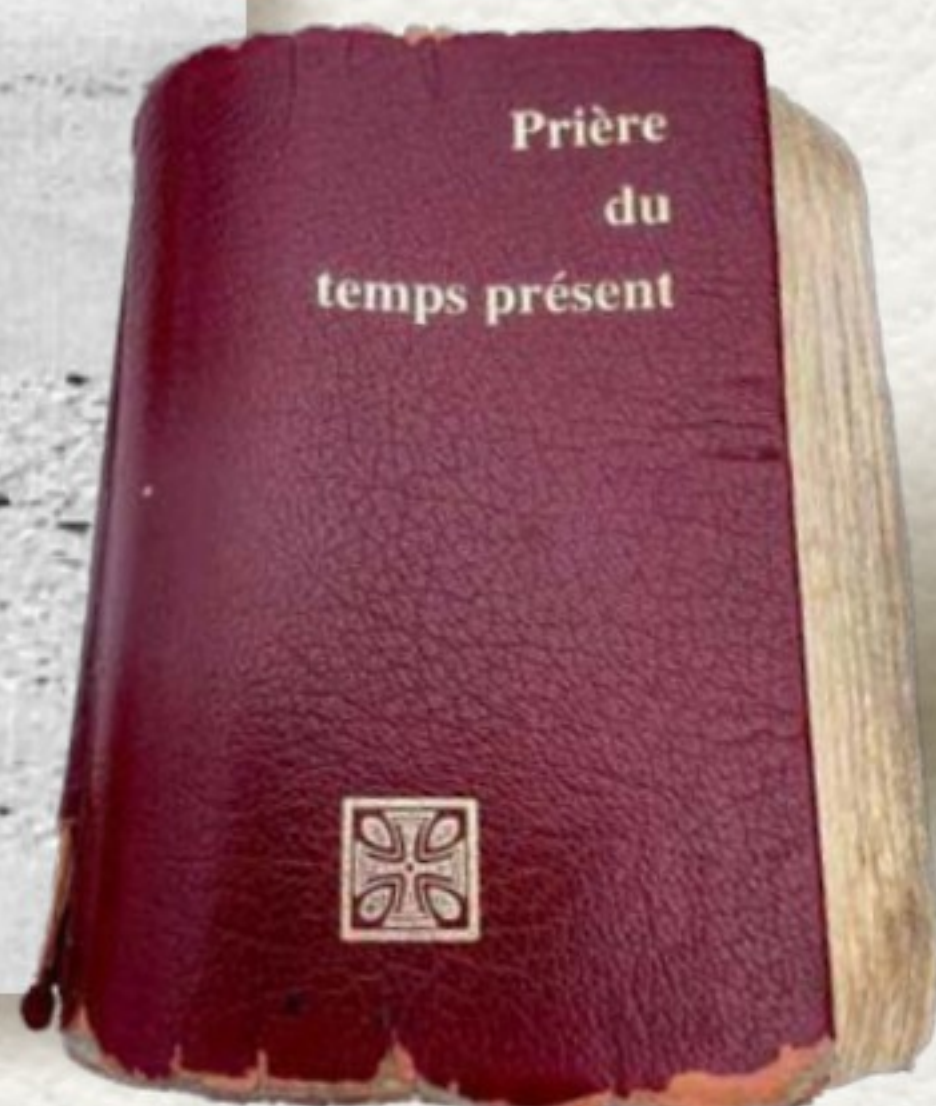
nature : «Je n'avais jamais vu un tel spectacle de désolation», confie aujourd'hui Yannick Lallemand. L'immeuble du Drakkar était devenu «une sorte de millefeuille de plaques de béton empilées». Des gémissements se faisaient entendre sous les décombres : «Maman ! Au secours !» Les hommes ensevelis étaient très jeunes – le plus âgé n'avait que 36 ans. Beaucoup venaient de milieux modestes ; des «petits gars» engagés chez les paras pour la solde, l'aventure et l'entraide. Quarante ans après, le père Lallemand les appelle encore «mes gamins». «Avec eux, j'ai sauté en parachute, crapahuté aux quatre coins du monde, participé à des manœuvres, partagé des discussions, dit-il. Je les connaissais intimement.» Alors, ce 23 octobre 1983, il s'est adressé à ces voix faibles venues des profondeurs : «Je suis là, c'est le padre. Tenez

le coup, on vient vous chercher !» Lui-même creusait à la pelle, à la main, avec les ongles... et continuait à parler, parler sans discontinuer : «Ceux qui me répondaient allaient mourir, je le savais», se souvient-il. Il est resté quatre jours et quatre nuits sur les lieux, dormant en boule dans les décombres, refusant d'abandonner ces voix qui s'amenuisaient, se raréfiaient, avant de s'éteindre tout à fait. «Le 27 octobre, un grand silence s'est installé. Plus personne ne répondait.» Seuls 26 soldats de ce régiment ont échappé au drame, absents des lieux au moment fatidique – à l'instar de trois d'entre eux, partis chercher les croissants du dimanche quelques minutes avant l'explosion. Au total, 58 militaires français et 5 civils libanais ont péri dans l'attentat. Quinze «paras» sont sortis d'outre-tombe, sévèrement blessés, mais

Légion étrangère / SDP - Collection privée



“Je parle aux soldats, je les écoute... sans jamais leur faire la morale”



Sur tous les terrains de guerre, le père Lallemand gardait sur lui un chapelet et un exemplaire de *Prière du temps présent*, un recueil d'hymnes, de psaumes et d'extraits de la Bible.

vivants. L'affaire du Drakkar demeure l'épisode le plus sanglant subi par l'armée française depuis les guerres d'Indochine et d'Algérie. Qui était derrière l'attentat ? Les Iraniens ? Les Syriens ? Le Hezbollah ? Plus de quarante ans après les faits, l'opacité demeure.

Le cœur brisé, il répond à l'appel du désert

Après le 23 octobre, le décompte macabre s'est poursuivi : «En quatre mois, nous avons eu 74 hommes tués, frappés par un ennemi sans visage», se déssole le padre. Son propre père s'est éteint peu après, en avril 1984 : «Mais je n'avais plus de larmes pour le pleurer, j'avais tout donné à mes jeunes paras», confie-t-il. De son propre aveu, Beyrouth a marqué un tournant dans son existence : «J'étais blessé à vie, un prêtre au cœur transpercé.» Puis vint

une rencontre décisive. De passage dans le nord du Tchad, à l'été 1984, auprès des hommes du 3^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (3^e RPIMa) venus mater une rébellion fomentée par la Libye de Kadhafi, le père Lallemand fit la rencontre de soldats tchadiens chrétiens, passablement isolés dans ces terres à majorité musulmane : «Padre, depuis dix ans, on n'a plus mangé l'hostie, on a faim de la messe du bon Dieu», lui dirent-ils. Bouleversé, il décida, à 49 ans, de quitter l'armée pour répondre à l'appel du désert. En 1986, abandonnant sa solde confortable et son grade symbolique d'officier, il devint ainsi missionnaire. Basé à Moussoro, au centre-ouest du Tchad, dans une petite maison en terre au confort rudimentaire, il entreprit de faire la tournée des paroisses disséminées «sur un terrain d'apostolat plus

vaste que la France». S'accommodant du «goût aigre du mil» et du «riz imbibé de gasoil», il confessait, baptisait et mariait ces chrétiens privés de tout, quand il ne réparait pas de ses propres mains des églises tombées en ruines.

À bord de son 4x4 bringuebalant, il brava pendant dix ans les scorpions et les serpents, les rebelles coupeurs de route, les assauts de l'harmattan, «le vent qui rend fou», et, par moments, «l'envie de tout plaquer», accablé par la solitude. Parfois, ce dénuement l'a conduit à l'éblouissement, comme ce jour de Noël 1990 où, officiant dans un village perdu au milieu des sables, il reçut des mains d'un paroissien reconnaissant deux paquets de biscuits à la cuillère *made in France*.

Aujourd'hui, il reste hanté par le drame de Beyrouth. Chaque année, le 23 octobre, le prêtre commémore le jour fatidique où le Drakkar a sombré. «Il n'y a pas une journée où je ne pense à mes gamins», nous dit-il, se souvenant de ses années passées auprès des militaires. Au fil du temps, les rangs s'éclaircissent. Lui-même a pris sa retraite en 2018, à 81 ans, mais il se refuse à tourner la page. ■

Christèle Dedeant



Padre, mémoires d'un aumônier militaire, de Yannick Lallemand, avec Frédéric Pons, éd. Tallandier, 21,90 €.



Dossier

Les Français qui ont fait l'Amérique

EXPLORATEURS, IDÉALISTES, MISSIONNAIRES, CHERCHEURS
D'OR, INDUSTRIELS, ARTISTES «MADE IN FRANCE» :
ILS N'ONT PAS SEULEMENT CARESSÉ LE RÊVE AMÉRICAIN,
IL ONT DIRECTEMENT CONTRIBUÉ À SON EXISTENCE.

Cinq siècles de
fascination et de rivalité
P. 30

Quand la France possédait...
un tiers des États-Unis
P. 32

Aux sources de l'amitié
franco-américaine
P. 42

La saga des Du Pont
P. 50

Des Bourbons
chez les Yankees
P. 54

San Francisco, le rêve
doré des Français
P. 58

À l'origine du FBI,
un dénommé... Bonaparte
P. 68

Les coulisses du pari fou
de Bartholdi
P. 72

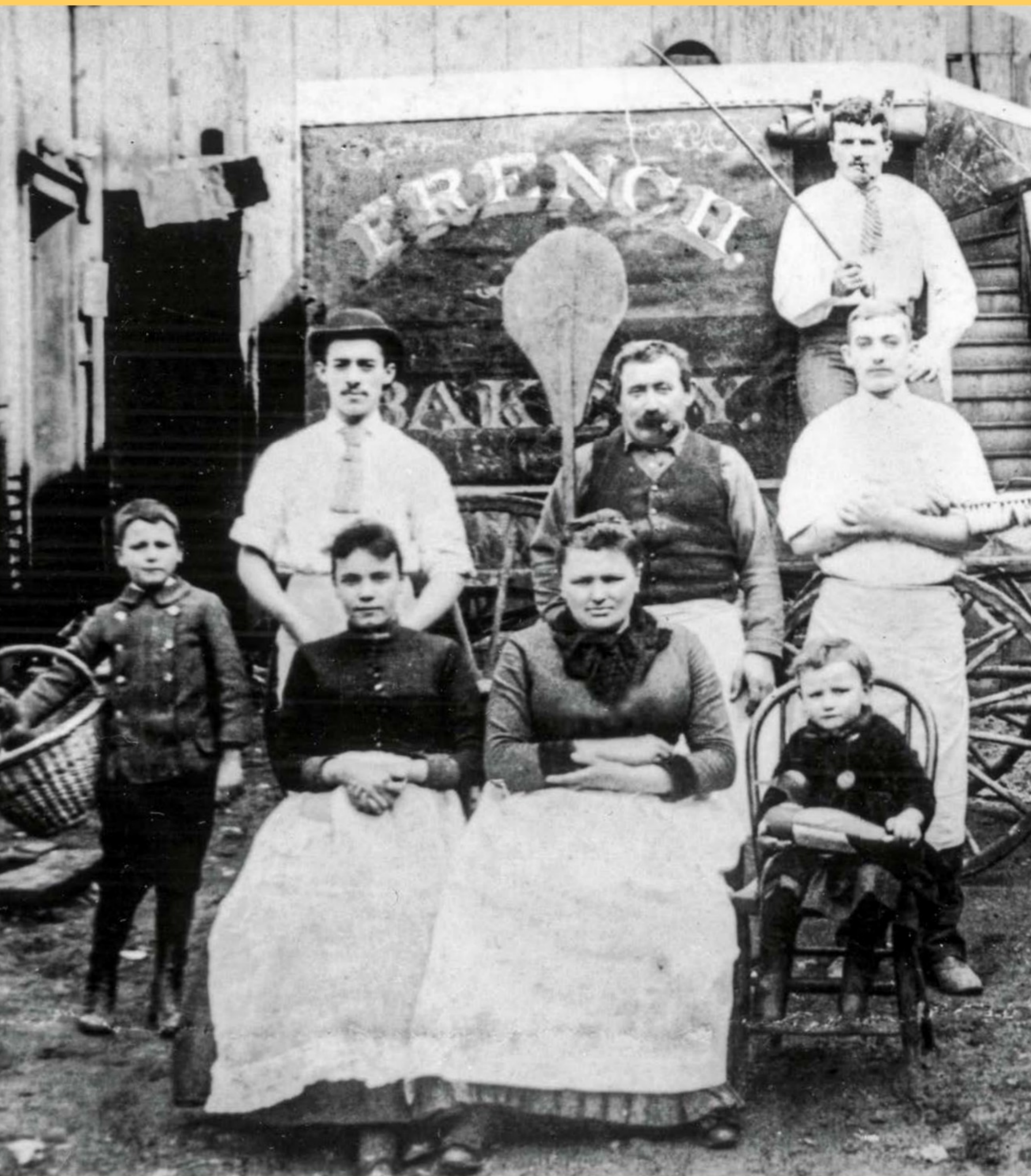
Une sainte au Far West
P. 82

Bienvenue en Icarie
P. 84

Du Pays basque au Nouveau Monde
P. 88

Des Frenchies à Hollywood
P. 94

«La France regarde toujours l'Amérique
avec admiration... et méfiance»
P. 104



Courtesy of Boudin Bakery

Des Bourguignons à San Francisco : le jeune Isidore Boudin y a ouvert sa première boulangerie en 1849.

5 siècles de fascination et de rivalité

Par Frédéric Granier

1480

DES PIONNIERS PÊCHEURS

Les eaux poissonneuses des actuelles provinces de Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve-et-Labrador attirent des pêcheurs basques, normands, bretons et anglais. Ces morutiers ouvrent l'Atlantique nord aux explorations.

1524

UN EMPIRE AU-DELÀ DES MERS

Mandaté par François I^{er}, l'explorateur italien Giovanni da Verrazzano vogue près des côtes du continent nord-américain. Il en parle comme d'une «*Nova Gallia*», une «Nouvelle France».

1534

CARTIER À LA DÉCOUVERTE DU SAINT-LAURENT

Le navigateur malouin Jacques Cartier est le premier Européen à explorer le fleuve Saint-Laurent, dans l'actuel Canada. Il accoste en Gaspésie pour planter une croix au nom de François I^{er}. La Nouvelle-France est née.

1535

LES PRÉMICES DU FUTUR MONTRÉAL

Lors de son deuxième voyage sur le Saint-Laurent, Jacques Cartier baptise un village iroquois du nom de Mont-Royal, à l'emplacement de la future ville de Montréal, qui sera fondée un siècle plus tard par l'officier Paul de Chomedey de Maisonneuve et la religieuse Jeanne Mance.

1603

DES TRAITÉS DE PAIX AVEC LES INDIENS

L'explorateur charentais Samuel de Champlain se rend à Tadoussac, en bordure du Saint-Lau-

rent, pour acter une grande alliance avec les tribus indiennes locales : Algonquins, Montagnais (ou Innus) et Malécites (ou Wolastoqiyiks).

1613

À LA CONQUÊTE DU NORD-EST

Champlain explore ce qu'il nomme alors la «mer du Nord», (l'actuelle baie d'Hudson) en longeant la rivière des Outaouais.



1663

UNE COLONIE POUR LE ROI

Sous l'égide de Louis XIV et de son secrétaire d'État à la Marine Jean-Baptiste Colbert, la Nouvelle-France entre dans le domaine royal. Une administration est mise en place avec la nomination d'un gouverneur et d'un intendant.

1673

EN DESCENDANT LE MISSISSIPPI

Louis Jolliet et le père Jacques Marquette explorent le fleuve Mississippi, ouvrant la voie à l'expansion française au sud.

1682

AU NOM DU SOUVERAIN

René-Robert Cavelier de La Salle explore le Mississippi jusqu'à l'actuelle ville de Venice. Il fait ériger une croix, officialisant la prise de possession de la région au nom de la France, la nommant Louisiane en l'honneur du roi.

1699

UN PREMIER COMPTOIR EN LOUISIANE

Pierre Le Moyne d'Iberville fonde la ville côtière de Biloxi, première colonie française permanente de cette Louisiane qui deviendra progressivement un immense territoire allant jusqu'aux montagnes Rocheuses.

1718

LA FONDATION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville fonde La Nouvelle-Orléans, future capitale de la Louisiane française, sur les rives du Mississippi.

1731

LA FIN DE L'AVENTURE PRIVÉE

Après l'échec de la gestion de la Louisiane par le financier Antoine Crozat, puis par la Compagnie d'Occident, le territoire repasse sous administration directe de la France. Cette reprise en main marque un renforcement du contrôle colonial.

1756

LE DÉBUT DE LA GUERRE DE SEPT ANS

Durant ce qui est considéré souvent comme l'un des premiers conflits globalisés de l'histoire, les Treize Colonies britanniques d'Amérique affrontent les Français et leurs alliés amérindiens sur le sol américain.

1763

L'HUMILIATION DU TRAITÉ DE PARIS

La France perd presque toutes ses possessions en Amérique du Nord : le Canada, l'Acadie et la Louisiane à l'est du Mississippi sont cédés à l'Angleterre, marquant la fin de l'empire colonial français en Amérique. La France récupère juste les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon, perdues en 1713, précieuses pour la pêche à la morue.

1775-1783

LE SOUTIEN À LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE

La France soutient les colons contre la Grande-Bretagne, et des figures comme le très jeune marquis de La Fayette et le général Rochambeau s'engagent militairement. L'aide financière, militaire et diplomatique de la France contribue à la victoire des États-Unis, qui ont déclaré leur indépendance le 4 juillet 1776.

1803

LA VENTE DE LA LOUISIANE

Affaibli par la guerre et la perte de Saint-Domingue, Napoléon renonce à ses ambitions américaines. La Louisiane, rachetée à l'Espagne en 1800, est cédée pour 80 millions de francs de l'époque. Cette transaction double le territoire des États-Unis et marque la fin de la présence française sur le continent.

1830

LES PREMIERS MIGRANTS FRANÇAIS

De nombreux Français débarquent aux États-Unis, contribuant à la diversité culturelle et économique du pays. Une seconde vague, plus importante encore, aura lieu entre 1848 et 1856, au moment de la ruée vers l'or, lorsque 30 000 Français rejoindront la Californie dans l'espoir d'y faire fortune.

1835

TOCQUEVILLE EN AMÉRIQUE

Le Nouveau Monde fascine les Français : dans *De la démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville analyse la société américaine, soulignant l'égalité des conditions et la participation citoyenne... tout comme les risques du conformisme et de la «tyrannie de la majorité».

1848

L'ÉCHO, AUX ÉTATS-UNIS, DU CHANGEMENT DE RÉGIME EN FRANCE

Le mouvement révolutionnaire qui, en France, substitue la II^e République à la monarchie de Juillet provoque un immense enthousiasme outre-Atlantique. Meetings, manifestations et articles sont consacrés à la victoire de la liberté sur le «despotisme».

1865

UNE FRANCE DIVISÉE DURANT LA GUERRE DE SÉCESSION

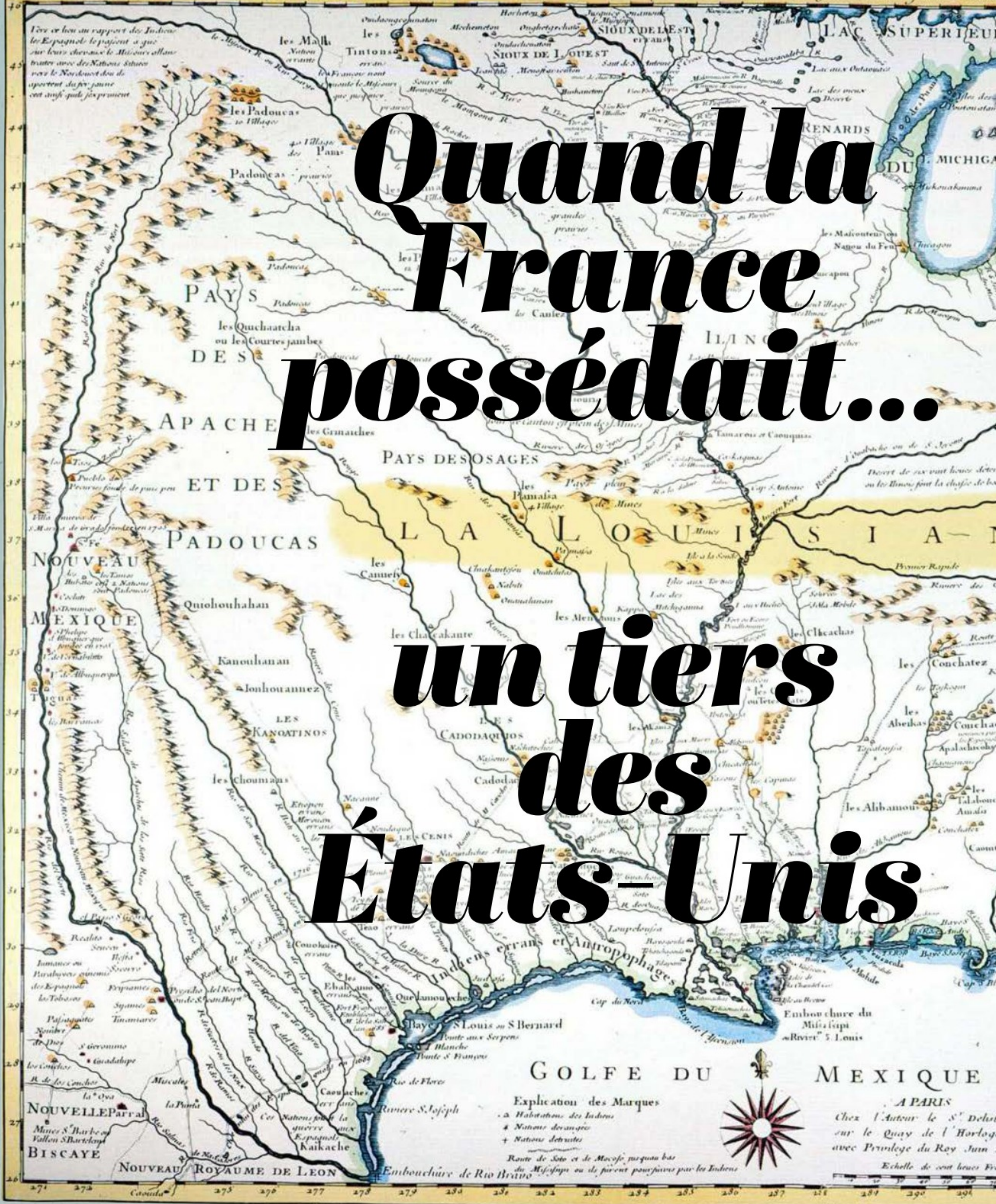
Le Second Empire est officiellement neutre durant la guerre civile américaine, mais Napoléon III est plutôt favorable à une victoire de la Confédération (les sudistes), tandis qu'une partie de la presse montre plus de sympathie pour l'Union (les nordistes). Des héritiers du roi Louis-Philippe, eux, combattent aux côtés des abolitionnistes du Nord.

1886

L'AMITIÉ SCELLÉE PAR «LADY LIBERTY»

Statue créée par Auguste Bartholdi – sur une idée de l'homme politique Édouard de Laboulaye –, *La Liberté éclairant le monde* célèbre l'amitié entre les deux pays. Symbole de liberté et d'espoir, ce cadeau des Français à leurs cousins d'Amérique incarne les valeurs communes de démocratie et d'émancipation.







Au XVIII^e siècle, l'immense Louisiane, qui devait son nom à Louis XIV, était la plus vaste colonie française dans le Nouveau Monde, avec pour capitale La Nouvelle-Orléans, et recouvrait une bonne partie du centre actuel des États-Unis, de la région des Grand Lacs jusqu'au golfe du Mexique. La France la récupéra brièvement – et en partie seulement – en 1800. Retour sur la naissance et la mort d'un territoire que le roi avait dans un premier temps jugé «*fort inutile*». Une saga parmi les plus méconnues de l'histoire coloniale française.

Cette carte de l'Amérique de 1718 montre, à l'est, les colonies anglaises ; à l'ouest, le territoire indien des Apaches ; et au milieu, la Louisiane française, qui suit plus ou moins la vallée du Mississippi.

Un beau jour, les alligators du bayou devinrent sujets du Roi-Soleil. L'histoire se déroule le 9 avril 1682, pendant le règne de Louis XIV donc, quelque part au sud de l'actuelle Nouvelle-Orléans, au milieu du labyrinthique delta du fleuve Mississippi. Là, une poignée d'hommes et de femmes, des Français, se regroupèrent au sommet d'une petite butte, autour d'une croix de fortune et d'une colonne bricolée à partir d'un tronc d'arbre. Dessus, ils avaient cloué trois fleurs de lys découpées dans une marmite de cuivre : les armes du royaume de France. Nulle âme qui vive à l'horizon. La petite troupe tira en l'air trois salves de mousquets, entonna un *Te Deum* et cria «vive le roi !». Puis son chef, un certain René-Robert Cavelier de La Salle, vêtu d'un manteau écarlate galonné d'or, s'avança et prit la parole. À voix haute, il annonça prendre possession, au nom de la France,

de l'intégralité «*de ce pays de la Louisiane, mers, havres, ports, baies, détroits adjacents et toutes les nations, peuples, provinces, villes, bourgs, villages, mines, pêches, fleuves, rivières compris dans l'étendue*». Cette Louisiane, ainsi baptisée en l'honneur du roi, ne se limitait pas à l'État du sud des États-Unis que l'on connaît aujourd'hui. Dans l'esprit de Cavelier de La Salle, elle correspondait à tout le bassin du Mississippi, affluents compris, courant sur plus de 3700 kilomètres, des Grands Lacs au golfe du Mexique et des Appalaches aux plaines de l'Ouest. Ce qui revenait, par la grâce d'une cérémonie improvisée, à raccrocher environ un tiers des États-Unis actuels aux possessions françaises !

Ainsi débuta l'épopée de la Louisiane, l'une des plus méconnues de l'histoire coloniale hexagonale. Ce territoire démesuré qu'il désignait, étalé sur des millions de kilomètres carrés, René-Robert Cavelier de La Salle n'en avait en réalité qu'une

Le destin du territoire fut scellé autour d'une croix et de fleurs de lys bricolées

connaissance très limitée. Lui et son équipage venaient seulement de le traverser du nord au sud, en suivant le cours du Mississippi, deux mois durant, à bord de canots. Cavelier de La Salle, né à Rouen trente-neuf ans plus tôt, était l'un de ces aventuriers français venus s'établir dans la vallée du Saint-Laurent, au Québec. Cette partie du Canada était alors une jeune colonie française, où marchands et missionnaires se livraient au commerce des fourrures de castor et à l'évangélisation des Amérindiens. À partir des années 1650, ces colons s'étaient engagés de plus en plus loin dans l'arrière-pays, explorant la région des Grands Lacs et le haut de la vallée du Mississippi, en quête de fourrures, d'hypothétiques filons d'or et nourrissant l'espoir de trouver un jour un chemin vers le Pacifique et les richesses de l'Asie. En 1673, deux d'entre eux avaient même déjà descendu une bonne partie du Mississippi, jusqu'à la confluence avec l'Arkansas, au sud de l'actuelle Memphis.

Cavelier de La Salle, lui, rêvait de pousser plus loin l'exploration. Fin 1681, avec une cinquantaine de Français et d'Indiens abénaquis de Nouvelle-Angleterre, il partit du fort Miami, sur les rives du lac Michigan, suivit la rivière Illinois gelée, puis navigua sur le fleuve jusqu'à son delta, que lui et sa troupe furent les premiers Européens à atteindre. En chemin, il croisa diverses tribus

René-Robert Cavelier de La Salle (1643-1687) fut le premier explorateur français de la Louisiane. Cette gravure de 1937 le représente devant une carte de la partie orientale de l'Amérique du Nord.





MARE
ATLANTICUM

OCEANUS

AFRICA

EUROPA

Christianissimo LUDOVICO XIV. Franciae et Navarrrae Regi



Un document rare de la Bibliothèque nationale de France : une carte du monde, imprimée en Italie, à l'époque du règne de Louis XIV («*Ludovico XIV*»). Sa flotte est omniprésente, des côtes de l'Afrique à celles de l'Amérique.



● indiennes et conclut avec elles de vagues alliances. Satisfaites, à ses yeux, pour attribuer à son roi la propriété de leurs terres, même sans en connaître l'étendue exacte.

La «conquête» était aussi considérable que chimérique... et encombrante. À Versailles, Louis XIV qualifia d'abord l'expédition – et l'annexion proclamée de la Louisiane, donc – de «*fort inutile*».

Entre les guerres en Europe et l'essor des «îles à sucre» des Antilles, le souverain avait d'autres priorités que d'exploiter la vallée du Mississippi. Pendant près de vingt ans, de 1662 à 1682, aucun autre Français ne remit les pieds dans le delta du fleuve. Cavelier de La Salle essaya d'y retourner par la mer, en 1684, mais son voyage fut un désastre et il finit assassiné en 1687 lors d'une mutinerie.

Il fallut attendre la toute fin du XVII^e siècle pour que le roi se préoccupe enfin de cette Louisiane encore inexplorée. La région, en ces temps de rivalité entre puissances européennes, prenait en effet une valeur stratégique : avec le Québec, elle permettait d'encercler les colonies anglaises de la côte Est (Virginie, Carolines, Pennsylvanie...) et d'en contenir l'expansion. De plus, elle pouvait servir à commercer avec l'Empire espagnol, qui s'étendait à l'ouest, du Chili jusqu'au Texas. Et qui sait, peut-être son sous-sol cachait-il autant de trésors qu'au Mexique et au Pérou ? En 1698, Jérôme Phélypeaux de Pontchartrain, secrétaire d'État de la Marine de Louis XIV, missionna Pierre Le Moyne d'Iberville, un corsaire

né à Montréal, pour créer un établissement à l'embouchure du Mississippi. Parti de La Rochelle, il érigea dans un coin marécageux de la côte le fort de Biloxi, première colonie du littoral louisianais. Quelques Français y vécurent... avant d'être oubliés pendant dix ans, Versailles étant accaparé par la guerre de Succession d'Espagne.

En 1712, la Couronne décida finalement de confier la mise en valeur de l'immense colonie à des compagnies privées, en échange d'un monopole commercial. D'abord celle d'Antoine Crozat (lire encadré), un richissime financier séduit par les potentiels gisements d'or et d'argent à l'intérieur des terres – on ne trouva finalement que du

plomb, du cuivre et de l'étain. Puis, en 1717, ce fut le tour de la Compagnie d'Occident du banquier franco-écossais John Law de Lauriston, qui fit tout pour attirer les actionnaires et les colons, et installa dans le sud du Mississippi des plantations esclavagistes de tabac et d'indigo, sur le modèle antillais.

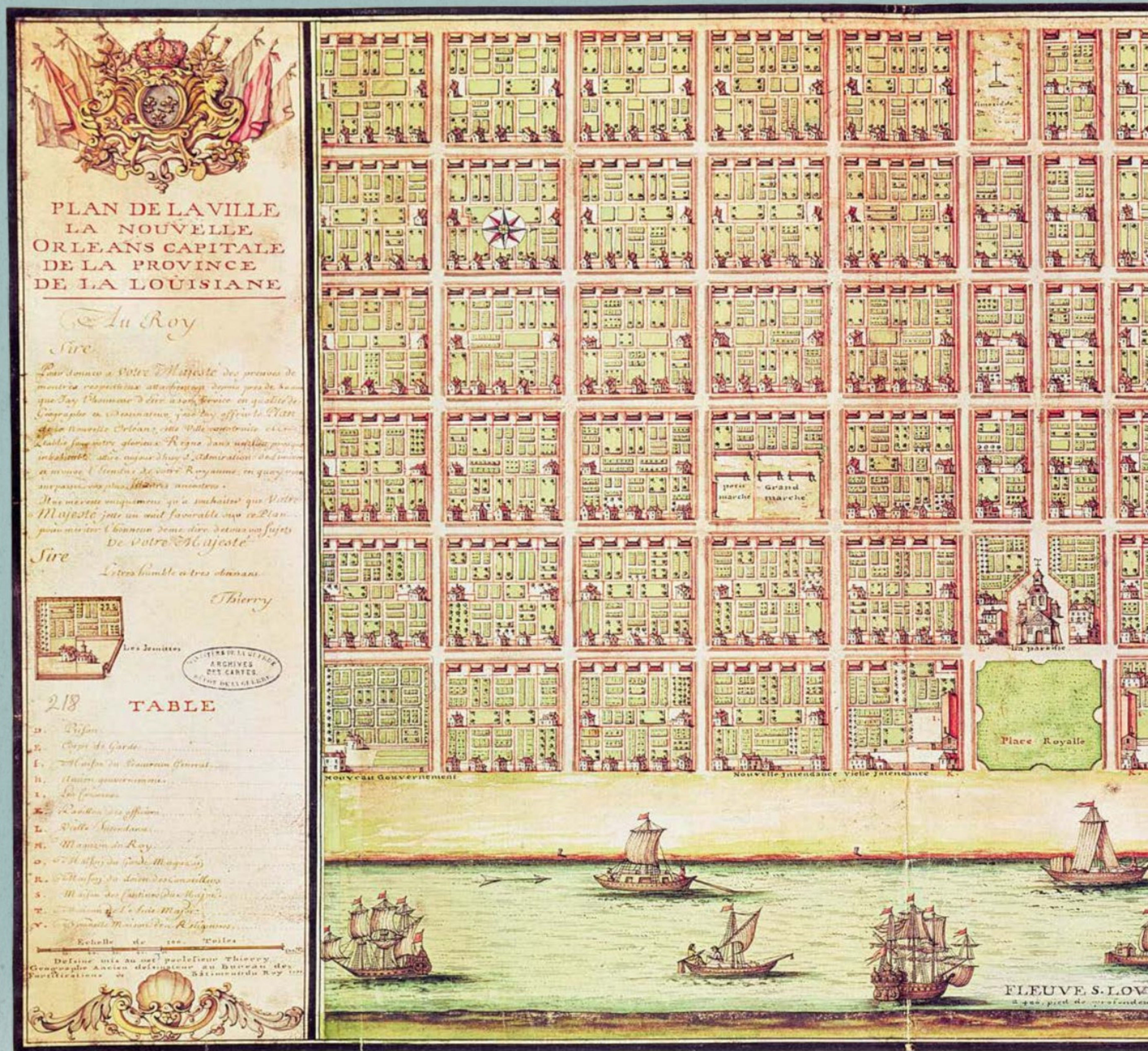
La Louisiane ne s'avéra pas l'eldorado escompté, mais cette période des an-

nées 1710-1720 vit enfin s'amorcer un développement de la colonie. John Law, notamment, fit venir d'Europe 6 000 colons plus ou moins volontaires, où se mêlaient forçats, femmes de mauvaise vie et jeunes engagés de sa compagnie. S'y ajoutèrent des milliers d'esclaves noirs africains «importés» dans le cadre de la traite transatlantique, florissante à l'époque. Beaucoup moururent sur le trajet en mer, ou s'empressèrent de repartir dès la première occasion. Ceux qui restèrent s'établirent surtout en Basse-Louisiane, où fut fondée en 1718 La Nouvelle-Orléans, nommée en hommage au régent Philippe d'Orléans. La bourgade au plan en damier était à la fois le centre administratif de la Louisiane française, où siégeait son gouverneur, et sa plaque tournante commerciale. Plus au nord, la Haute-Louisiane ou «Pays des Illinois», région reculée qui s'étendait sur les États actuels de l'Illinois et du Missouri, devint le grenier à blé de la colonie. À côté des forts, missions catholiques et postes de traite des fourrures, les colons y créèrent des villages agricoles, qui ●

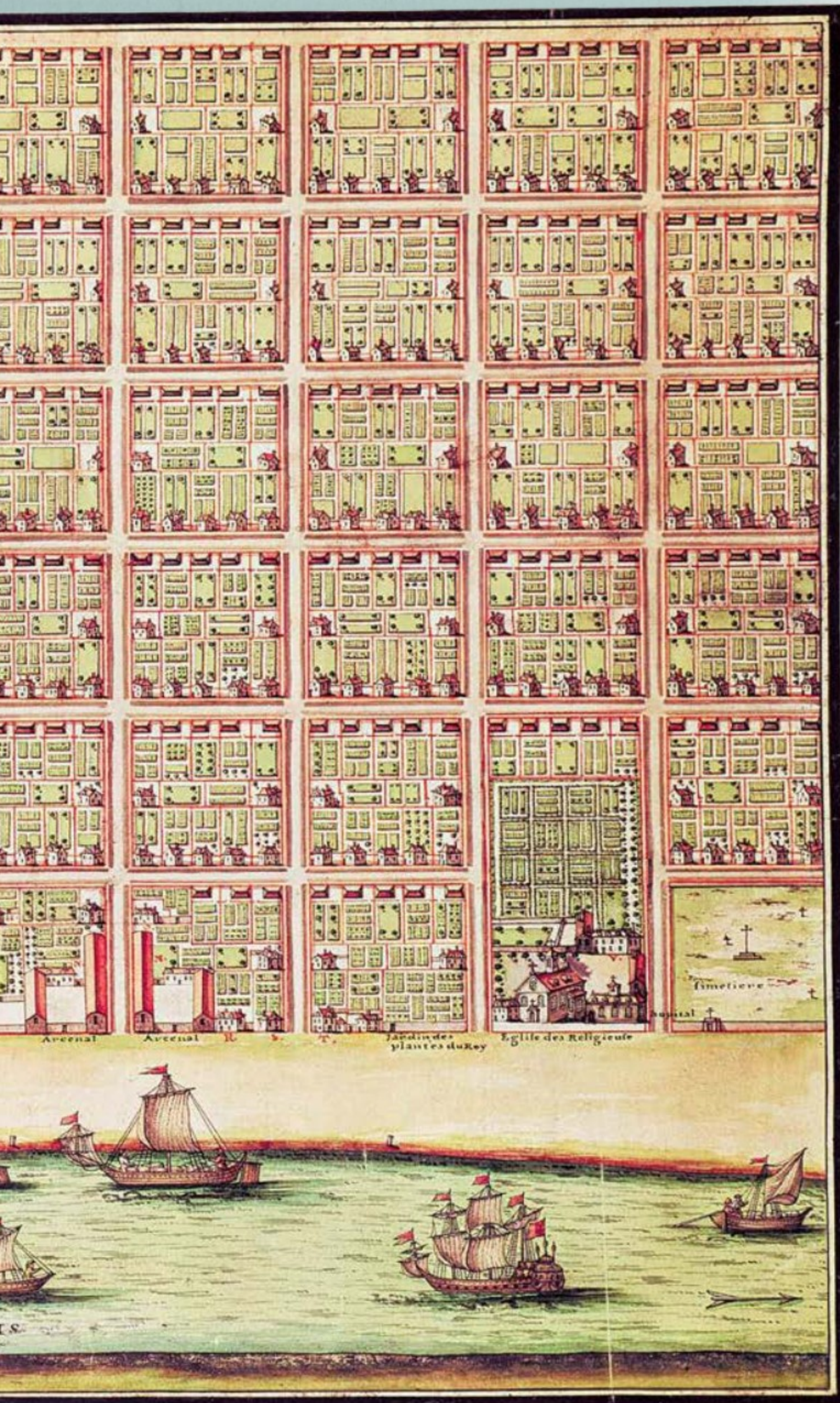
Louis XIV était embarrassé par cette annexion. Il avait d'autres priorités

La Nouvelle-Orléans, fondée en 1718,

La Nouvelle-Orléans, aux rues en damier (ici un plan de 1738) était le point d'ancrage des Français en Louisiane.



est le cœur battant de ce territoire français



► alimentaient le sud en farine et en lard. En parallèle, au fil du siècle, des explorateurs français continuèrent à s'aventurer toujours plus à l'ouest du Mississippi, vers la région des Grandes Plaines, jusqu'aux abords des Rocheuses. Une conquête de l'Ouest avant l'heure. Avec toujours l'espoir de dénicher un raccourci vers l'Asie – en vain.

En 1731, sous Louis XV, le territoire finit par être repris en main directement par la Couronne de France. Mais son essor n'alla guère plus loin. Sur-tout, son peuplement resta très modeste. En 1760, pour l'ensemble de la Nouvelle-France (c'est-à-dire toutes les possessions françaises d'Amérique du Nord), la population française s'élevait à environ 90 000 personnes. Dont «90 % étaient regroupées entre Québec et Montréal, le reste vivant sur le littoral atlantique [du Canada], dans la basse vallée du Mississippi et dans les postes de l'intérieur du continent», écrivent Gilles Havard et Cécile Vidal dans leur *Histoire de l'Amérique française* (éd. Flammarion, 2019). La Louisiane proprement dite n'hébergeait donc que quelques milliers d'âmes, éparpillées sur un très grand territoire. Par comparaison, les colonies britanniques de la côte Est totalisaient au même moment 1,6 million d'habitants.

Des alliances de circonstance avec les «sauvages»

En réalité, les Français ne contrôlaient pas vraiment le bassin du Mississippi... ou du moins, pas seuls. Pour y subsister, ils devaient composer avec les premiers occupants des lieux : les tribus amérindiennes. Comme au Québec, et même plus encore, vu leur nombre très minoritaire, les colons de Louisiane nouèrent des alliances avec les «sauvages», selon le terme de l'époque, pour se livrer au commerce de peaux, se défendre, se ravitailler en nourriture, explorer le territoire... En échange, ils leur apportaient des cadeaux à l'européenne : perles de verre, textiles, médailles, habits, fusils, couteaux, outils, couvertures... À l'arrivée des Français en Louisiane, ce type de «coopération» était déjà bien rodé au Canada depuis un siècle. Pierre Le Moyne d'Iberville, qui y était rompu, l'appliqua dès son arrivée en 1699 à l'embouchure du Mississippi. «[Il] établit grâce à la cérémonie ►



• du calumet des relations amicales avec plusieurs peuples autochtones du golfe du Mexique : d'abord avec les Biloxis, les Moctobis, les Pascagoulas, les Cabinas, les Bayagoulas et les Mougoulachas, puis [...] avec la nation des Houmas, plus tard avec les Natchez, les Taensas, les Cénis, etc.» écrivent Gilles Havard et Cécile Vidal. Dans les années 1700, c'est aux peuples du delta, qui les fournissaient en maïs et en viande, que les colons français durent leur survie. Et autour de 1730, au fort Rosalie, un site isolé à 250 km au nord de La Nouvelle-Orléans, c'est avec le soutien des puissants Chactas qu'ils répliquèrent au massacre de 250 des leurs par la tribu des Natchez, qui finit quasiment éradiquée.

En 1803, Napoléon mit un point final à l'aventure

L'appui des Amérindiens était également crucial dans les affrontements avec les Britanniques de la côte Est, qui avaient eux aussi leurs tribus alliées. En 1754, des heurts éclatèrent pour le contrôle de la vallée de l'Ohio, entre Grands Lacs et Mississippi. Ce fut le prélude, en Amérique du Nord, de la guerre de Sept Ans, cet affrontement mondialisé entre puissances européennes qui dura jusqu'en 1763. Les Français et leurs alliés autochtones dominèrent d'abord les combats, puis finirent par capituler en 1760 à Montréal.

La Nouvelle-France n'y survécut pas. À la fin du conflit, Versailles dut céder à la Grande-Bretagne le Canada et la moitié est de la Louisiane, et à l'Espagne les territoires de l'ouest du Mississippi. Ces derniers revinrent dans le giron français au début du XIX^e siècle, mais Napoléon les revendit dès 1803 aux jeunes États-Unis, alors en pleine poussée vers l'ouest. Et c'est au moment où la Louisiane ne fut plus une possession française... qu'elle se mit à attirer, dans sa partie sud, le plus de francophones. Parmi eux, les réfugiés de la colonie antillaise de Saint-Domingue, fuyant dans les années 1790-1810 la révolution des esclaves haïtiens. Mais aussi les habitants de l'Acadie française (le sud-est du Canada actuel : Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick...), déportés par les Britanniques, dont environ 3000 finirent par s'installer dans les bayous du Mississippi – ils y sont connus sous le nom de Cajuns, dérivé du mot «Acadiens». Des migrations qui aidèrent à perpétuer l'héritage français dans la région jusqu'à aujourd'hui, mieux que ne le fit la France elle-même... ■

Volker Saux

Ce Crésus

CE REDOUTABLE HOMME D'AFFAIRES ET TRAFIQUANT D'ESCLAVES, RICHISSIME, FUT, POUR SON BONHEUR ET SON MALHEUR, PROPRIÉTAIRE DE LA LOUISIANE.

Avec une fortune estimée à 20 millions de livres, le financier et armateur languedocien Antoine Crozat (1655-1738) avait la réputation d'être l'homme le plus riche du royaume de France. «*Ambitieux, intelligent, sans scrupules et malhonnête*», résume l'historien Pierre Ménard dans *Le Français qui possédait l'Amérique* (éd. Tallandier, 2019). Antoine Crozat, proche de Louis XIV, excella dans une profession à haut risque : il finançait non seulement les guerres du roi, mais aussi son train de vie et celui de son entourage. Un jeu de dupes où le souverain escroquait ses courtisans, lesquels n'hésitaient pas à puiser dans les caisses du royaume pour satisfaire pleinement à leurs loisirs...

Un quasi-monopole

Petit-fils d'un modeste bonnetier, mais né d'un père fortuné, ayant grandi à Toulouse, Antoine Crozat gravit un à un les échelons de la finance. En quelques années, il maîtrisa les arcanes financiers des États du Languedoc et devint, à 34 ans, receveur général des finances de la généralité de Bordeaux. En d'autres termes, l'un des plus importants financiers de Louis XIV. En 1696, il gagna les faveurs du monarque qui lui demanda de financer ses armées. Il

ANTOINE CROZAT

qui acheta la Louisiane

put alors se lancer dans des «trafics aussi périlleux que rémunérateurs [...] avec la secrète bénédiction du pouvoir royal», écrit Pierre Ménard.

Deux ans plus tard, le Roi-Soleil, satisfait de ce trésorier languedocien décidément très talentueux, lui demanda de financer le lancement de la Compagnie royale de la mer du Sud. Officiellement dédiée à revendiquer des îles oubliées au sud du détroit de Magellan, celle-ci visait, en réalité, à se procurer or et argent en commerçant avec les territoires espagnols. Blé, tabac, sucre, et surtout esclaves... Crozat ne cessa d'investir et de spéculer dans des projets plus ou moins licites. En quelques années, ce négrier fut «à la tête de la quasi-totalité du commerce français avec le reste du monde», résume Pierre Ménard. En France, il accumula terres et châteaux et fit construire de 1700 à 1702, à Paris, un hôtel particulier place Vendôme, qui deux siècles plus tard, avec le bâtiment adjacent, devint l'hôtel du Ritz.

En 1712, Crozat ne put refuser une affaire fort risquée : Louis XIV, qui voulait préserver la Louisiane des ambitions anglaises, lui proposa d'en



devenir propriétaire et d'y investir. Le sous-sol était censé regorger d'or et d'argent : il n'y trouva que du cuivre et du plomb. Usant de son monopole sur place, l'homme d'affaires réduisit alors les colons français à la misère : il fit flamber les prix auxquels il leur vendait les biens venus de métropole, et achetait les leurs à des prix très bas.

Une fin dans l'oubli

Il tira ainsi de sa médiocre affaire un rendement aussi exceptionnel qu'inattendu. Le tout sans être jamais allé en Amérique – l'homme n'aurait d'ailleurs jamais posé le pied sur un

bateau. Mais Crozat était de plus en plus critiqué dans le royaume. On le disait être un malfrat. Pire, un parvenu. Le philosophe Voltaire, dans une de ses formules acerbes, l'appelait «Crésus-Crozat».

Le vent commençait définitivement à tourner quand John Law de Lauriston arriva comme contrôleur général des finances pour redresser les comptes du pays. Il mit à l'amende les financiers du roi et réclama à Crozat 6,6 millions de livres, considérées comme de l'argent détourné. Le financier parvint à faire tomber cette somme à 1,3 million, mais il n'était clairement plus en odeur de sainteté.

Après le retour de la Louisiane sous le giron du roi Louis XV, en 1731, Antoine Crozat continua à mener ses affaires, cette fois en France, investissant dans le canal de Picardie. Il mourut dans l'oubli en 1738. Aujourd'hui, la Louisiane ignore son nom. À Paris, «sa dépouille est probablement mélangée à celles des catacombes», avance Pierre Ménard. Et seules les communes de Saint-Quentin et de Chauny ont salué son œuvre en Picardie, en donnant son nom à une ruelle et à un quai. ■

Anne Daubrée

En 1705, Antoine Crozat fut anobli lorsqu'il acheta la charge de secrétaire du roi Louis XIV.

«*La liberté a désormais un pays*»

La Fayette, 1781

AUX SOURCES DE L'AMITIÉ FRANCO- AMÉRICAINE

C'est avec le concours financier et militaire de la France, personnifié par le très jeune marquis de La Fayette, que les Treize Colonies arrachèrent leur indépendance, actée à Paris en 1783. Un épisode qui resserra durablement les liens entre les deux pays.



À Yorktown, les généraux Rochambeau et La Fayette (à gauche) saluent la victoire décisive de George Washington (au centre), le 19 octobre 1781, face aux troupes britanniques (peinture de Louis Couder, 1836).

Josse / Bridgeman Images



La Fayette

Officier français, le marquis Gilbert du Motier de La Fayette (1757-1834) rejoignit les insurgés américains en 1777. Proche de Washington, il contribua à la victoire de Yorktown et renforça l'alliance franco-américaine contre la domination britannique.



Vernon Lewis Gallery / Stocktrek Images / Akg-Images

En ce 4 juillet 1917, Paris est une fête. Les occasions sont pourtant rares, depuis trois ans que dure la Grande Guerre. Mais trois mois plus tôt, les États-Unis ont rejoint la France, le Royaume-Uni et leurs alliés contre les puissances centrales. Alors, en ce jour de fête nationale américaine, la capitale française, aux dires du *Petit Journal*, fait «aux soldats américains un accueil inoubliable, triomphal». Acclamé, ovationné, le général Pershing, chef du corps expéditionnaire américain, traverse une «*mer humaine*» pour se rendre au cimetière de Picpus, où il fleurit la tombe du marquis de La Fayette. Lors de la cérémonie, à en croire le journaliste français Aristide Vèran, le colonel Stanton, adjoint du général, s'exclame : «*La France est accourue vers nous lorsque l'Amérique combattait pour assurer son indépendance. Nous n'avons pas oublié : La Fayette ! Nous voilà !*» La jeune Amérique a de la mémoire et de la reconnaissance pour le vieux pays qu'est la France : un siècle et demi auparavant, il l'a aidée à quitter la tutelle britannique, si bien que «*quand [les armées américaines ont traversé] l'océan pour défendre la liberté que la France elle-même avait conquise, elles ne cherchaient qu'à payer une dette sacrée*», affirmera en 1919 Hugh Wallace, ambassadeur des États-Unis en France. Et c'est vrai, la France venue au soutien des insurgés s'est incarnée dans la figure de Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834). Mais son soutien aux États-Unis naissants ne saurait se réduire à cette figure emblématique.

Pour comprendre la guerre d'indépendance américaine, et le rôle de la France, il faut rappeler le précédent de la guerre de Sept Ans (1756-1763). La Grande-Bretagne, alors, avait chassé la France de la majeure partie des Indes et de la totalité du Canada, assurant sa suprématie sur l'Amérique du Nord. Ce triomphe, cependant, était lourd de menaces. D'abord parce que la France, humiliée, cherchait sa revanche, et réformait en profondeur

son appareil militaire dans la perspective d'une nouvelle confrontation. Ensuite parce que la guerre avait lourdement obéré l'économie anglaise, ce qu'aggravait l'entretien des troupes basées dans les colonies américaines : non sans arrogance, et en méconnaissance des réalités coloniales, Londres avait tenté d'accroître la pression fiscale et douanière sur les colons installés en Amérique, arguant qu'ils devaient financer leur propre défense. De quoi les exaspérer, d'autant que les Britanniques cherchaient désormais à entraver leurs achats de terres aux Amérindiens, l'expansion coloniale ayant provoqué le soulèvement de tribus, notamment lors de la rébellion de Pontiac, en 1763. Les tensions entre les colonies et la Couronne n'avaient fait que s'aggraver, nourrissant des désirs d'émancipation politique et économique, auxquels les idées des Lumières apportaient une certaine substance philosophique.

Manquant de tout, les insurgés cherchaient désespérément un allié

En 1775, les premiers affrontements éclatèrent à Lexington et Concord, marquant le début de la guerre. L'année suivante, la rupture était consommée : le 4 juillet, le Congrès adopta une Déclaration d'indépendance rédigée par Thomas Jefferson, et les colonies se proclamèrent États-Unis d'Amérique, se détachant publiquement de la Couronne britannique. Mais il y a loin des paroles aux actes. Les insurgés – ou insurgents, comme les appelaient les Britanniques – apparaissaient divisés et leur armée, dirigée par un planteur de Virginie, George Washington, manquait de tout : année après année, ses officiers se désolaient du dénuement et de l'inexpérience de leurs forces, en proie aux désertions et aux mutineries. En face, les Britanniques dominaient les mers et alignaient des troupes d'un tout autre niveau. Les révoltés en tirèrent deux conclusions : d'abord, les opérations se limiteraient, en règle générale, à une guerre de guérilla, alternant chocs et replis, escarmouches et dérobades ; ensuite, pour l'emporter, il faudrait trouver des alliés, même improbables.

Depuis plusieurs années, la France, grâce à ses agents, diplomatiques ou officieux, suivait de près les événements d'outre-Atlantique. Pourtant, aussi bien Louis XVI, monté sur le trône en 1774, que son secrétaire d'État des Affaires étrangères, Charles Gravier, comte de Vergennes, étaient réticents à venir en aide aux colons. Ces derniers n'avaient-ils pas servi l'Angleterre pen-

dant la guerre de Sept Ans ? George Washington lui-même n'avait-il pas, en 1754, à Jumonville Glen (Pennsylvanie), tué une dizaine d'hommes d'un détachement de Canadiens français attiré dans un piège lors d'une fusillade pour le contrôle de la vallée de l'Ohio ? À aider les colons, ne risquait-on pas de légitimer leurs idées libérales, et d'ébranler les monarchies ? Du reste, ils apparaissaient en trop fâcheuse posture pour vaincre les Britanniques... D'un autre côté, il était tentant de faire payer aux Anglais leur victoire de 1763. Et les émissaires des insurgents, Benjamin Franklin, Silas Deane et Arthur Lee, plaidaient leur cause avec talent ; le premier, notamment, devint la coqueluche des salons parisiens. Attentiste, la monarchie française fermait les yeux sur les activités de ceux qui volaient au secours des insurgés avec leurs propres moyens. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, le célèbre dramaturge, vendait des armes aux Américains avec le soutien de Vergennes. De son côté, le comte de Broglie, ancien chef du Secret du roi, le cabinet noir de

Rochambeau

Vétéran des guerres européennes, Jean-Baptiste de Rochambeau (1725-1807) fut envoyé en Amérique pour soutenir les rebelles. Stratège prudent, il stabilisa les opérations françaises, imposa la discipline et mena ses troupes avec efficacité jusqu'à la reddition britannique à Yorktown.



Bridgeman Images

«General, we are allies!»

La Fayette, 1777

«Général, nous sommes des alliés!»

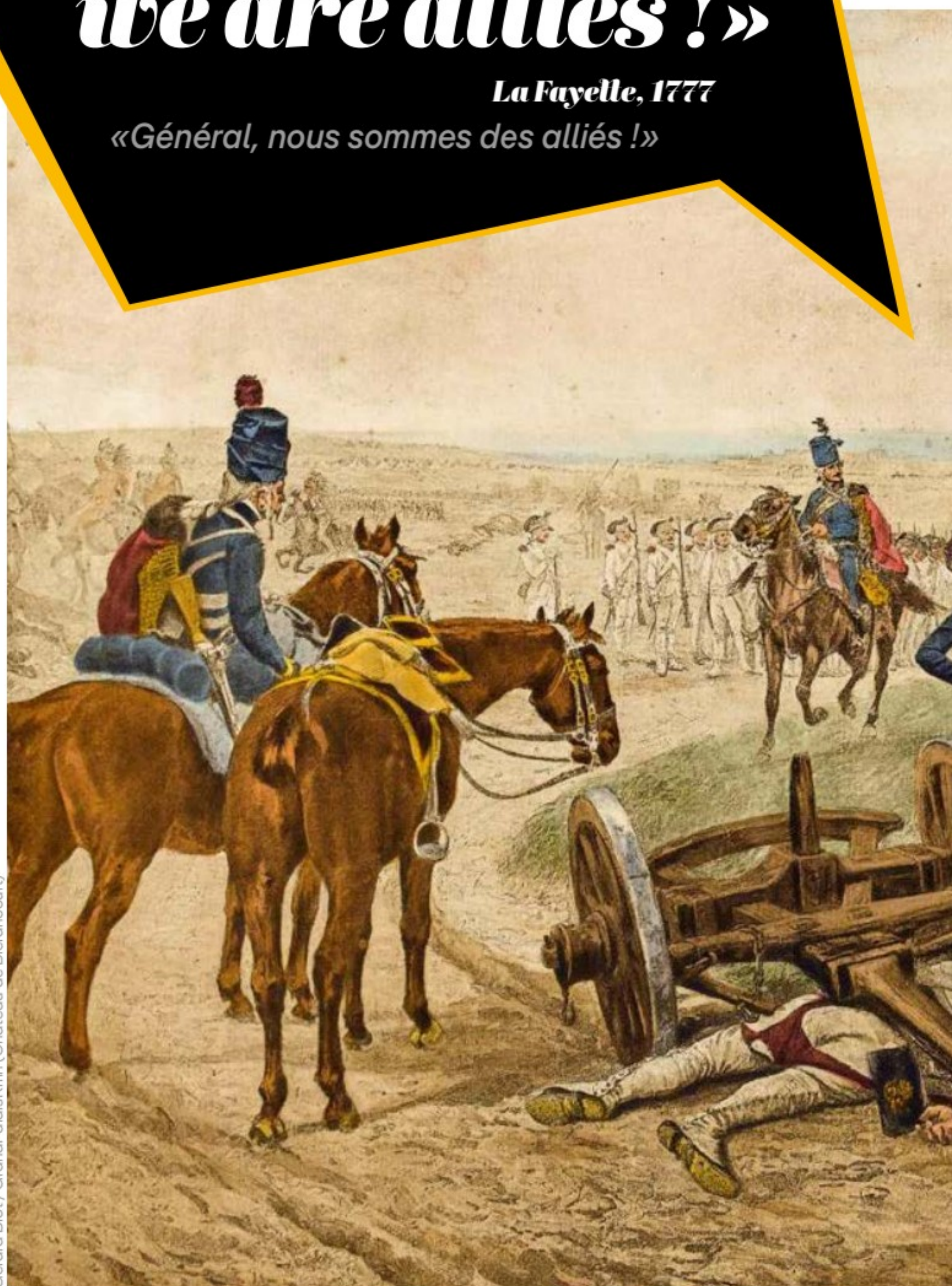
► Louis XV, espérait relancer sa carrière politique en prenant le commandement des armées américaines à la place de Washington, qu'il méprisait. Son intrigue tourna court, mais il encouragea de jeunes aristocrates à partir pour l'Amérique. L'un d'eux, Gilbert du Motier de La Fayette, ne fut pas difficile à convaincre : jeune, riche, affamé de gloire, il se morfondait à la Cour et en garnison, et tenait à venger son père, tué par les Britanniques pendant la guerre de Sept Ans. Un exalté plus qu'un croisé («l'aveuglement lui tenait lieu de génie», jugea plus tard Chateaubriand), mais un exalté qui s'engageait jusqu'au bout : il acquit, en partie à ses frais, un navire (le *Clary*, rebaptisé *La Victoire*), brava la (molle) interdiction royale, essuya le mécontentement de sa famille, abandonna sa jeune épouse enceinte, avant de débarquer en Caroline du Sud le 13 juin 1777, âgé de pas même 20 ans.

George Washington devint un mentor pour le jeune Français

Recommandé par Benjamin Franklin, le jeune homme séduisit, par son enthousiasme juvénile, les insurgés, qui le propulsèrent aussitôt au grade de major général. Mieux encore, il se lia d'amitié avec George Washington, qui le prit sous son aile... La Fayette – qui écrivait son nom «Lafayette» (pour adopter l'usage anglophone, et pour réduire la distance aristocratique de sa particule) – ne tarda pas à entrer en campagne, il fut même blessé en septembre 1777. Sans être le génie de la légende qu'il s'employa lui-même à tisser, il révéla d'incontestables talents militaires, amenant Washington à lui confier des responsabilités croissantes. Il ne se contenta pas d'assister les Américains, il épousa leur cause et, bientôt, se couvrit de gloire, au point de faire oublier qu'il n'était ni le seul étranger à briller sur le champ de bataille, ni le seul Français, puisque combattaient aussi le marquis de La Rouërie (alias le colonel Armand), le chevalier de Kermorvan, le capitaine Thomas Antoine de Mauduit du Plessis... Quant aux canons livrés par

Beaumarchais, ils permirent aux rebelles de remporter une éclatante victoire sur les Britanniques à Saratoga (État de New York), à l'automne 1777, succès majeur qui suscita en France un déferlement de joie vengeresse. Saratoga changea le cours de la guerre. Louis XVI et Vergennes, encouragés, conclurent en 1778 avec les États-Unis un traité d'amitié et de commerce, ainsi qu'une alliance militaire. L'Espagne rejoignit cette coalition l'année suivante, assiégeant Gibraltar, menant campagne en Louisiane et en Floride. Ces interventions visaient moins à défendre les libertés – après tout, l'armée française écrasa à son tour une

Gérard Blot / Grand Palais Rmn (Château de Blérancourt)





insurrection genevoise qui lui déplaisait en 1782 – qu'à affaiblir et isoler la Grande-Bretagne, à rétablir l'équilibre entre les empires coloniaux et à recouvrer d'anciennes possessions passées aux mains des Britanniques. Sur le terrain, les succès alternaient avec les revers : Gibraltar tint tête aux Espagnols et un projet de débarquement militaire en Angleterre fut abandonné. En Amérique, le général Benedict Arnold passa à l'ennemi, et les Britanniques envahirent bientôt les États du Sud. La Fayette, fêté en héros à son retour en France en 1779, se démena pour obtenir un accroissement de l'aide militaire aux insurgents. Avec suc-

La première entrevue entre La Fayette et George Washington eut lieu le 1^{er} août 1777, à Philadelphie. L'amitié entre le Français et l'Américain devint un mythe fondateur pour les États-Unis, inspirant de nombreuses peintures et gravures.

cès : en 1780, un corps expéditionnaire de 6000 soldats dirigé par le général Rochambeau débarqua en Amérique, et commença ses opérations l'année suivante. C'est précisément en 1781 que la victoire, tant attendue, se profila. Après avoir mené campagne en Virginie, une armée anglaise de 8000 hommes, dirigée par Charles Cornwallis, se retrancha à Yorktown, sur la côte atlantique, dans l'attente d'être rembarquée par la Royal Navy.

Humiliation pour les Britanniques, le traité de paix est signé en France

Alors que Washington souhaitait libérer New York, Rochambeau lui força la main pour assiéger le camp britannique. De son côté, une flotte française de 28 navires, commandée par l'amiral de Grasse (qui avait financé lui-même une partie de son expédition), refoula la marine britannique lors de la bataille de la baie de Chesapeake le 5 septembre : Cornwallis se retrouva privé de toute voie de repli, et même de tout approvisionnement ! Le savoir-faire français dans la guerre de siège, conjugué à la malaria qui décimait les troupes britanniques, contraignit Cornwallis à capituler le 19 octobre. Assurément, comme le soulignent les historiens Pascal Cyr et Sophie Muffat dans *La Guerre d'indépendance américaine* (éd. Passés/Composés, 2022), Yorktown fut «une victoire française».

Épuisée par un conflit devenu coûteux et sans issue claire, la Grande-Bretagne finit par jeter l'éponge. C'est à Paris que fut signé en 1783 le traité mettant fin aux hostilités. Le choix de cette capitale comme lieu de négociation et de signature n'était pas anodin : il traduisait le rôle central joué par la France dans le conflit et marquait sa revanche sur l'Angleterre après la guerre de Sept Ans. Le traité consacra officiellement l'indépendance des États-Unis et redessina les équilibres impériaux de l'Atlantique.

Il est rare qu'un système politique meure de sa propre victoire militaire. Pourtant, indéniablement, la guerre d'indépendance américaine précipita la Révolution française. En effet, l'Ancien ►

► Régime, quoique vainqueur des Anglais, sortit ruiné de l'épreuve. Or il souffrait de gabegie financière, à la différence de la Grande-Bretagne, également sur la paille mais mieux organisée dans le prélèvement de l'impôt, et de l'Espagne, qui pouvait compter sur ses mines d'argent des Amériques. L'endettement creusa le tombeau des Bourbons, par ailleurs en butte aux idées libérales propagées par ceux qui, à l'instar de La Fayette, étaient revenus de cette guerre auréolés de gloire (en 1789, la motion de La Fayette, la première présentée à l'Assemblée constituante en vue du projet de Déclaration des droits de l'homme, s'inspirait clairement de la Déclaration américaine de 1776).

Au demeurant, l'invraisemblable alliance conclue entre le «roi très chrétien» et les États-Unis ne rapporta aucun territoire à la France, et se révéla sans lendemain ; de 1798 à 1800, une guerre non déclarée opposa même la jeune nation américaine à la France révolutionnaire, qui voyait d'un mauvais œil la présence de navires marchands américains dans l'Atlantique. L'histoire se

révéla tout aussi ingrate pour les soutiens des insurgents : Beaumarchais ne parvint pas à se faire rembourser ses prestations par le Congrès. L'amiral de Grasse subit la disgrâce du roi après sa défaite en 1782 contre la flotte britannique aux Saintes, dans les Caraïbes. Rochambeau quitta l'armée en 1792, hostile aux idées de la Révolution. Quant à La Fayette, coqueluche de la France des années 1780, il dut fuir lorsque ses positions modérées le mirent en danger. Capturé, il passa plusieurs années en détention chez les Autrichiens et les Prussiens, loin de son pays. Il revint ensuite sur le devant de la scène politique à la chute de Napoléon en 1815, retrouvant alors une posture d'opposant modéré, avant de jouer un rôle majeur lors de la Révolution de 1830, où il soutint l'établissement d'une monarchie plus libérale.

Controversé en France, La Fayette est resté adulé aux États-Unis. En quête de figures légendaires, ils ont adopté celle de ce marquis jugé plus américain que français. Lorsqu'il séjourna chez eux en 1824-1825, année électorale, on le porta en triomphe. Comme l'observe Laurent Zecchini dans *Lafayette, héraut de la liberté* (éd. Fayard, 2019), «l'extraordinaire succès de ce voyage fortement et habilement médiatisé – par les dirigeants américains et par Lafayette – [a tracé] un profond sillon, [nourri] la légende du «marquis», et [l'a hissé] au panthéon des grands hommes de l'Amérique.» Son nom a commencé à tapisser les cartes du territoire américain, servant à baptiser une montagne, 7 comtés, 40 villes, villages ou hameaux, sans parler des innombrables rues. Et en 1916, des pilotes américains soutenant la France en guerre formèrent l'escadrille Lafayette.

En 2002, le Congrès a fait du marquis un «citoyen d'honneur des États-Unis d'Amérique». Comme le disait l'essayiste bostonien du XIX^e siècle Ralph Waldo Emerson, «l'ornement d'une maison, ce sont les amis qui la fréquentent» : en renvoyant aux Américains une image de jeunesse, d'honneur et d'intrépidité, qu'ils revendiquent pour eux-mêmes, La Fayette incarne, malgré les aléas de l'histoire, l'amitié franco-américaine, une amitié absolue. ■

Nicolas Bernard



De Grasse

L'amiral François de Grasse (1722-1788) commandait la flotte française qui bloqua la baie de Chesapeake en 1781. Par sa victoire navale face aux Britanniques, il empêcha leurs renforts à Yorktown, assurant le succès terrestre des alliés et la fin du conflit.



André Béthencourt / Wikimedia Commons CC-BY-SA-3.0

Le 21 juillet 1781, à la bataille de Louisbourg, l'*Hermione* attaque un convoi anglais (détail d'un tableau d'A.-L. de Rossel, 1787).

L'*Hermione*

Le bateau de la liberté

S'il est un navire attaché à la légende de La Fayette, c'est bel et bien l'*Hermione* : il doit sa notoriété au fait d'avoir transporté l'héroïque marquis en Amérique en 1780. La mise en chantier du bateau fut entérinée en novembre 1778 et le navire entra en service tout juste un an plus tard. Un chantier éclair pour répondre à une situation exceptionnelle. Mesurant 44,20 mètres de long et 11,24 mètres de large, portant 26 canons de 12 livres et 8 canons de 6 livres, et servie par quelque 300 hommes d'équipage, la frégate fut placée sous l'auto-

rité du lieutenant de vaisseau Louis de Latouche-Tréville. Après une traversée de trente-huit jours, La Fayette put annoncer aux insurgés américains l'arrivée des renforts français. Mise ensuite au service des Américains, la frégate captura et détruisit plusieurs bâtiments britanniques, non sans essuyer des revers : au cours du combat contre l'*Iris*, qui dura une heure et demie, 10 hommes furent tués, et 37 furent blessés dont le commandant et son second, sans que toutefois le navire ne coule. Mais sans doute l'*Hermione* apparaît-elle plus glorieuse que le *Clary*, renommé *La Victoire*,

ce navire marchand qui avait transporté La Fayette dans son premier voyage vers les États-Unis en 1777, avant d'être détruit au retour par la Royal Navy... Ou plus irréprochable que l'*Alliance*, frégate américaine l'ayant rapatrié en 1779, mais ayant dû affronter une mutinerie ! Le 20 septembre 1793, l'*Hermione* coula par accident au large du Croisic (Loire-Atlantique). Un naufrage qui n'a pas marqué sa fin : de 1997 à 2014, elle fut reconstruite à l'identique à Rochefort (Charente-Maritime) par l'association Hermione-La Fayette. ■

N. B.

Vers 1900, ce camion de la compagnie DuPont décharge des explosifs pour livrer des mines de charbon de Pennsylvanie.



De Nemours au Delaware



La saga des Du Pont

Aujourd'hui géant de l'industrie chimique, l'entreprise DuPont fut fondée au XIX^e siècle aux États-Unis par une famille française en exil : les Du Pont de Nemours. Une odyssée transatlantique qui emporta avec elle les idées du siècle des Lumières.

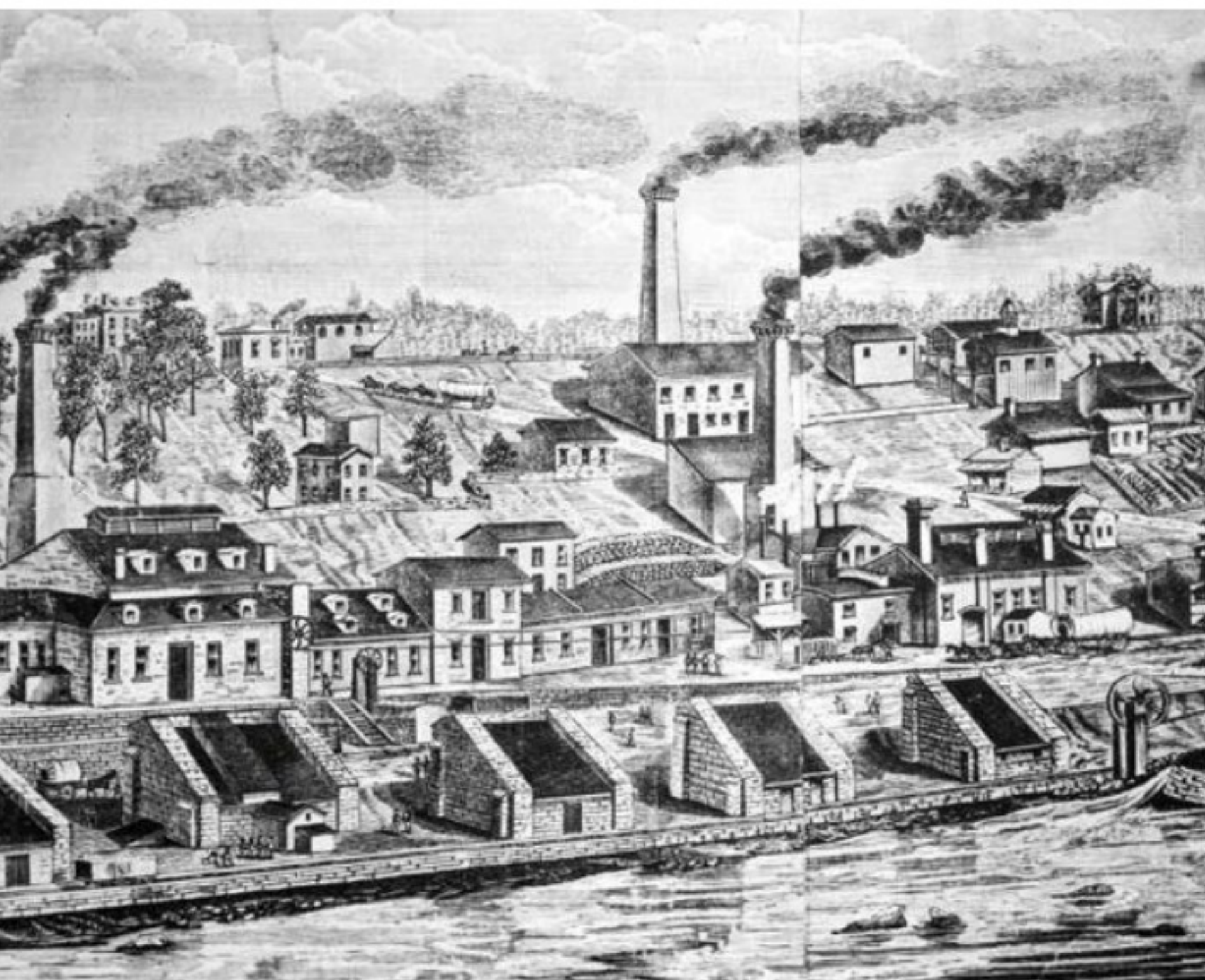
Elle incarne la révolution mondiale de la pétrochimie – grâce à l'invention du nylon en 1935, du polytétrafluoroéthylène (Téflon) en 1938 et de l'élasthanne (Lycra) en 1958 – mais l'entreprise DuPont fut d'abord une poudrerie créée en 1802 dans le Delaware, sur la côte Est des États-Unis. Née des bouleversements politiques et de l'effervescence intellectuelle qui secouèrent la France et l'Amérique du Nord au XVIII^e siècle, elle fut surtout le fruit de l'exil d'une famille française, les Du Pont de Nemours, qui voulaient produire une poudre à canon «de qualité française». Une idée brillante sortie du cerveau d'Éleuthère Irénée Du Pont de Nemours (1771-1834).

Ce chimiste de formation suivit les pas de son père Pierre Samuel (1739-1817), penseur des Lumières, qui avait lui-même, quelques années auparavant, traversé l'Atlantique dans l'espoir de faire fortune en Amérique. Fils d'un horloger huguenot, Pierre Samuel Du Pont était devenu, à la fin du XVIII^e siècle, un économiste reconnu et surtout un chef de file de ce que l'on appelait alors les «physiocrates». Le credo de cette école de pensée, précurseur du ►

(Portrait ci-dessus)
L'économiste et homme d'affaires Pierre Samuel Du Pont de Nemours, fuyant le régime de la Terreur, s'installa aux États-Unis en 1800.



Alamy Stock Photo / Hemis.fr - De Agostini / Getty Images



Cette gravure de 1854 donne une vue d'ensemble de la première manufacture poudrière Du Pont, située dans le Delaware, sur la côte Est.

► libéralisme économique ? Laisser libre de toute réglementation l'agriculture, seule véritable source de richesse. Il fit évoluer son fils cadet, Éleuthère Irénée, chimiste, «*dans une atmosphère intellectuelle bouillonnante*», explique Alain Queruel (auteur de *Du bas de soie au bas nylon, les Du Pont de Nemours*, éd. de la Bisquine, 2019). Un soir, il le présenta au célèbre chimiste Antoine Lavoisier, un ami proche de la famille. Une relation utile, car sous l'impulsion du fondateur de la chimie moderne, la poudre française était devenue la meilleure d'Europe.

Pierre Samuel Du Pont œuvra à la signature du traité de Paris de 1783 qui mit fin à la guerre d'indépendance des États-Unis. En remerciement, Louis XVI l'autorisa à ajouter «de Nemours» à son nom, en référence à son domaine agricole situé près de cette ville du Loiret. Durant la Révolution, les Du Pont de Nemours père et fils, devenus imprimeurs et ralliés à la République, prirent toutefois la défense du couple

royal, notamment en protégeant Louis XVI face à la foule, lors de la prise des Tuileries, le 10 août 1792. Recherché par les Sans-Culottes, Pierre Samuel se réfugia dans sa propriété de Nemours, où les révolutionnaires finirent par l'arrêter en 1794. Seule la chute de Robespierre, chef de la Terreur, en juillet de la même année, lui évita la guillotine... Mais lors du coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), l'imprimerie familiale fut détruite, et Pierre Samuel Du Pont de Nemours manqua d'être déporté en Guyane. Ce fut la goutte d'eau. Il quitta le pays, direction les États-Unis.

Un constat : la poudre anglaise était de mauvaise qualité

On peut parler d'«une décision d'homme d'affaires», souligne Alain Queruel. Proche de longue date du futur président Thomas Jefferson, Du Pont père possédait en effet un solide carnet de relations. Et l'ancienne colonie britannique représentait, pour lui, «un laboratoire républicain», ajoute Julien Vincent, chercheur en histoire des sciences. Le patriarche entraîna donc avec lui tout son clan. Treize membres de la famille, dont Éleuthère Irénée, débarquèrent dans le port glacial de Newport, sur la côte Est, le 31 décembre 1799.

Hélas, le rêve tourna vite au cauchemar. Tous les projets entrepreneuriaux du père échouèrent. Heureusement, le fils redora le blason de la famille... lors d'une partie de chasse. En effet, après une journée à traquer le gibier, Éleuthère Irénée fut frappé par la mauvaise qualité des cartouches que les Britanniques vendaient aux Américains. Il lui fallait saisir cette opportunité. Le jeune chimiste retourna en France, que dirigeait alors le consul Bonaparte, pour s'initier aux derniers perfectionnements de la fabrication de la poudre. «En autorisant le jeune Éleuthère Irénée à s'emparer de toutes les technologies innovantes dans ce secteur, Bonaparte avait une idée derrière la tête», poursuit Alain Queruel. Le Corse n'était en effet pas contre gêner à tout prix la perfide Albion...

De retour en Amérique, en 1802, Du Pont fils installa une manufacture près de Wilmington, dans le Delaware. Pourquoi là et pas ailleurs ? Parce que, dans un cadre fiscal favorable, à proximité des grandes villes portuaires, les berges de la proche rivière Brandywine offraient une source d'énergie hydraulique indis-

pensable au broyage du salpêtre, ingrédient principal de la poudre. Là encore, une bonne intuition. Le propriétaire du terrain, un quaker, rechignait à vendre, mais à force d'arguments – et d'un bon prix d'achat – Éleuthère Irénée finit par obtenir ce qu'il voulait. Mais la gloire ne fut pas pour tout de suite. Car la poudre, c'était risqué. Le 19 juillet 1817, un incendie éclata dans la fabrique, construite en bois. À 77 ans, son père, Pierre Samuel, tenta de sauver ce qui pouvait l'être et mourut trois semaines plus tard, épuisé. L'un de leurs descendants eut également un destin tragique : Lamot Du Pont, un petit-fils d'Éleuthère Irénée, périt dans l'usine lors d'une explosion de nitroglycérine en 1884, avec cinq de ses employés.

La société mit de nombreuses années à devenir rentable. Tout au long du XIX^e siècle, la poudre Du Pont fut de tous les fronts : celui de la conquête de l'Ouest, qui demandait quantité

d'explosifs pour faire passer le chemin de fer à travers les montagnes Rocheuses et la Sierra Nevada, mais aussi la guerre de Sécession (1861-1865) où la Du Pont avait acquis une position de quasi-monopole. Pas question pour autant de fournir les États confédérés du Sud. En réservant leur poudre aux forces nordistes de l'Union, les Du Pont de Nemours, fidèles aux convictions républicaines de leurs aïeux, contribuèrent à leur intégration durable dans leur pays d'adoption. Et ils constituèrent, au fil des générations, un géant industriel mondial (avec l'orthographe DuPont, en un seul mot) qui, à partir des années 1930, décida de réinvestir dans son cœur de métier : l'innovation. Un retour aux sources pour le clan, parfaite illustration de la fameuse maxime de Lavoisier, l'ami de Pierre Samuel Du Pont de Nemours : «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.» ■

Léa Desportes

PÉTROLE TEXAN

Ces Alsaciens qui ont tout changé

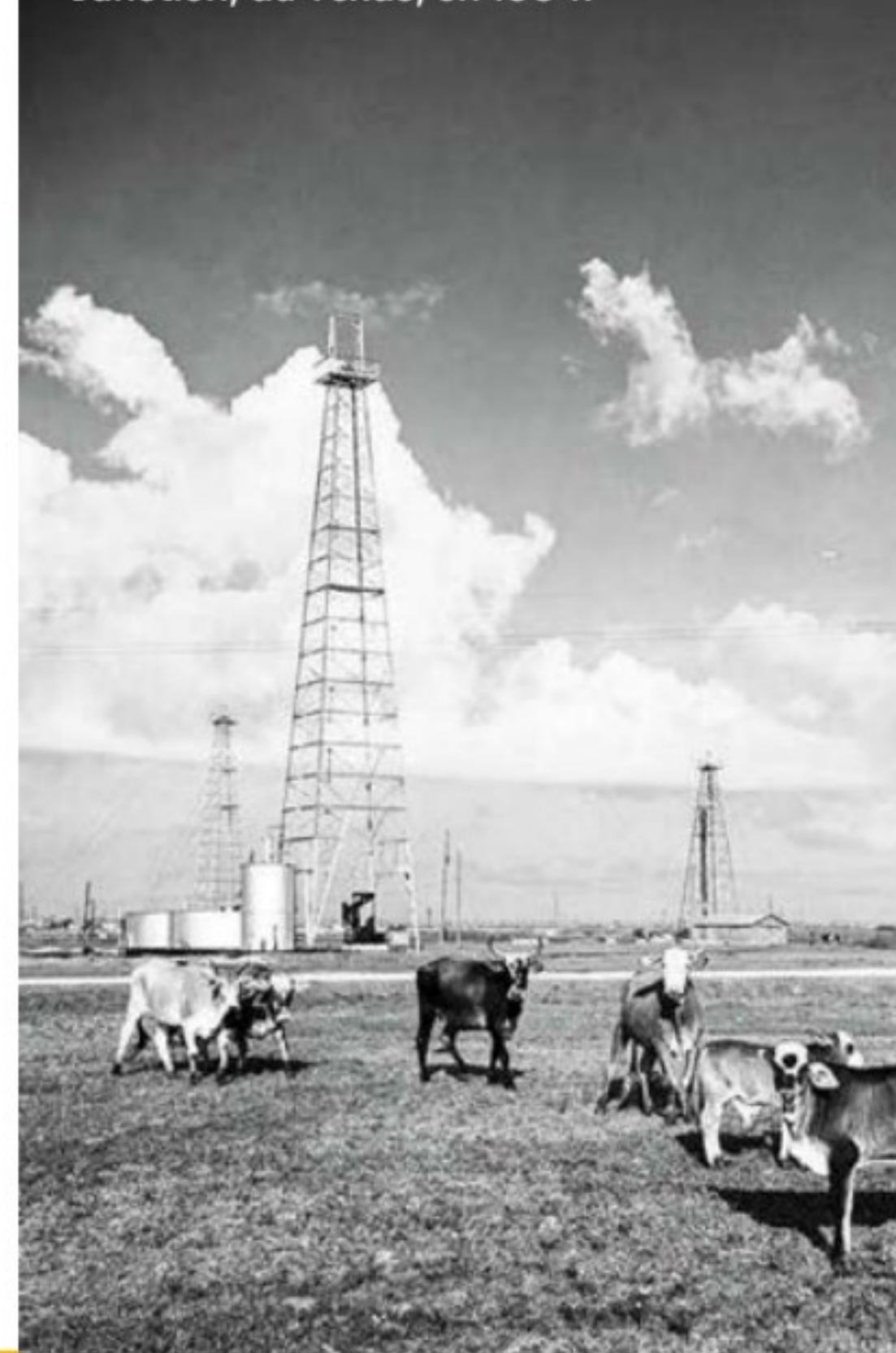
L'eldorado du pétrole qu'était le Texas n'aurait peut-être pas autant prospéré au XX^e siècle sans... deux frères originaires de Guebwiller. Nés au pied du Grand Ballon d'Alsace, Conrad et Marcel Schlumberger ont atteint, comme les Du Pont de Nemours, des sommets en révolutionnant l'industrie américaine puis mondiale. Descendants d'une longue dynastie d'industriels alsaciens, les deux Haut-Rhinois firent de brillantes études. Conrad, qui vit le jour en 1878, était un ancien élève de Polytechnique.

Marcel, de six ans son cadet, centralien. De cette solide formation scientifique naquit une des plus grandes réussites du XX^e siècle. Leur idée ? Effectuer des mesures électriques dans le sous-sol pour explorer, à distance, ses ressources. La prospection électrique était née. Les débuts de l'entreprise, dont la première mouture fut créée en 1919, furent pourtant difficiles. Après de premiers contrats avec la jeune URSS, c'est aux États-Unis que leur invention connut un succès fulgurant. Une compagnie de droit américain, la Schlumberger

Well Surveying Corporation (SWSC) fut fondée en 1934. Installée au Texas, dans le cœur battant de l'industrie pétrolière, la «Schlum» imposa son savoir-faire. Fini les forages à l'aveugle, coûteux et risqués. La technologie française permit de localiser l'or noir sans tâtonner à coups de millions de dollars. En transformant la prospection en une science prédictive, l'entreprise créée par nos deux Alsaciens devint vite indispensable aux compagnies pétrolières texanes et californiennes, puis à celles du monde entier. ■

L. D.

Une installation pétrolière Schlumberger trône au milieu des vaches à Pierce Junction, au Texas, en 1954.



Des Bourbons chez les Yankees



Déjeuner frugal au camp Winfield Scott (Virginie) pour les héritiers de la branche orléaniste des Bourbons en mai 1862.

Pendant la guerre de Sécession, les héritiers directs du roi Louis-Philippe, en exil, sont engagés dans les rangs de l'armée américaine aux côtés du Nord. Ils s'y distinguent par leur bravoure, sans aller toutefois jusqu'à soutenir l'abolition de l'esclavage.



Lors de son séjour en Amérique, le prince de Joinville signera de nombreux tableaux figurant des scènes se déroulant en Virginie, le passage en revue des soldats à Bailey's Crossroads, l'assaut d'une maison à Peck's House et le quotidien des camps militaires.

Bridgeman Images-Franck Raux / GrandPalaisRmn (Château de Blérancourt) (x2)

Ce 12 septembre 1861, le paquebot *The Africa* entre enfin dans la baie de New York. Partis treize jours plus tôt des quais de Liverpool, en Angleterre, les centaines d'immigrants entassés à bord n'ont qu'une hâte : fouler le sol des États-Unis pour

entamer, sans tarder, leur nouvelle vie. Quatre autres passagers ont, eux, confortablement voyagé dans les luxueuses cabines du transatlantique. Ces Français à l'abri du besoin ont une autre idée en tête : s'engager aux côtés des Unionistes dans la guerre civile qui fait rage depuis le printemps. Qui sont ces voyageurs accompagnés de leur suite ? Rien moins que les héritiers directs du roi Louis-Philippe, chassé du trône de France par la révolution de février 1848 et contraint de s'exiler avec sa famille outre-Manche, où il est mort en 1850.

Sur le paquebot, il y a François d'Orléans, troisième fils du roi. Détenteur du titre de prince de Joinville, il est à 43 ans un représentant de la branche cadette des Bourbons. Avec sa famille, il incarne un courant monarchiste libéral opposé aux légitimistes fidèles à la branche aînée, celle du roi Charles X, au pouvoir en 1824 et détrôné par la révolution de février 1830. Ce voyage en Amérique, Joinville l'a mûri de

longue date afin d'accompagner son fils Pierre, âgé de 16 ans, jusqu'aux portes de l'Académie navale d'Annapolis (Maryland). Deux de ses neveux sont également du périple : Philippe d'Orléans, 23 ans, comte de Paris et héritier du trône de France depuis la mort de son père, Ferdinand-Philippe, en 1842, ainsi que son jeune frère Robert d'Orléans, 21 ans, duc de Chartres. Pour ces derniers, cette escapade est l'occasion d'échapper à leur vie oisive. Au moment de suivre leur oncle, ils ne font pas mystère de leurs intentions. «*Les deux frères, qui s'ennuient ferme dans leur retraite dorée, ont exprimé le vœu d'aller observer la démocratie américaine dans son heure suprême d'épreuve, avec le secret espoir de s'enrôler dans les troupes de l'Union*», explique l'historien Farid Ameur dans *Les Français dans la guerre de Sécession* (éd. PUR, 2016). En dirigeant habile, le président américain Abraham Lincoln ne reçoit pas le petit groupe. Pas question de froisser Napoléon III, déjà ulcéré par le blocus qui empêche les planteurs du Sud d'approvisionner en coton les manufactures françaises.

En revanche, Lincoln accède à leur souhait. Le 25 septembre, le comte de Paris et le duc de Chartres sont promus capitaines et affectés à l'état-major du général George McClellan, commandant en chef de l'armée du Potomac. Joinville est, quant à lui, ►



● nommé observateur civil auprès de McClellan. Le prince, qui connaît les États-Unis pour s'y être déjà rendu à trois reprises, le martèle : « *L'Amérique est une alliée naturelle de la France.* »

Au cantonnement, ce nouveau venu à la stature imposante ne tarde pas à être repéré et identifié par l'ensemble des troupes. Avec sa barbe impeccablement taillée, le prince, vêtu d'un costume et d'une redingote, incarne la distinction tranquille. Simple et accessible, le prince porte un « *képi qu'il troque parfois pour un chapeau à bord large* », précise Farid Ameur. Des brancardiers et des infirmiers ont raconté qu'il n'hésitait jamais à descendre de sa monture pour leur prêter main-forte aux abords des hôpitaux de campagne. Mais Joinville est avant tout un conseiller militaire. Celui dont McClellan ne manque jamais de solliciter l'avis. En tant qu'ex-vice-amiral de la flotte, il est auréolé d'une brillante carrière, jalonnée de plusieurs faits d'armes propres à impressionner le général nordiste. Ce dernier, surnommé le *Young Napoleon*, n'est pas peu fier de

sa présence. Elle flatte son ego, mais est aussi un gage de compétence stratégique et tactique. Joinville devient bien plus qu'un expert. Il s'impose très vite comme une éminence grise dont les éclairages sont sollicités jusque par l'entourage de Lincoln. Autre constat des observateurs : McClellan et le prince s'apprécient au point de devenir inséparables, s'affichant ensemble aux réceptions données par la bonne société. Toutefois, dès qu'il a un moment, Joinville se rend à Newport (ville du Rhode Island où l'Académie navale s'est repliée en raison du conflit) pour voir son fils ou visite des chantiers navals. Mais surtout, il s'adonne à un loisir venu de l'enfance : l'aquarelle. Ce violon d'Ingres, le prince l'exerce partout, sous les yeux des soldats.

Ses deux neveux, le comte de Paris et le duc de Chartres, sont aussi présents dans les premiers mois de la guerre civile. Soucieux de se fondre au mieux parmi les soldats, ils ont pris soin d'abandonner leur particule et leur titre. Dans leur uniforme bleu, ils sont désormais les capitaines Paris et Chartres. Ils refusent de percevoir la moindre solde, mais leurs fonctions d'aides de camp sont tout sauf factices. « *Ils passent la majeure partie de leur temps à écrire des rapports, à étudier des cartes, à transmettre des ordres et à inspecter les lignes* », précise Farid Ameur. Cet engagement ne passe pas inaperçu. La presse

Les trois Français ont pris soin d'abandonner leur titre et leur particule



Jean-Gilles Berizzi / GrandPalaisRmn (Château de Blérancourt) — Franck Raux / GrandPalaisRmn (Château de Blérancourt)

américaine l'aborde amplement dans ses colonnes, et en Europe, les têtes couronnées s'étranglent en apprenant que le prétendant au trône de France est entré au service d'une armée républicaine ! En France, les soutiens du régime impérial, tout comme les légitimistes qui ont pris parti pour le Sud, tirent à boulets rouges sur les Orléans. Chez les républicains, certains doutent de la sincérité des princes, leur prêtant quelques arrière-pensées. Une certitude : leur passage chez les Yankees ne les transforme pas en abolitionnistes. Le comte de Paris écrira même que l'esclavage (aboli en France en 1848) est «*beaucoup moins odieux qu'on ne le croit en Europe*».

Les grades, ils s'en moquent, ce qu'ils cherchent, c'est le baptême du feu

Farid Ameur, lui, n'a pas de doute : «*La démarche du comte de Paris est essentiellement opportuniste.*» Dans son ouvrage *Voyage en Amérique, un prince français dans la guerre de Sécession* (éd. Perrin, 2011), le chercheur insiste : «*Plus que jamais, le comte de Paris voit l'occasion unique de servir les intérêts de la cause libérale et des temps modernes incarnés par la république américaine et de défendre en même temps le dernier ouvrage de l'ancienne France.*» Loin d'être cantonnés à l'état-major, Paris et Chartres officient un temps dans les

services secrets dirigés par le célèbre détective privé Allan Pinkerton. Ils sont aussi envoyés sur le front où ils s'illustrent à plusieurs reprises, ce qui balaye la méfiance de certains de leurs compagnons d'armes. Leur faculté d'adaptation comme leur absence d'arrogance en étonnent plus d'un. Convaincu de leur valeur militaire, McClellan songe à offrir à ses deux protégés un grade supérieur. Mais les intéressés refusent tout net. Ce qu'ils veulent, c'est recevoir le baptême du feu ! Le 27 juin 1862, la bataille de Gaines's Mill comble amplement leurs vœux.

Après ce combat sanglant perdu par les Nordistes, les princes décident de repartir pour l'Europe. Le conflit qu'ils imaginaient court et victorieux est en train de s'enliser. Avant d'embarquer, ils sont enfin reçus, le 9 juillet, par le président Lincoln. Douze jours plus tard, ils arrivent en Angleterre, acclamés par des partisans convaincus que le comte de Paris est le recours que la France attend – il n'en sera rien.

Marqués à jamais par leur engagement américain, les princes maintiennent le lien avec les dirigeants nordistes. Le comte de Paris s'attelle à la rédaction d'une monumentale histoire du conflit. À la fin de sa vie (il meurt dans le Buckinghamshire en 1894), il écrit que la guerre de Sécession a été «*le meilleur et le plus intéressant souvenir*» de sa jeunesse. ■

Jean-Jacques Allevi





SAN FRANCISCO

Getty Images

Le rêve doré

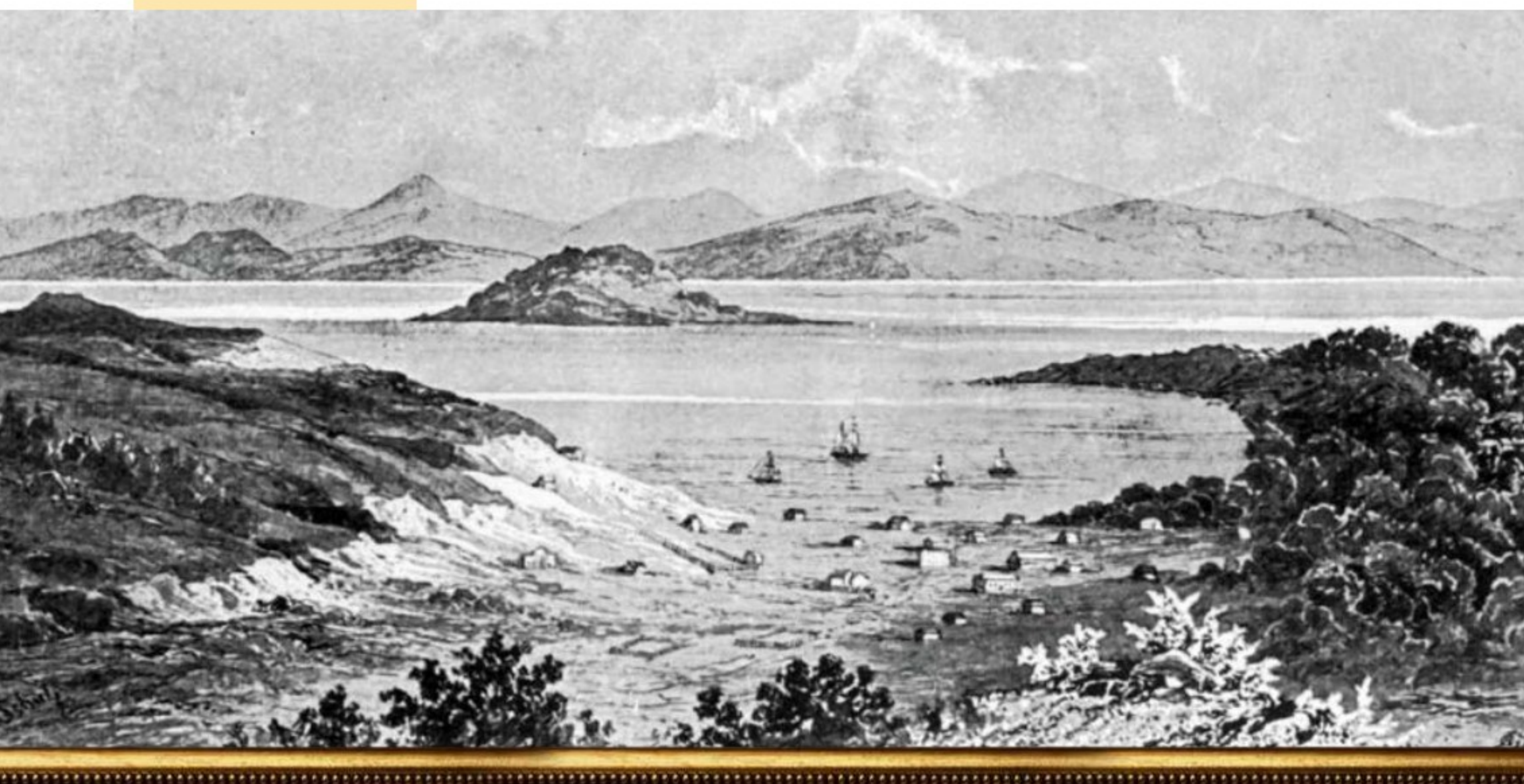
En 1847, des pépites sont trouvées en Californie et, bientôt, la fièvre de l'or gagne la France. En cinq



NCISCO

des Français

ans, des milliers d'intrépides mettront le cap sur ce qui était un minuscule bourg de la côte Ouest.



Heritage Images / Aurimages (x2)

En janvier 1848, juste avant la «ruée», San Francisco, en Californie, n'est encore qu'une bourgade de 800 âmes.

«**G**old, gold, gold !» En ce mois de décembre 1848, le onzième président des États-Unis, James K. Polk, confirme la nouvelle : de fabuleux filons d'or ont été découverts en Californie.

Onze mois plus tôt, James W. Marshall, un charpentier originaire du New Jersey, a trouvé le précieux minerai dans la vallée de Sacramento. Le temps d'être traduit et diffusé par la presse, le discours présidentiel fait le tour du monde, déclenchant l'un des plus spectaculaires mouvements migratoires de tous les temps. Des armées de prospecteurs venus du monde entier se mettent en branle, direction la côte Ouest, avec la ferme intention de faire fortune. La ruée vers l'or commence...

Plusieurs Français inspirés pressentent alors que San Francisco ne va pas rester longtemps une bourgade sans histoire au bord du Pacifique. François Pioche et Jules Bayerque, qui vivent au Chili, s'y précipitent. Ils accostent en février 1849. Dans cette ville qui ne compte alors que

2000 habitants (ils étaient 800 un an auparavant), les deux ambitieux ouvrent un magasin sur Clay Street : la Maison Pioche, Bayerque & Co. Dans la même rue, Pioche inaugure aussi une banque. Le natif de Saint-Dizier (Haute-Marne) ne s'arrête pas là : il achète à tour de bras des terrains et joue avec succès les investisseurs immobiliers. Il ne se contente pas de spéculer, et pense aussi à l'aménagement global de la ville, édifiant le premier réseau de transport urbain et créant la première compagnie de gaz.

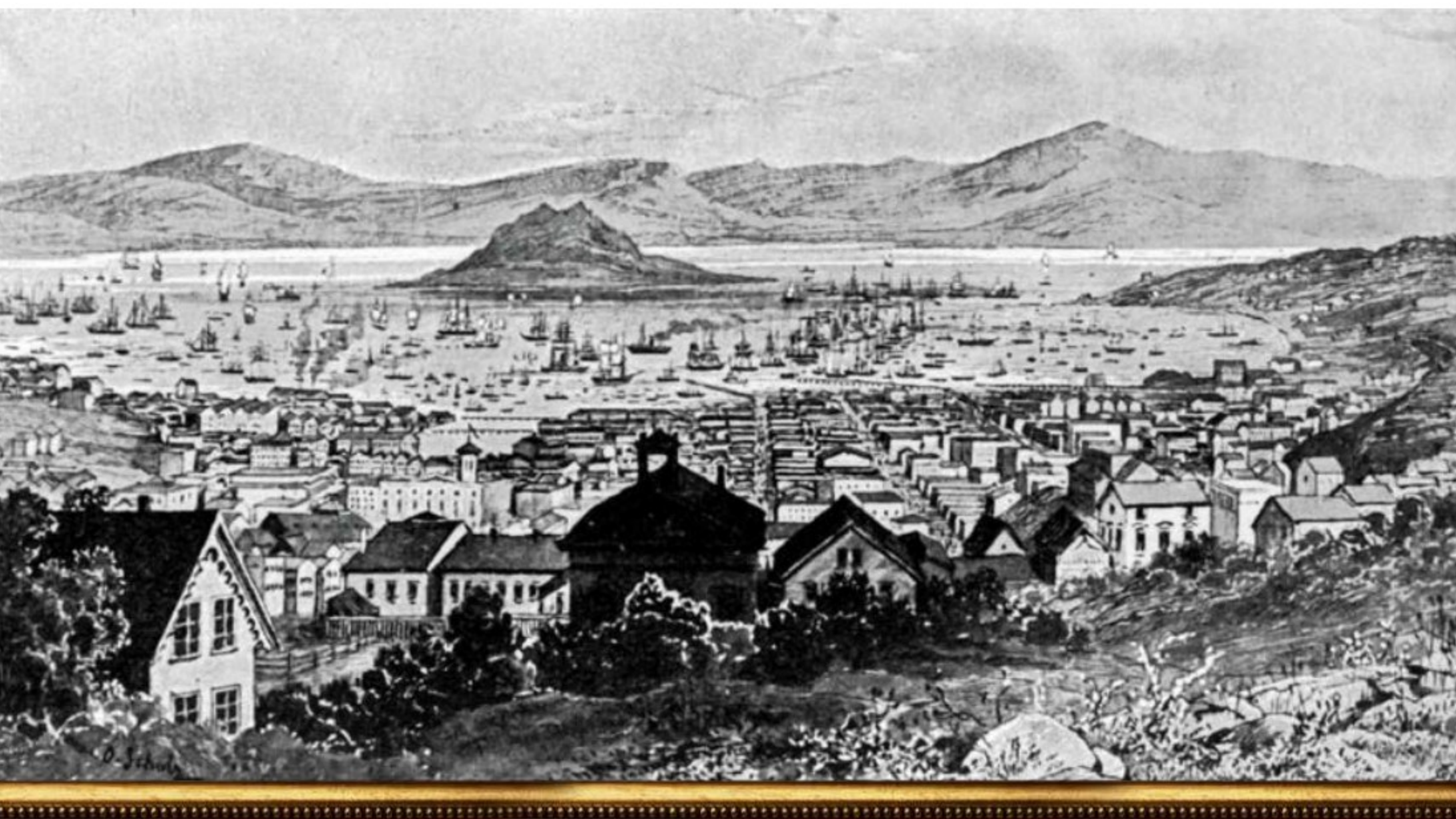
Pour survivre, le marquis de La Perrière devient jardinier

Avant tout le monde, Pioche comprend que San Francisco va devenir l'entrepôt du Pacifique. Alors il dépense sans compter pour construire des quais de déchargement et des hangars de stockage. François Pioche n'est pas le seul Français à jouer un rôle majeur dans l'urbanisation à marche forcée de la ville. Un ex-banquier parisien nommé Jean-Jacques Chauviteau se lance dans l'importation de maisons préfabriquées en bois et métal. De son côté, l'architecte Prosper

Huerne construit les docks de North Point et perce les rues du quartier de Hayes Valley. Ces multiples chantiers emploient des centaines d'ouvriers parmi lesquels une bonne proportion de Français arrivés par bateaux entiers.

De 1849 à 1852, une centaine de navires partis de Bordeaux, Marseille, Nantes, Saint-Malo et du Havre jettent l'ancre dans la baie. Les premiers passagers débarquent le 14 septembre 1849, après cent soixante-treize jours sur un vieux baleinier baptisé *La Meuse*. On estime qu'envi-

2 000 et 6 000 à vivre à San Francisco, dont la population a bondi en trois ans à 36 000 habitants. Parmi eux, des aristocrates, des fils de grands bourgeois en rupture de ban, mais aussi des prolétaires, des artisans, des imprimeurs, des artistes. On y trouve aussi une poignée d'aventuriers sans foi ni loi. «*Ils sont visibles mais très minoritaires*», précise l'historienne Annick Foucrier dans *Le Rêve californien* (éd. Belin, 1999), qui cite une escouade de déclassés tentant de se reconvertir tant bien que mal : l'ex-secrétaire d'un pair de



En 1850, la population de la ville est déjà de 25 000 habitants. Ils seront 56 000 à la fin de la décennie.

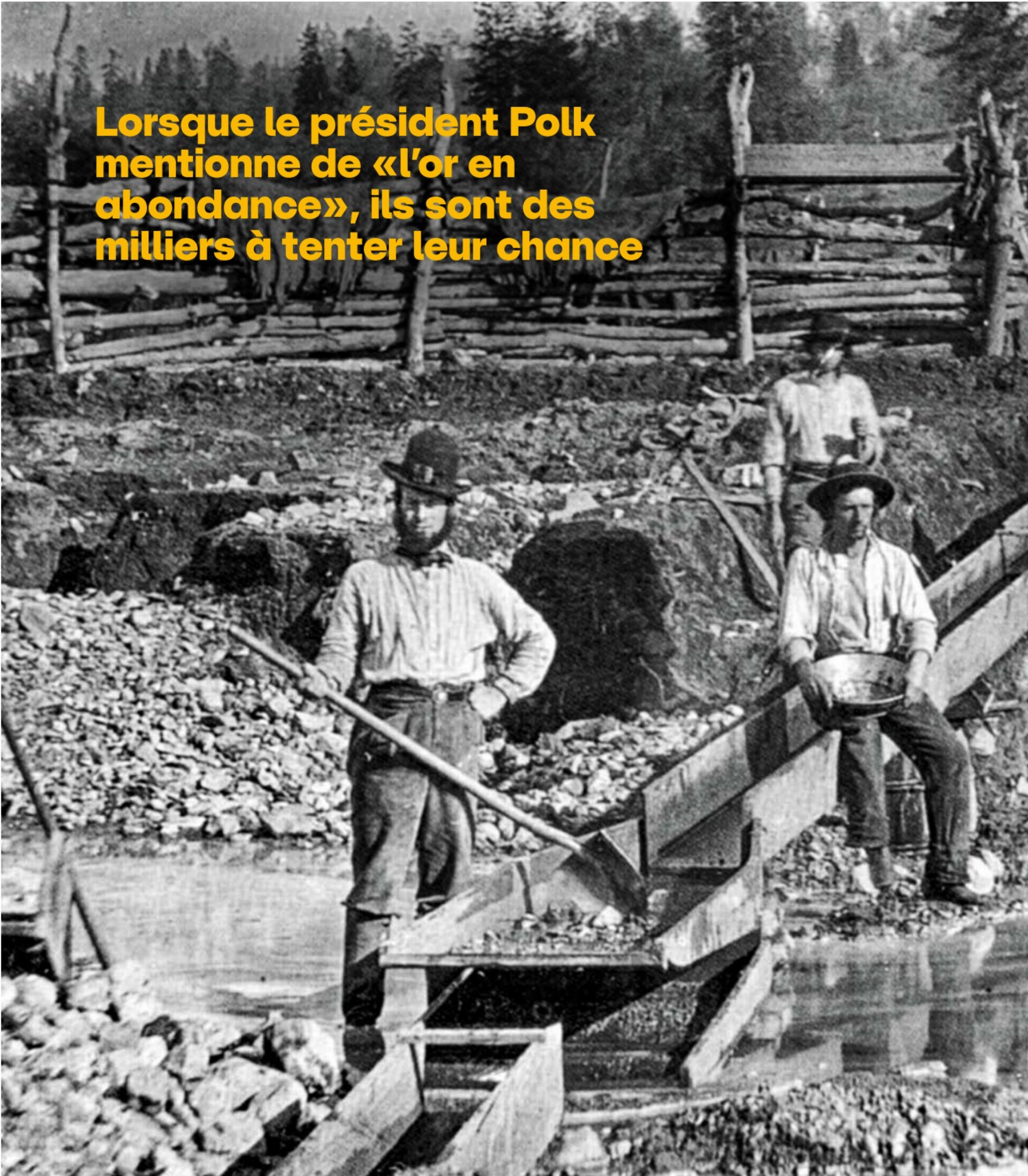
ron 30 000 Français gagnent alors la Californie. Parmi ces immigrants, la grande majorité file sans tarder vers les mines d'or où ils sont surnommés les *keskydeez*, déformation de la question «*Qu'est-ce qu'ils disent ?*» Une «*phrase mille fois répétée par le Français qui ne comprend goutte à l'anglais*», rapporte Claudine Chalmers dans *La Fortune sourit aux audacieux : l'aventure française à San Francisco pendant la ruée vers l'or, 1848-1854* (éd. Crandall, 2024).

D'autres voyageurs préfèrent prendre leurs quartiers en ville. En 1852, les Français sont entre

France devenu garçon de café ; un ancien sous-préfet de Louis-Philippe, «*décrotteur de bottes*» (San Francisco est particulièrement boueuse) ; le marquis de La Perrière, désormais simple jardinier. Pour survivre, d'autres se font porteurs d'eau ou repassent des chemises.

Nombreux sont les Français qui se lancent dans le commerce. Émile Verdier par exemple. Il arrive en 1850 avec un stock de tissus et de vins fins, souvent écoulés contre des sacs de poudre d'or avant même d'être déchargés. Il crée une petite boutique au bord de l'eau baptisée *City of Paris*, plus tard ➤

Lorsque le président Polk mentionne de «l'or en abondance», ils sont des milliers à tenter leur chance



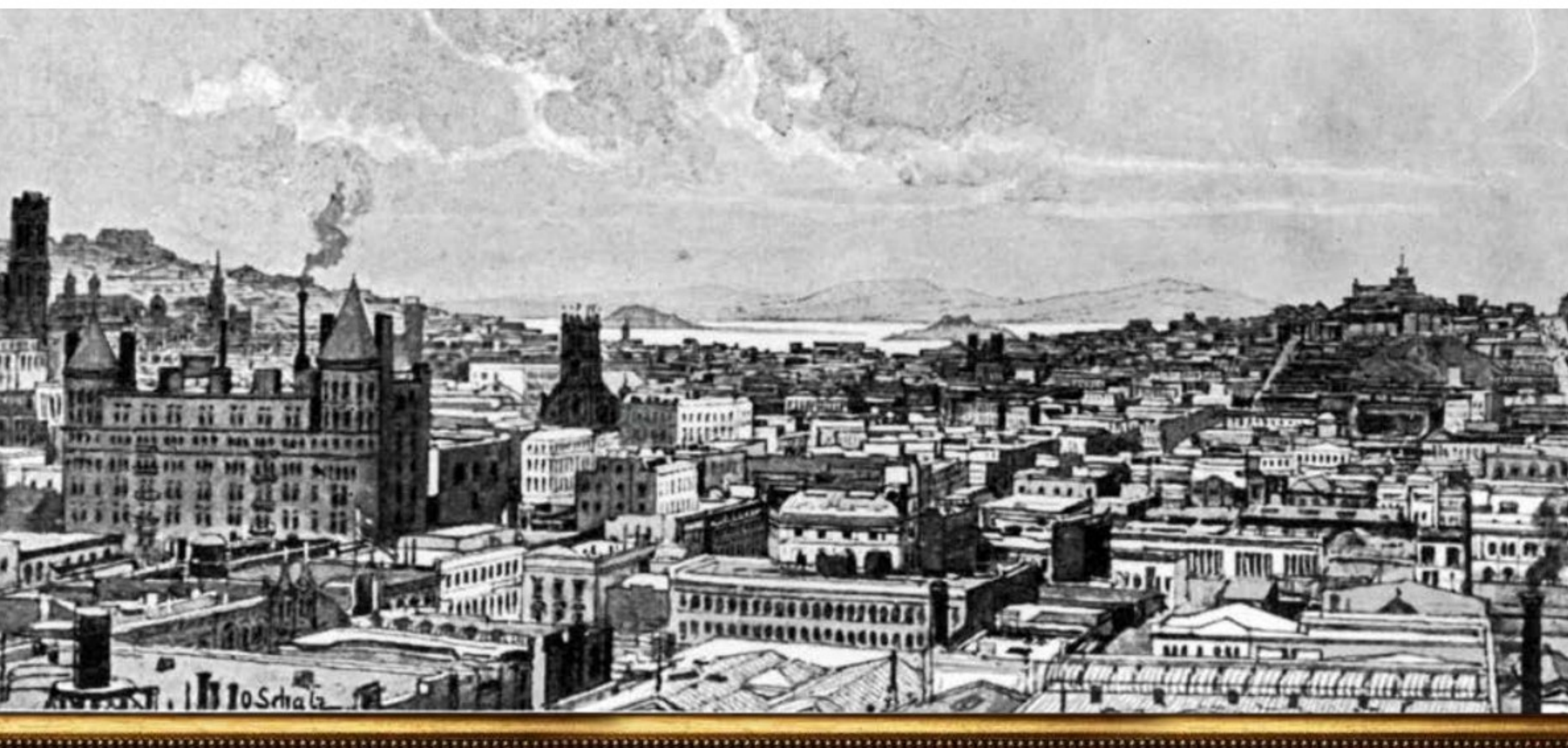
Mêlés aux chercheurs d'or tels ceux-ci en Californie en 1850, les Français sont les premiers à faire grève pour protester contre la taxe de 50 % frappant les prospecteurs étrangers.

► remplacée par un grand magasin à succès dont le vitrail est encore visible de nos jours, non loin d'Union Square. Justinian Caire, lui, inaugure une quincaillerie. Les affaires de ce Dauphinois sont si florissantes qu'il finit par ouvrir un second magasin, puis devient importateur d'outillage. Le jeune bourguignon Isidore Boudin fait, lui aussi, de très bonnes affaires. Lorsqu'il débarque en 1849, il n'a que 16 ans et crée une boulangerie. Huit ans plus tard, l'ex-garçon de fournil venu sans un sou possède 4000 dollars de fortune immobilière. La boulangerie Boudin, sur la 10^e Avenue dans le quartier de Richmond, existe toujours, épaulée de multiples succursales.

**Les enseignes sont évocatrices :
le Richelieu, Le Poulet d'or...**

Mais surtout, les Français parsèment la ville d'une ribambelle d'hôtels et de pensions. «*Les cafés, les restaurants, les hôtels sont au trois-quarts français*», observe le consul de France Patrice Dillon en 1852. Ces établissements portent des noms qui fleurent bon la nostalgie du pays : le Richelieu, le Napoléon, le Bordeaux, les Deux-Mondes, l'Europe, le Mondelet, le Marine... Summum du raffinement, quelques-uns sont équipés de mobilier français. L'un des lieux les plus prestigieux, l'hôtel California, est situé à l'angle de Commercial Street et de Dupont Street, le cœur battant du quartier français. À sa tête, les Gailhard, cinq frères de Devèze, une bourgade de 250 âmes dans les Hautes-Pyrénées. «*Dans cette société nomade qui vit principalement à l'extérieur, la maison privée est un luxe rare, l'hôtel devient donc un lieu très important*», souligne Claudine Chalmers dans son ouvrage.

Les Français règnent également en maîtres sur de très nombreux restaurants. Portés par une réputation internationale en matière de gastronomie, ils relèguent à l'arrière-plan toutes les gargotes chinoises. Les Frères Provençaux, Madame Rosalie, Le Poulet d'or et le La Fayette sont incontournables. Au Rendez-vous des artistes, situé en haut de Sacramento Street, les clients ont le choix entre trois plats. Le menu comprend aussi une ►



Heritage Images / Aurimages

Au tournant du XX^e siècle, San Francisco se couvre de bâtiments modernes et dépasse les 300 000 habitants.

◆ demi-bouteille de vin et un café. Dans son édition du 3 décembre 1850, le quotidien *Alta California*, cité par Annick Foucrier, clairotte que «*San Francisco est le Paris du Nouveau Monde*». Une affirmation qui s'appuie aussi sur l'image véhiculée par les Françaises. Car, dans cette ville où plus de 80 % des habitants sont des hommes, elles sont loin de passer inaperçues dans leurs toilettes soignées et colorées. Souvent originaires de Paris ou de la Seine, ces jeunes urbaines – la plupart ont de 20 à 40 ans – font figure de «*créatures*» exotiques et libérées. À mille lieues des Américaines guindées et puritaines, la Parisienne devient un puissant objet de désir et de fantasme.

Européens et Américains se retrouvent au poker ou à la roulette

«*Tous les hommes suivaient à la piste la femme française qui s'aventurait dans la rue*, raconte le journaliste Albert Bernard de Russailh, installé à San Francisco au début des années 1850, dans son *Journal de voyage en Californie à l'époque de la ruée vers l'or* (éd. Aubier, 1980). *C'était pour eux un objet d'une curiosité rare.*» À tel point que le maire de San Francisco demande officiellement, fin 1851, au gouvernement français d'inclure

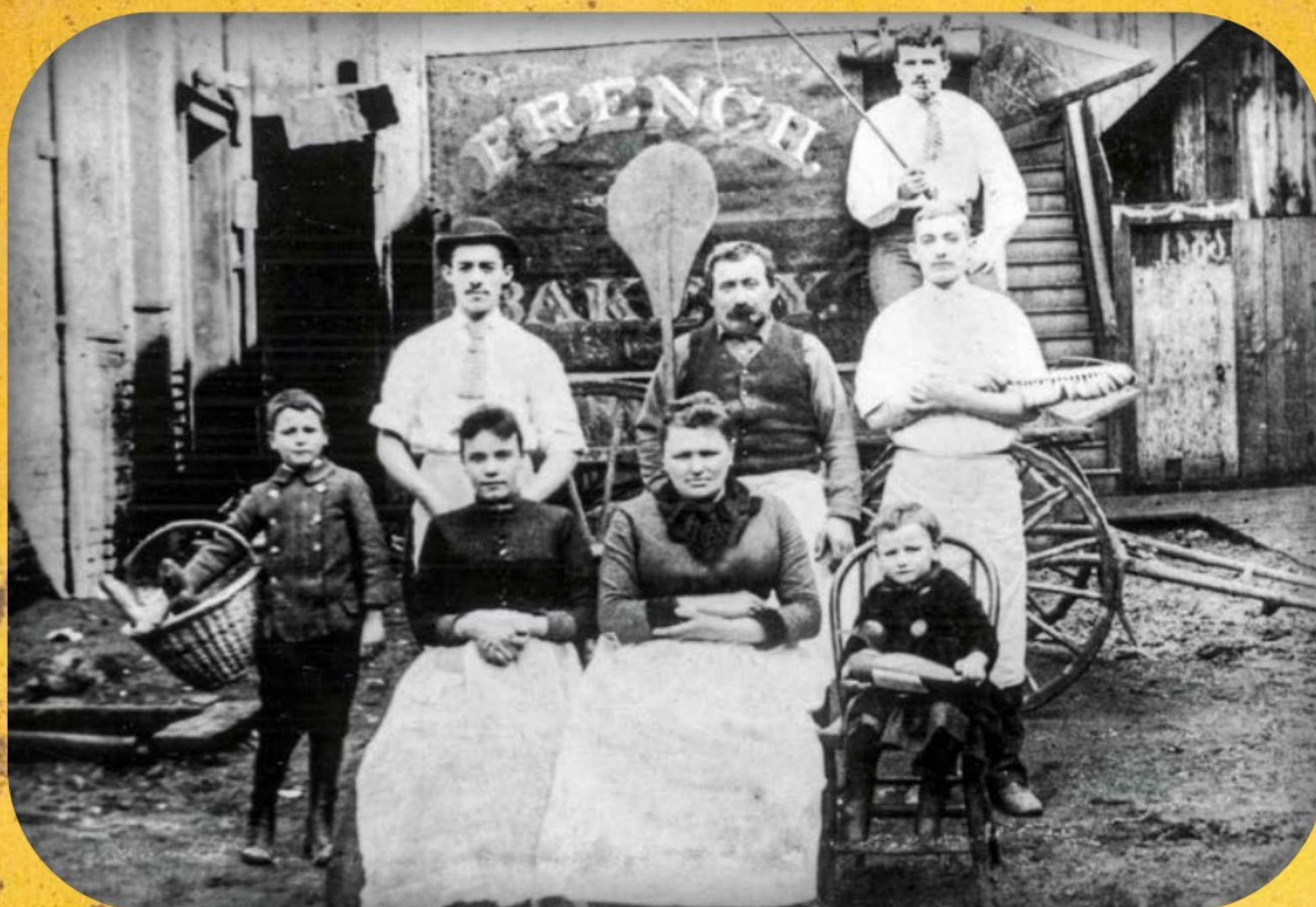
d'autres jeunes femmes dans les futurs contingents d'émigration... Les commerçants ont bien compris le parti qu'ils pouvaient tirer des nouvelles venues. «*Elles sont engagées parfois même avant leur débarquement*, souligne Annick Foucrier. *Leur présence est le plus sûr gage de succès.*» Les Françaises peuplent les boutiques de luxe, les restaurants, les innombrables cercles de jeux et autres tripots qui prospèrent partout. Dans bien des cas, ces lieux appartiennent à des Français. À l'image du salon de jeux La Polka, ouvert par Charles Barroilhet, originaire de Bayonne. Au coin de Pacific Street, l'endroit draine notables et nouveaux riches de toute la contrée. Dans un luxe inouï, Français, Européens et Américains s'y côtoient pour jouer à la roulette, au pharaon ou au trente et quarante, et siroter, en galante compagnie, du gin, du rhum et du cognac.

Dans cette ville moins corsetée que celles de l'est des États-Unis, les bourgeois n'hésitent pas à s'afficher au bras de *madams* qui monnaient leurs charmes à prix d'or. Aux dires d'Albert Bernard de Russailh, les prostituées françaises sont «*les reines du moment*». Dans les maisons closes tricolores se tiennent couramment des rendez-vous d'affaires. L'une d'elles, The Parisian Man-

En 1851, à l'âge de 16 ans, Isidore Boudin quitte Paris pour San Francisco, non pas pour y chercher de l'or, mais pour y cuire un pain au levain qui fera sa renommée. Cette photo de famille est exposée dans sa boulangerie devenue aujourd'hui une institution... et un repaire à touristes.

Les Français tiennent des boulangeries, des commerces de vin... et des maisons closes

sion, est dirigée par Eleanor Dumant, née Simone Jules et débarquée en 1854 à Nevada City. En moins d'une décennie de présence, la jeune femme amasse un pactole et réside dans l'un des quartiers les plus cossus de la ville. Une belle réussite pour cette ex-plumassière française (même si certains affirment qu'elle serait née à La Nouvelle-Orléans et aurait capitalisé sur l'image des petites femmes de Paris !) Le cas d'Eleanor, surnommée Madame Moustache en raison du duvet qui ornaît fièrement sa lèvre supérieure, est loin d'être une exception. «*Les femmes [françaises] possèdent en propre une part non négligeable de la fortune et surtout des terrains de San Francisco*», note Annick Foucier. Ainsi, plusieurs immigrantes ont leurs propres boutiques de mode, de produits de beauté et salons de ►



Courtesy of Boudin Bakery



Les pompiers français sont la coqueluche de la ville, dans leurs uniformes «made in Paris»

● coiffure, comme en témoignent les réclames qui peuplent les almanachs français de l'époque. Quant à Marie Baradous, elle a un sens aigu des affaires. Au cœur de cette cité cosmopolite, elle prédit l'avenir en français, anglais, italien, grec, arabe et russe. Ce qui permet à la «devineresse» de se constituer un patrimoine impressionnant : 8000 dollars de biens mobiliers et 8000 dollars de biens fonciers !

D'autres Français, victimes de répression politique après l'échec des révolutions de 1848, trouvent à San Francisco un havre de liberté. Pétris d'idéaux républicains, ils mettent en pratique leur rêve d'ordre social et de solidarité collective. Pas seulement en célébrant bruyamment le 24 février, date anniversaire de la révolution de 1848, ou en perturbant les cérémonies officielles organisées par le consul de France en l'honneur de l'empereur Napoléon III. Fin 1851, est fondée la Société française de bienfaisance qui offre une assistance médicale à ses membres, Français ou non. Un premier hôpital – une baraque en planches – est érigé à l'angle de Jackson Street et de Mason Street. En 1854, l'organisme devient la Société française de bienfaisance mutuelle. L'hôpital qui compte 60 lits ne cesse de prospérer grâce aux dons, notamment ceux du fameux François Pioche, lui-même fervent républicain devenu multimillionnaire. L'institution est révolutionnaire non seulement parce que les cotisants sont soignés gratuitement mais aussi parce que femmes et enfants peuvent y adhérer. En 1858, alors que le nouvel hôpital est inauguré, l'organisme mutualiste compte 2000 membres, presque le double dix ans plus tard. Une pharmacie et un service de pompes funèbres

mutualistes sont aussi ouverts. Les Français sont ainsi à l'origine du «*premier plan d'assurance maladie des États-Unis*», résume Annick Fouchier. Ce ne sont pas là les seules innovations introduites par les Français. La ville, en partie construite en bois, a été à plusieurs reprises ravagée par les flammes. Plusieurs brigades privées de pompiers existent, mais San Francisco ne possède pas encore de service municipal d'incendie. Alors, sur le modèle des sapeurs-pompiers de Paris, des Français créent, en 1853, la Compagnie Lafayette. Le corps compte une cinquantaine de membres parmi lesquels plusieurs ex-pompiers. Leur caserne de deux étages est édifiée sur Broadway Street. Dans leurs uniformes *made in Paris*, ils sont la coqueluche de toute la ville, à telle enseigne que les enfants se déguisent en pompiers français !

Des pionniers seront dépouillés de leurs terres et de leurs biens

À la fin des années 1850, San Francisco compte 56000 habitants. Les Français y sont toujours bien présents mais depuis le milieu de la décennie leur nombre décroît sensiblement : les départs sont désormais plus importants que les arrivées. Pour certains, il est temps de reprendre le chemin de la mère patrie, avec leur pécule en poche. Mais pour d'autres, l'heure est aux amères désillusions. Nombre de Français qui ont fait fortune, mais refusé d'être naturalisés, sont méthodiquement spoliés par le gouvernement fédéral américain. Ainsi, Victor Prudon, né en 1809, l'un des premiers habitants de la municipalité – depuis 1839, quand ce n'était pas vraiment une ville – est dépouillé de ses terres et de ses biens. Joseph Limantour, né en 1812, qui possède plus de la moitié de San Francisco, se voit lui aussi refuser la validation des multiples titres de propriété qu'il détient et dépensera des sommes colossales en procès. En pure perte. Menacé de mort, l'homme d'affaires originaire du Morbihan n'aura d'autre choix que de fuir au Mexique... Maigre consolation, une plage de la baie de San Francisco, à Point Reyes, porte aujourd'hui le nom de ce Français oublié. ■

Jean-Jacques Allevi

CLAUDE CHANA

Fortune et infortunes d'un tunnelier

La modeste localité d'Auburn, en Californie du Nord, à la frontière avec le Nevada, a érigé à un certain Claude Chana une statue de quatre mètres de haut. Et pour cause, c'est à lui qu'elle doit sa création ! C'est en effet dans ce coin de Californie que ce tunnelier français, né en 1811 probablement à Ville-sur-Jarnioux, près de Lyon, tomba sur l'or qui fit sa fortune. L'homme avait débarqué à La Nouvelle-Orléans en mars 1839, avant de s'installer dans la vallée de Sacramento en octobre 1846. Un jour de février 1848, à San Jose, alors qu'il était en train d'acheter des plants de

vignes, de pruniers et de poiriers, il apprit qu'un charpentier avait découvert des pépites d'or. Sur-le-champ, il se mit en route et devint l'un des pionniers de la fameuse ruée vers l'or. Le 16 mai 1848, accompagné de deux autres Français et d'Indiens qui travaillaient pour lui, Chana bivouaquait pour la nuit dans une ravine quand, miracle, il trouva trois belles pépites, puis bien d'autres au cours des deux semaines qu'il passa sur place. Il voyagea ensuite au gré des rumeurs qui annonçaient, ça et là, des découvertes plus fantastiques les unes que les autres. Au bout d'une année et demie d'intense prospection, qui le

vit amasser une fortune de 25 000 dollars, le Français s'arrêta et acquit un ranch qu'il transforma en verger et en vignoble. Mais Claude Chana ne profita pas très longtemps de son trésor. Comme bien d'autres, il fut dépouillé de ses biens par le gouvernement américain qui invalida ses titres de propriété. Quant à ses vergers et à ses vignobles, ils furent détruits dans des inondations et des coulées de boue. Claude Chana mourut en 1882 à l'âge de 71 ans. Depuis 1975, sa statue rappelle que, lui, chercheur d'or, est à l'origine de la ville d'Auburn. La plaque explicative omet de préciser que c'était un Français, mais pour la première fois, en mai 2025, un hommage lui a été rendu en présence du consul de France honoraire. ■

Jean-Jacques Allevi



Carol M. Highsmith / Buyenlarge / Getty Images

La ville d'Auburn (Californie) a érigé une statue en hommage à son fondateur, Claude Chana (1811-1882), au destin contrasté.



À l'origine du FBI,

La puissante agence de police fédérale doit son origine à la détermination d'un certain Charles Joseph Bonaparte. Ce petit-neveu de Napoléon s'était dévoué à la lutte contre la délinquance en col blanc.

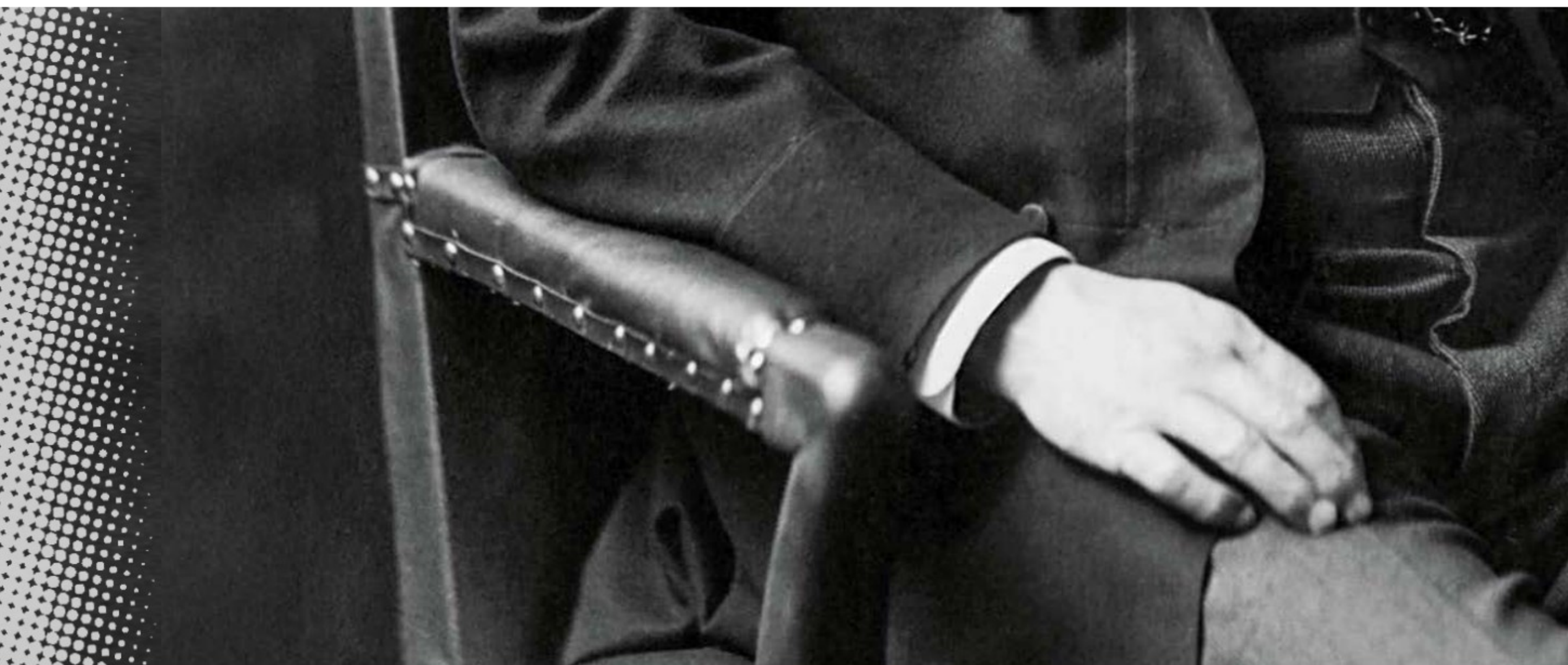


Figure méconnue de l'histoire américaine, le républicain Charles Joseph Bonaparte (1851-1921) fut successivement secrétaire à la Marine puis procureur général au sein de l'administration de Theodore Roosevelt.

Ses missions : lutter contre le crime organisé, les trafics, la corruption, les tueurs en série, mais aussi prévenir les attaques terroristes ou l'espionnage. Le Federal Bureau of Investigation, bien connu sous son sigle de FBI, agence fédérale tentaculaire au budget de 11,4 milliards de dollars et aux 13700 agents, est également nimbé d'une aura *made in Hollywood*, tant il est présent dans les productions cinématographiques et télévisuelles américaines. Qui se douterait que sa naissance en 1908 – sous le nom de Bureau of Investigation – fut aussi modeste que contestée ? Et surtout que son géniteur... était un petit-neveu de l'empereur Napoléon ?

Les origines de ce Bonaparte s'avèrent des plus romanesques. Son grand-père, Jérôme (1784-1860), était le plus jeune frère du célèbre Corse. Fougueux et rebelle, il avait tendance à n'en faire qu'à sa tête, notamment quand son auguste aîné, alors Premier consul, l'envoya aux Caraïbes pour combattre la Royal Navy. Loin de s'imposer comme le « Nelson français » qu'ambitionnait son frère, Jérôme, muni

un dénommé...

Napoléon

de faux papiers, dut se réfugier aux États-Unis en 1803. L'asile se révéla mondain et flamboyant. Introduit dans la haute société de la côte Est, le jeune homme s'enticha d'Elizabeth Patterson, une jolie patricienne de Baltimore. Mariage ! Et fureur de Napoléon qui n'eut alors de cesse de faire annuler l'union de son frère, alors mineur. En juillet 1805, Elizabeth – qui s'était vu refuser l'accès au territoire français – accoucha d'un garçon, Jérôme Napoléon, à Londres. Son mari, piteusement rentré dans le giron impérial, les laissa repartir seuls pour Baltimore, à quelques semaines du sacre.

Au grand dam de sa mère qui rêvait de l'unir à une Bonaparte, Jérôme Napoléon épousa à son tour une héritière de Baltimore, Suzanne Williams. Qui lui donna deux fils : Jérôme Napoléon, né en 1830, et Charles Joseph, en 1851. L'aîné, diplômé ●

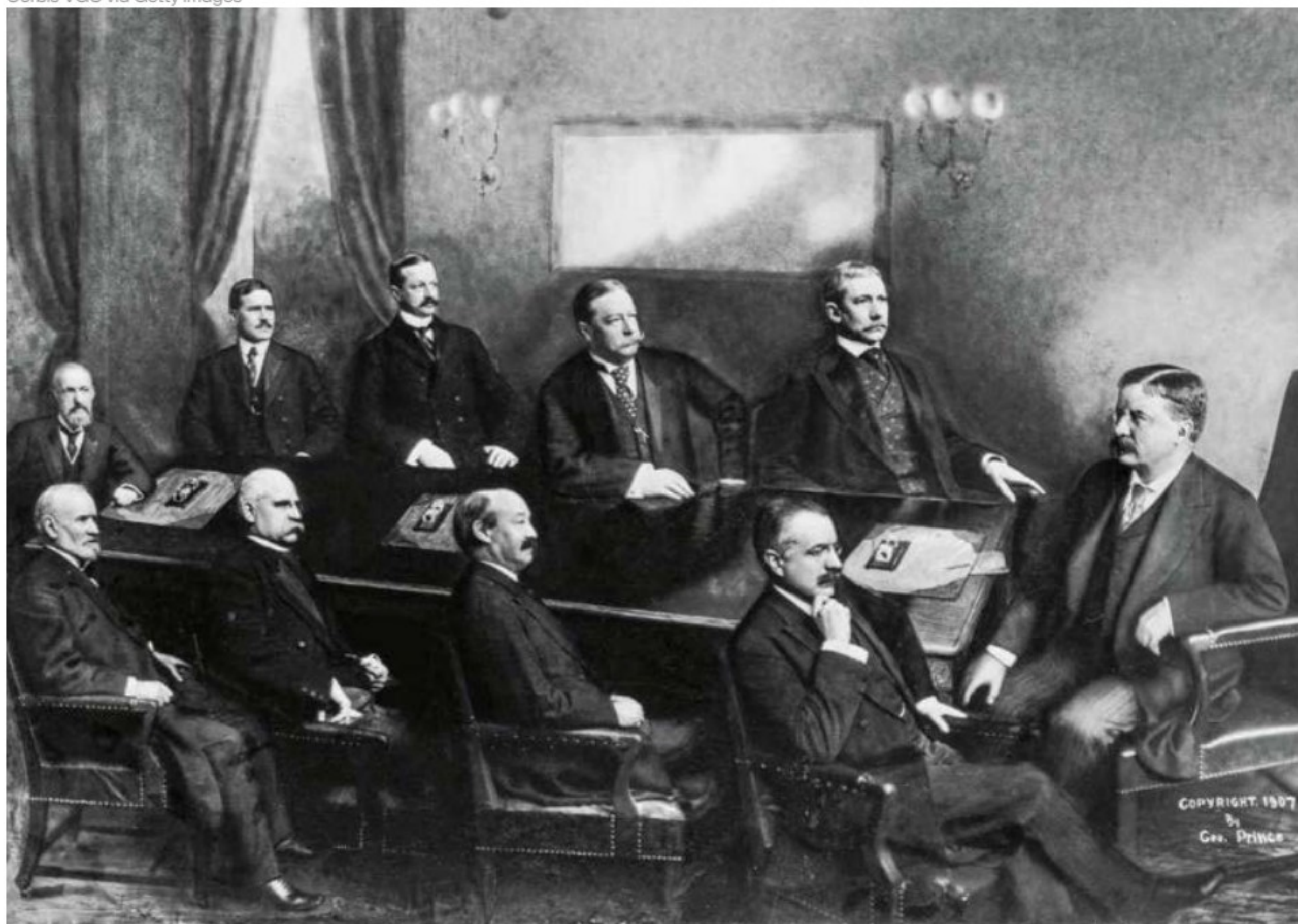
Corbis via Getty Images

de l'Académie militaire de West Point, fit une brillante carrière d'officier dans l'armée française. Le second choisit quant à lui la voie du droit, qu'il étudia à Harvard, avant de devenir un avocat réputé. Solitaire, intelligent, cultivé et studieux, Charles Joseph reçut une éducation fidèle à ses racines catholiques, françaises, et la plus éloignée possible de l'influence anglaise. Une exigence dictée jadis par Napoléon I^{er} à la branche américaine des Bonaparte, en contrepartie d'une rente dodue allouée à Elizabeth Patterson pour solde de tout compte...

Fier de sa glorieuse ascendance, le jeune Charles Joseph, patriote américain, ne versa pourtant jamais dans l'idolâtrie de Napoléon. D'ailleurs, il ne se rendit jamais en France, pas plus qu'ailleurs en Europe. «C'était un casanier qui se sentait 100 % Américain», souligne Laurent Moénard dans *Charles Joseph Bonaparte, l'inventeur du FBI* (éd. Passés/composés, 2025). Son catholicisme fervent l'aida à développer une fibre sociale, mais il manifestait un puritanisme politique et une allergie pour les mondanités le rattachant plutôt au protestantisme d'un George Washington. En l'occurrence, le marigot de Baltimore avait tout pour l'écœurer. Membre du Parti républicain, Bonaparte ne supportait plus de voir les démocrates mettre en coupe réglée une ville dont la population, en croissance exponentielle, était en proie à d'effroyables problèmes d'insécurité et de santé publique. L'avocat partit en croisade contre ce système quasimafieux en créant, en 1881, la Ligue nationale pour la réforme de la fonction publique. Sa posture aristocratique, ses diatribes, ses leçons de morale le posaient en ennemi de l'establishment. Sa rencontre avec Theodore Roosevelt (1858-1919) autodidacte touche-à-tout, fut décisive. «Assoiffé de grands espaces et d'aventures exotiques, ce téméraire aux mille vies tranchait sur Bonaparte», écrit Laurent Moénard. Mais les deux hommes [déve-

Son éducation était fidèle à ses racines françaises, mais il était Américain et patriote

Corbis VGC via Getty Images



Le cabinet de Theodore Roosevelt (à droite) en 1907 : Bonaparte (premier rang, troisième à gauche) est alors procureur général (ministre de la Justice).

loppèrent] une connivence fondée sur la foi pugnace en des idéaux communs.» Quand il devint président des États-Unis, en 1901, le progressiste «Teddy» confia deux missions à son ami. D'abord, celle de promouvoir le recrutement au mérite dans l'administration fédérale en mettant fin au clientélisme du *spoils system* (le «système des dépouilles», qui attribuait les postes de l'administration aux partisans du parti victorieux plutôt qu'en fonction des compétences). Ensuite, s'attaquer dans le milieu des affaires aux «barons voleurs» qui malme-



Songe-t-il au Nouveau Monde ? *Napoléon à Sainte-Hélène*, de F. Sandman (1820).

naient la concurrence, corrompaient les décideurs et saignaient les travailleurs. Commissaire aux Affaires indiennes en 1902 – Roosevelt voulait l'assimilation des Indiens pour en faire des citoyens américains –, secrétaire à la Marine de 1905 à 1906, puis procureur général (ministre de la Justice) de 1906 à 1909, Charles-Joseph ne craignait pas de ferrailler avec les intérêts les plus puissants. Ceux qui tenaient les cartels, bientôt démantelés, comme ceux qui accaparaient les terres fédérales de l'Ouest pour piller leurs ressources.

La pugnacité de l'incorruptible effraie les membres du Congrès

Afin de renforcer les rangs de ses 20 enquêteurs, l'*Attorney General* Bonaparte recourut d'abord à des expédients : des détectives de la société Pinkerton, des agents des douanes, de la poste, de l'Intérieur ou du Secret Service. Puis il réclama des hommes au Congrès. Des élus hurlèrent au «cabinet noir». Le fantôme napoléonien réveilla même le spectre de Fouché, ministre de la Police et maître du renseignement, qui gravita dans les plus hautes sphères du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. Encouragé par Roosevelt à passer outre, Charles Joseph Bonaparte fonda le BOI (Bureau of Investigation) en 1908. Soit une modeste équipe de 34 incorruptibles, surnommés illico les *G-Men* («G» pour *Government*). Un an après le départ du patron en 1909, les effectifs avaient triplé. Ils se montaient à 441 agents quand J. Edgar Hoover (1895-1972) transforma l'institution en FBI en 1935. À cette date, Charles Joseph s'était éteint depuis quatorze ans dans sa maison de Baltimore, où, réfractaire à la technologie, il avait banni téléphone et électricité. Et c'est à New York, en 1945, avec son neveu, Jérôme Napoléon Charles Bonaparte, mort – sans descendance – en se prenant les pieds dans la laisse de son chien à Central Park, que prit fin l'étrange saga américaine des Bonaparte. ■

Bertrand Rocher

L'«AMERICAN DREAM» DE NAPOLEON

Nation où la liberté règne en souveraine, les États-Unis ont nourri les légendes de la saga napoléonienne. Celle, par exemple, du maréchal Ney, fusillé en 1815, mais que certains imaginèrent reconverti fermier après qu'il eut été soustrait au peloton d'exécution des Bourbons...

En juillet 1815, réfugié à Rochefort après la défaite de Waterloo, l'Empereur lui-même aurait envisagé brièvement cette hypothèse. Mais les Britanniques n'exaucèrent même pas son second choix, qui était l'Angleterre rurale. Direction Sainte-Hélène ! Fit-il miroiter ce projet avorté à son frère aîné ? Joseph Bonaparte (1768-1844) arriva en Amérique à la fin du même mois, fort d'un passeport tamponné par Fouché. Celui qui se faisait désormais appeler «comte de

Surveilliers» y investit dans le foncier et la construction du chemin de fer et lança un journal francophone, *Le Courrier des États-Unis*. Il se fit construire une résidence somptueuse dans le New Jersey, où il achemina ses tableaux de maîtres et une bibliothèque de 8 000 livres – la plus belle du pays, disait-on... Durant la Seconde Restauration, les espions de l'ambassade de France l'eurent à l'œil, de crainte qu'il n'ourdisse l'évasion de Napoléon, jusqu'à la disparition de celui-ci en 1821. En 1832, à la mort de l'Aiglon, Joseph, désormais héritier de l'Empereur, rentra en Europe pour postuler – en vain – au trône. Las, il repartit aux États-Unis durant trois ans, avant de mourir à Florence en 1844. Un lac apprécié des pêcheurs, situé sur l'une de ses terres dans l'État de New York, porte encore son nom. ■ B. R.

Dossier Les Français en Amérique



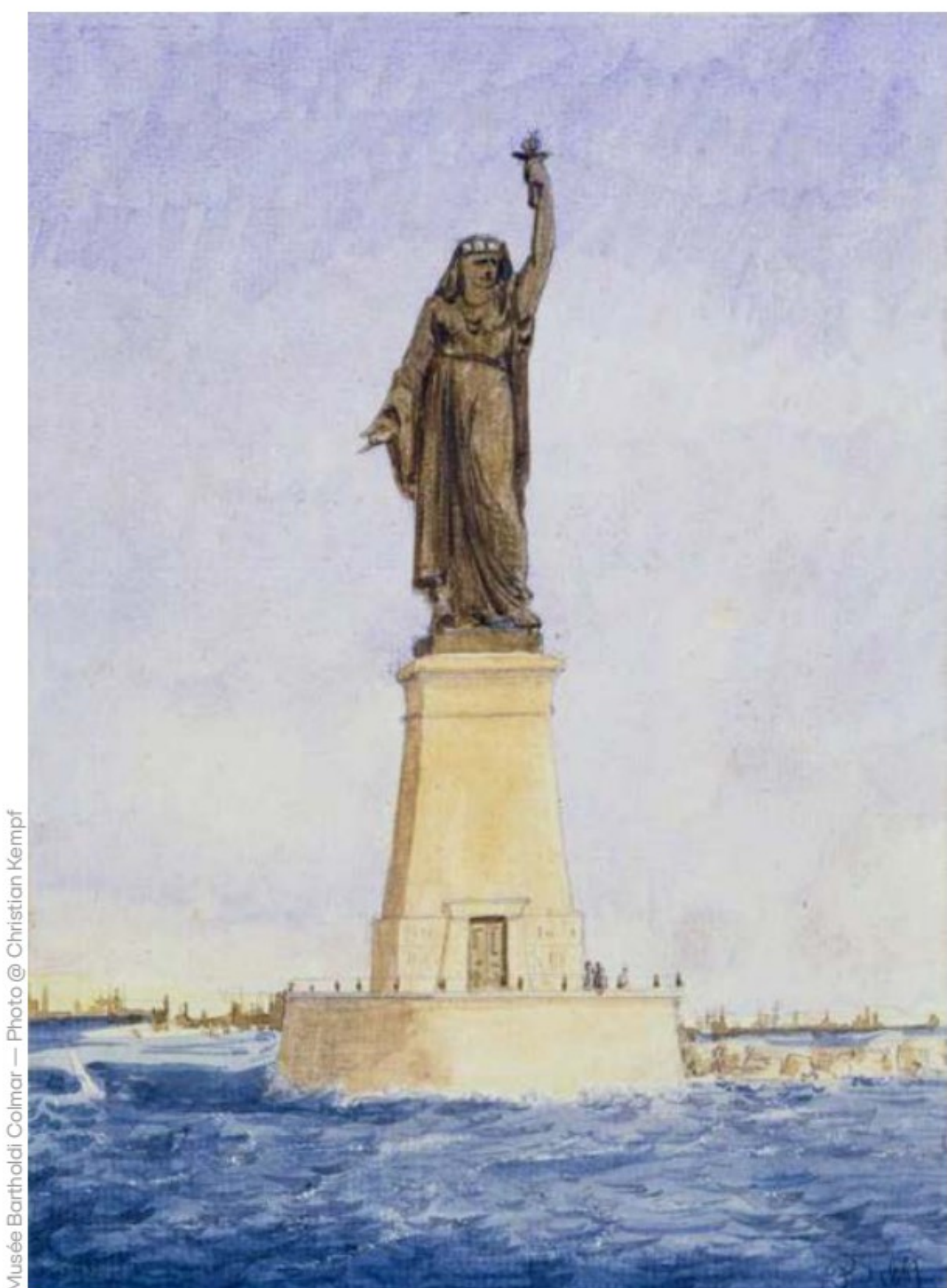
Les différents morceaux sont fabriqués puis assemblés à Paris, entre 1876 et 1884. La tête sera exposée au Champ-de-Mars lors de l'Exposition universelle de 1878.



LA STATUE DE LA LIBERTÉ

Les coulisses du pari fou de Bartholdi

Il aura fallu vingt et un ans pour que le rêve du sculpteur alsacien se réalise : une statue de 46 mètres faite de cuivre et d'acier, dressée sur un îlot face à Manhattan. Un cadeau colossal des Français aux Américains, en gage d'amitié.



Musée Bartholdi Colmar — Photo © Christian Kempf

DE SUEZ À NEW YORK, L'ODYSSÉE D'UN PROJET AMBITIEUX

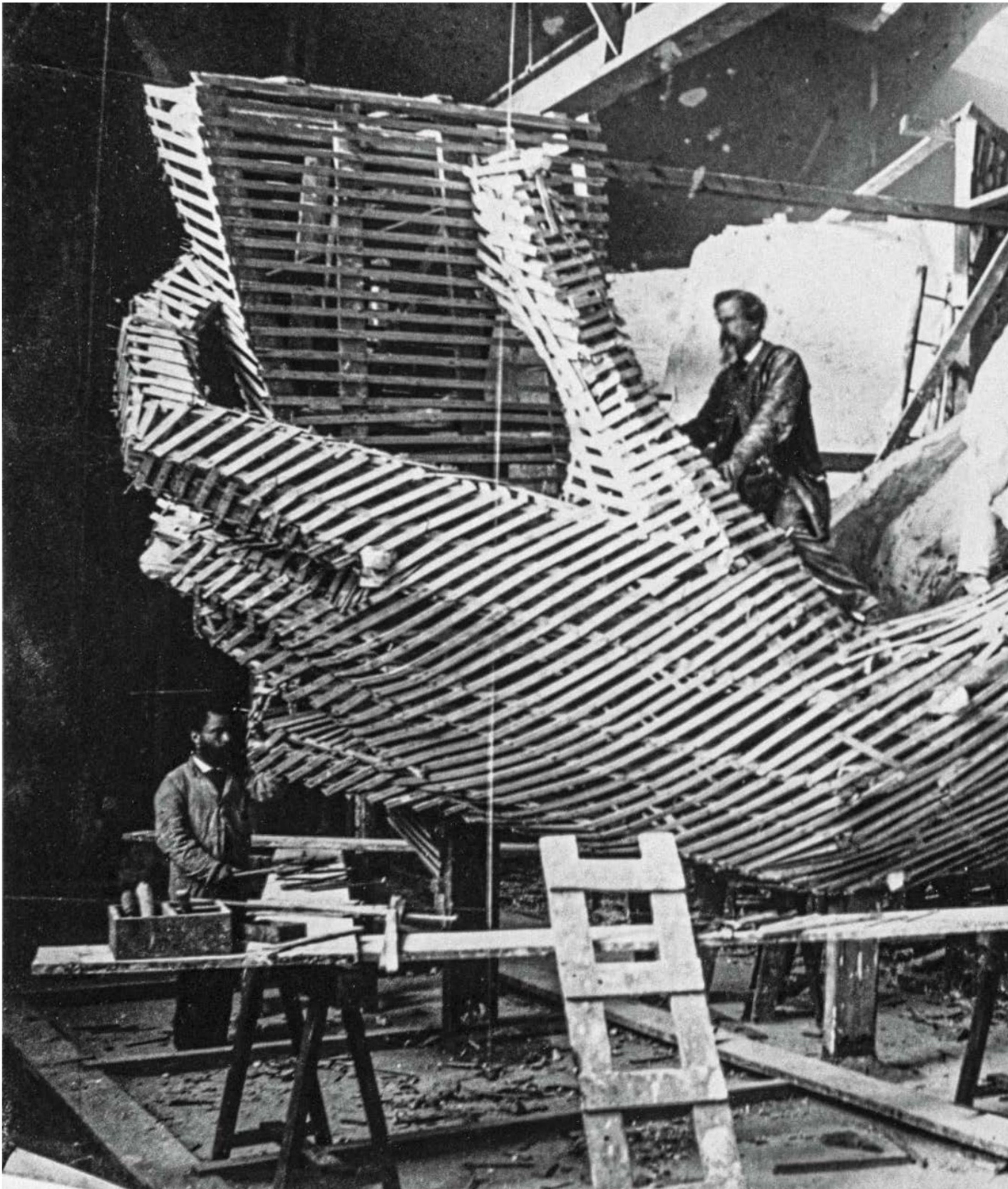
Par deux fois, Auguste Bartholdi (1834-1904) proposa en vain le projet ci-dessus aux autorités égyptiennes : une statue de la déesse romaine Libertas sous les traits d'une paysanne, qui aurait servi de phare à l'entrée du canal de Suez. C'est finalement pour les États-Unis que le sculpteur imagina un concept similaire. À partir de 1865, l'artiste porta avec enthousiasme le projet de *La Liberté éclairant le monde*, inspiré par le juriste Édouard Laboulaye qui avait émis l'idée d'un cadeau de la France pour le centenaire de l'indépendance américaine.

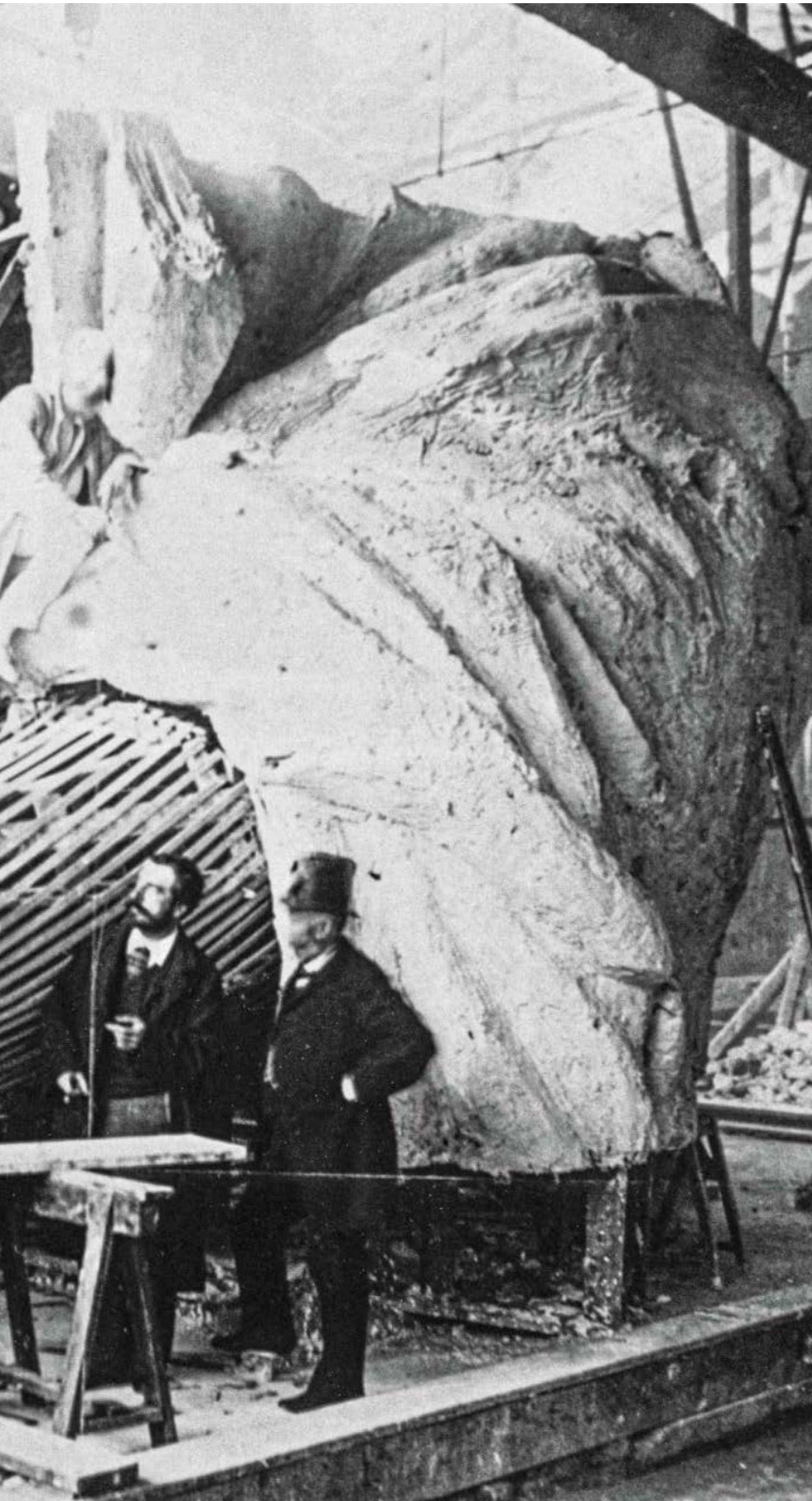


Granger / Bridgeman Images



Célèbre notamment pour son *Lion de Belfort*, Auguste Bartholdi, ici vers 1870 dans son atelier parisien de la rue Vavin, a sculpté le modèle de la statue (sur la gauche de l'image), mais bataillé aussi pour son financement, le projet étant une initiative privée.

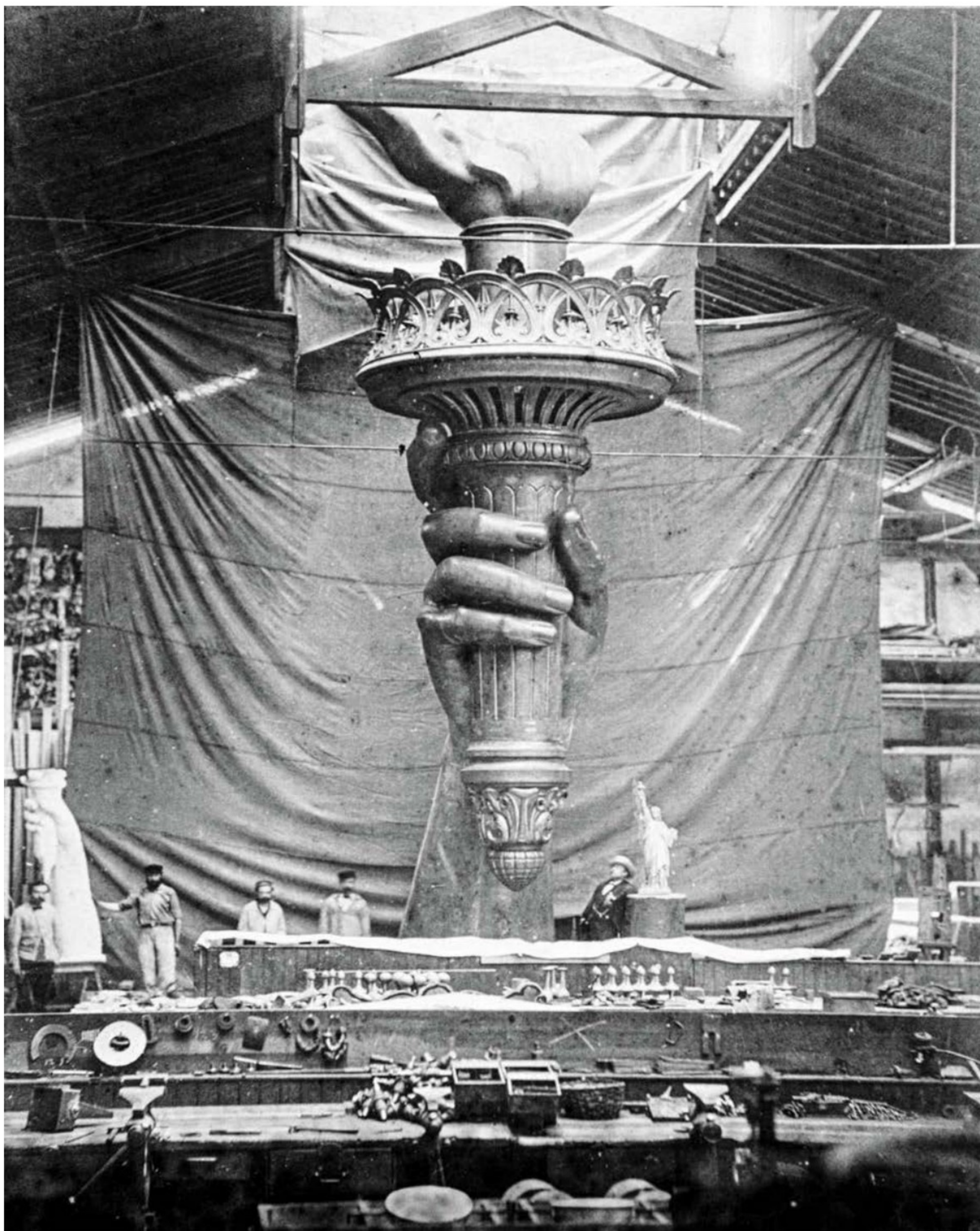




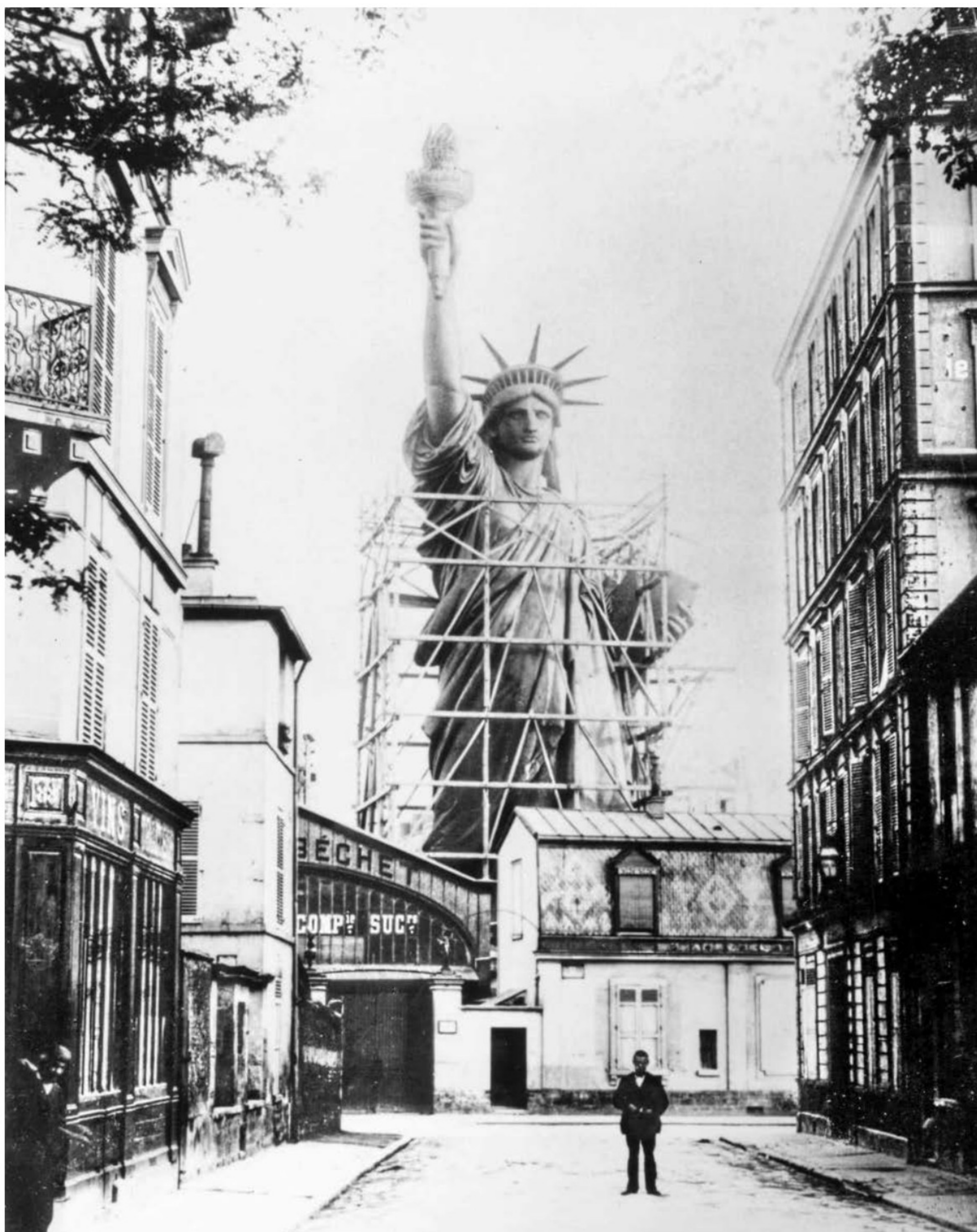
Pour la conception, le sculpteur se tourne vers les magiciens de la démesure, Eugène Viollet-le-Duc, puis Gustave Eiffel

L'œuvre prend peu à peu tournure à la fonderie Gaget et Gauthier, rue de Chazelles, dans le 17^e arrondissement de Paris, sous l'œil de Bartholdi, qui inspecte ici la structure en bois servant au moulage en plâtre de la main gauche.

Akg-Images



En 1876, la torche est la première pièce achevée par les ouvriers parisiens. Symbole d'espoir et d'opportunité, elle représente la lumière qui mène au chemin de la liberté. Elle sera exposée la même année à l'Exposition universelle de Philadelphie.

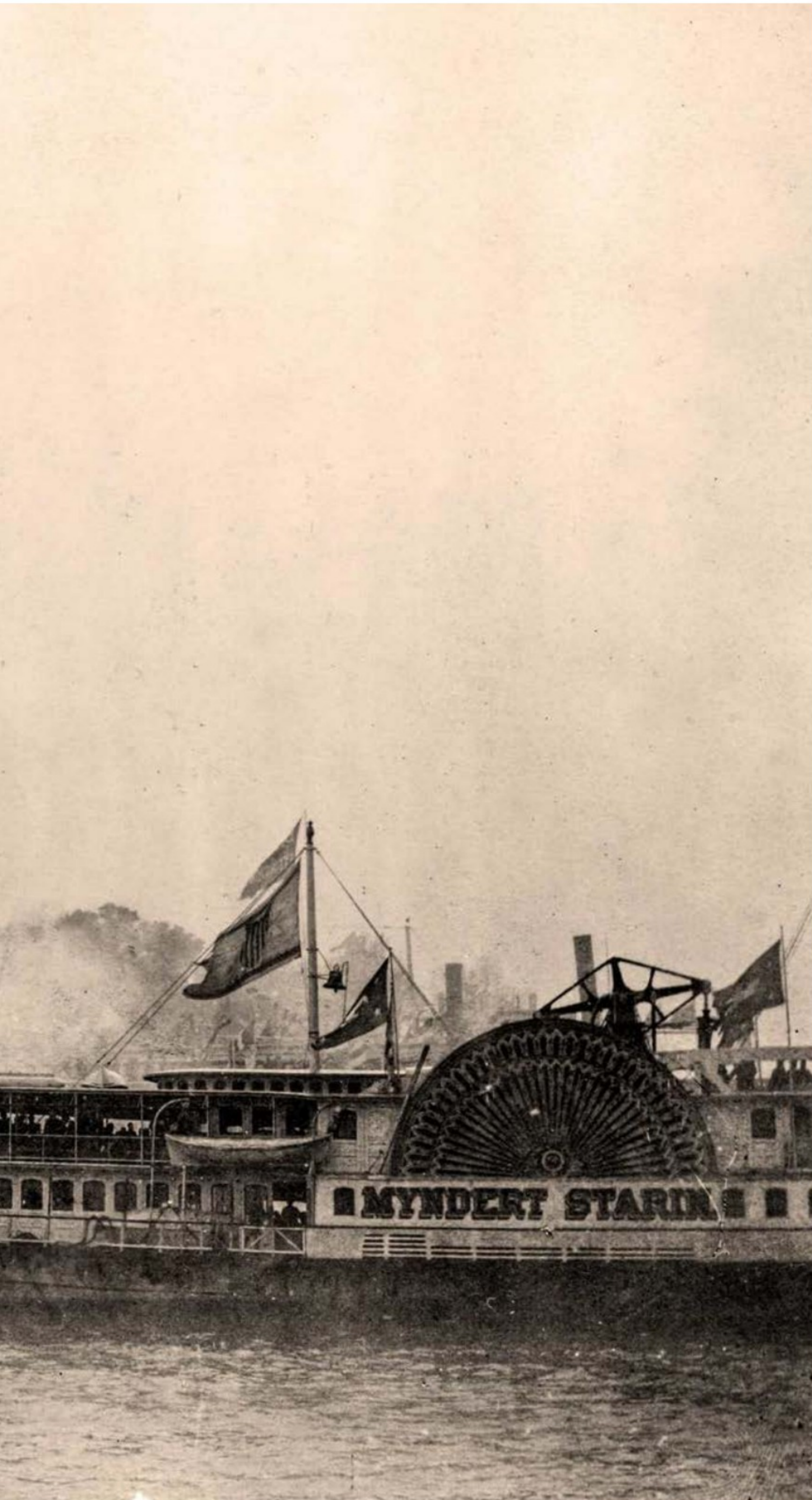


Granger / Bridgeman Images

Les habitants du 17^e arrondissement s'habituent à ce monument qui s'élève progressivement. L'œuvre de Bartholdi dépasse bientôt les immeubles de la Plaine-Monceau, jusqu'à atteindre sa hauteur maximale, 46 mètres, lors de la pose du dernier rivet en mai 1884.



Un vent de liberté souffle sur New York le jour de l'inauguration, déclaré férié par le président



Content_DFY / Aurimages

Deux ans après avoir été officiellement offerte aux États-Unis, «Lady Liberty» est enfin inaugurée à New York le 28 octobre 1886, sur l'embouchure du fleuve Hudson, en présence du président américain Grover Cleveland (qui s'était un temps opposé au financement de son piédestal) et devant un million d'Américains en liesse.

En 1818, la religieuse
Philippine Duchesne quitte
le Vieux Continent pour
fonder en Louisiane

Une sainte au Far West

une école de filles et un
orphelinat ouverts aux
enfants blancs, noirs
et amérindiens. De
Grenoble au Mississippi,
itinéraire de cette pion-
nière surnommée la
«femme-qui-prie-toujours».

Lorsque, le 3 juillet 1988, Philippine Duchesne fut canonisée, 7000 Américains investirent la basilique Saint-Pierre de Rome. Parmi eux, en grande tenue, des Potawatomis, des Amérindiens du Haut-Mississippi, qui tenaient à rendre hommage à la «femme-qui-prie-toujours». Le pape Jean-Paul II salua alors le «courage missionnaire» de celle qui avait renoncé, près de deux siècles plus tôt, «à la sécurité et au confort de sa culture», pour un monde inconnu, l'Amérique, dont elle devint l'une des grandes figures de l'évangélisation et une pionnière dans la lutte contre les préjugés raciaux.

Née en 1769 dans une famille de riches négociants grenoblois (elle est la cousine du banquier et futur président du Conseil Casimir Perier), Philippine souffre de la petite vérole qui chasse, en témoignera l'une de ses sœurs, «une partie de la finesse native de ses traits». La vocation religieuse saisit la jeune fille, qui renonce au beau mariage que ses parents lui ont arrangé, pour entrer en 1785, contre l'avis de son père, au couvent de la Visitation Sainte-Marie d'en-Haut, sur les hauteurs de la ville.

Philippine n'est pas de celles à qui on met la bride au cou : elle agace les autorités religieuses qui goûtent peu sa rudesse, son indiscipline et son imagination fertile. Survient le fracas de la

Révolution : l'institution est fermée en 1791 et l'ordre de la Visitation, dissout. Durant la Terreur, Philippine défie l'autorité, visitant les cachots pour aider les prisonniers et les prêtres réfractaires promis à l'échafaud.

Le but de sa vie : rencontrer les «sauvages»

Quand la tête de Robespierre tombe, la religieuse a acquis une telle renommée qu'une dignitaire de l'Église, la mère Madeleine-Sophie Barat (canonisée en 1925) désire rencontrer celle qui a «sauvé la religion» et se rend à Grenoble pour fonder sa deuxième mission du Sacré-Cœur. Les deux futures saintes vont nouer une amitié indéfectible jusqu'à ce que Philippine conçoive le grand projet de son existence et entame le voyage qui va faire d'elle une sainte moderne, héroïne «d'un roman à suspense», comme la

définit le père Raymond Peyret dans la biographie qu'il lui a consacrée, *Une Française pionnière au Missouri* (éd. Peuple libre, 1999).

En 1802, la parution du *Génie du christianisme* de Chateaubriand fait grand bruit. Ce récit puissant et lyrique raconte les voyages des missionnaires chrétiens en Amérique. «*République chrétienne, bonheur des Indiens*, s'enthousiasme l'écrivain français. C'est avec la religion qu'on civilise les hommes et qu'on fonde des empires.» Philippine aussi a entendu les récits des missionnaires, les descriptions de l'évêque de Louisiane Monseigneur Dubourg sur les paysages extraordinaires du futur Midwest, vastes champs ouverts à l'apostolat, mais aussi sur les dures conditions de vie des missionnaires. Lorsqu'elle apprend qu'un groupe part évangéliser ce territoire qui s'étend des grands lacs du Nord au golfe du Mexique, elle veut se joindre à eux. La mère Barat y consent, désespérée.

En 1818, avec quatre religieuses, elle embarque à Bordeaux, à bord d'un voilier rudimentaire, le *Rebecca*. À 49 ans, elle affronte onze semaines de mer furieuse, infestée de pirates, pour atteindre La Nouvelle-Orléans. «*Une ville corrompue par le luxe et la magnificence*», critique-t-elle, blâmant les riches propriétaires d'esclaves. Les populations, en proie à l'ivrognerie et à la paresse, ne savent plus faire le signe de croix et



Mark Reinstein / Corbis via Getty Images

La mémoire de la missionnaire française est toujours célébrée aux États-Unis, comme sur cette image la représentant avec deux Potawatomis, au mémorial qui lui est consacré à Sugar Creek (comté de Linn, Kansas).

De Smet, qui a évangélisé les Sioux et les Iroquois. À 72 ans, elle entre dans les tipis de Sugar Creek (dans l'actuel Kansas). Les Potawatomis paraissent à cheval autour des «femmes du Grand Esprit» qui viennent bâtir une école pour eux. Philippine Duchesne leur apparaît fatiguée, malade, mais les Indiens n'oublieront jamais les messes de la «femme-qui-prie». «Elle a appris de nous la manière de tisser, et nous, nous avons appris à prier en regardant son visage», raconteront-ils.

Elle ne restera qu'un an avec eux. En 1842, elle rentre à Saint-Charles, souffrante, et contemple une dernière fois les paysages de cette Amérique farouche qu'elle a tant aimée. «Quand je serai morte,

prier. Elle voit les Indiens mendier autour des couvents. «Notre vocation est pour les sauvages», écrit-elle à la mère Barat. Philippine s'établit dans le Missouri, ouvre à Saint-Charles la première école gratuite de filles d'Amérique du Nord, et à Florissant (près de Saint-Louis), un orphelinat, sans distinction de couleurs, où Blancs, Noirs et Indiens se côtoient et reçoivent le même enseignement. Elle-même peine à apprendre l'anglais (elle est plus douée en latin).

Philippine y vivra trente-quatre ans, se réservant les tâches les plus ingrates. Elle coupe du bois, porte le fumier, jardine, coud des vêtements, dort dans un cagibi, combat le froid. Et continue à ouvrir écoles et fondations.

La religieuse subit le poids des ans, des maladies et du manque de ressources, mais ne renonce pas à son rêve de jeunesse, le but de sa vie : rencontrer les «sauvages», suivant en cela les traces d'un jésuite flamand, le père

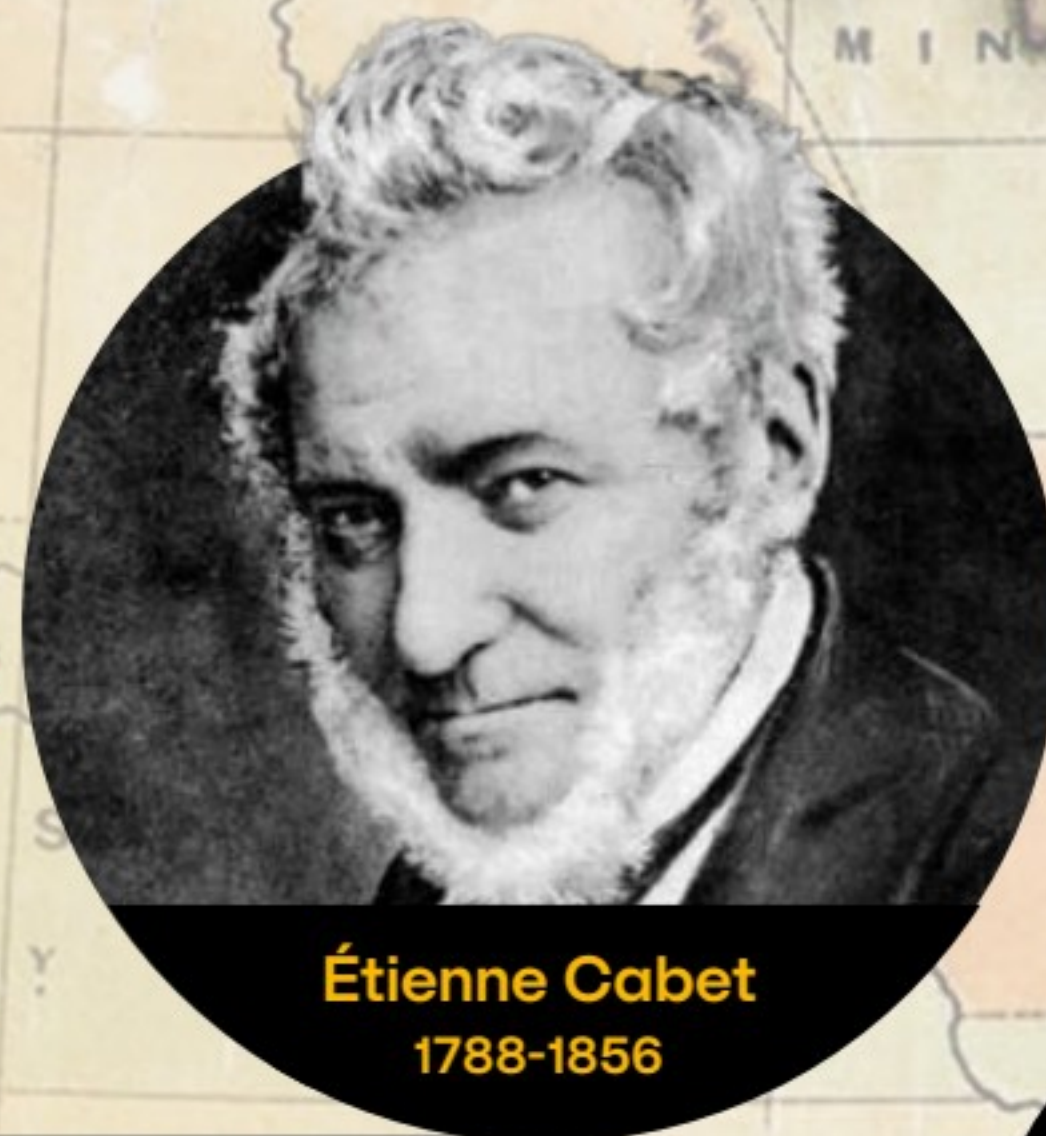
tout prendra son essor», aurait-elle dit avant de s'éteindre en novembre 1852.

Mais les conversions d'Indiens seront rares. L'héritage de la Française est ailleurs, dans son engagement auprès des pauvres et sa volonté de ne pas opérer de distinction entre les couleurs de peaux et les origines. Il faudra attendre 1865 pour que l'Amérique mette fin à l'esclavage et 1964 pour que le pays tourne la page de la ségrégation. ■

Stéphane Koechlin

BIENVENUE EN ICARIE

Le premier des Icaris, c'est lui. Étienne Cabet, avocat empreint de «communisme chrétien» et auteur de *Voyage en Icarie*, un livre de réflexions bientôt mué en projet politique.



Étienne Cabet
1788-1856

Nauvoo, Illinois

Au milieu du XIX^e siècle, quelques milliers d'exilés français s'installèrent dans plusieurs États américains afin d'y fonder un paradis. Leur projet ? Remplacer le capitalisme par un système égalitaire censé conduire chacun au bonheur. Une utopie sociale qui montra rapidement ses limites.

Ce matin de janvier 1848, un Français du nom de Charles Sully débarqua en Louisiane, sur les berges de la rivière Rouge (Red River). Impossible d'aller plus loin, le cours d'eau n'était pas navigable en amont. Ce fut donc à pied, dans un environnement hostile, infesté de moustiques, que Sully poursuivit sa route jusqu'au Texas et la région sauvage des Cross Timbers, où il devait prendre possession de terres acquises depuis la France. Brave ouvrier relieur, il n'était qu'un éclaireur chargé de préparer l'arrivée de ses amis. Quelques jours plus tard, 69 colons, emmenés par un peintre, un certain Adolphe Gouhenant, embarquèrent au port du Havre pour lui emboîter le pas.

**«Donner selon ses forces,
recevoir selon ses besoins»**

Des pionniers ordinaires ? Non. En ce milieu du XIX^e siècle, les immigrants en quête d'une vie meilleure affluaient par dizaines de milliers aux États-Unis, la conquête de l'Ouest s'accélérait, la naissante ruée vers l'or drainait des foules d'aventuriers vers la Californie (lire notre article p. 58)... Mais Sully, Gouhenant et les autres ne venaient pas chercher des pépites, ni tenter leur chance comme trappeurs en Alaska, ni s'installer comme fermiers dans les plaines fertiles du Wisconsin. Leur intention n'était pas de faire fortune, pas même de s'assurer une existence plus aisée. Ils étaient, à leur façon, des missionnaires. Plus précisément, des apôtres d'une forme intransigeante de communisme.

Derrière Sully et Gouhenant, il y avait un visionnaire qui était à la fois l'âme et le cerveau du projet. Son nom : Étienne Cabet. Un personnage dont la vie, bien qu'agitée, coulait toujours dans la même direction et avait fini par tracer un sillon. Né l'année qui précéda la prise de la Bas-

tille, élevé dans le culte des grandes figures de la Révolution française par un père, maître tonnelier à Dijon, aux idées avancées, le jeune Étienne était devenu avocat, comme Robespierre. Passionné de politique, républicain intraitable, membre de la Charbonnerie, mouvement clandestin voué aux conspirations, il s'était opposé à toute idée de restauration monarchique et s'était illustré, en juillet 1830, sur les barricades de l'insurrection qui chassa Charles X du pouvoir. Nommé secrétaire du ministre de la Justice, puis magistrat à Bastia, il fut révoqué pour ses prises de position jugées extrêmes...

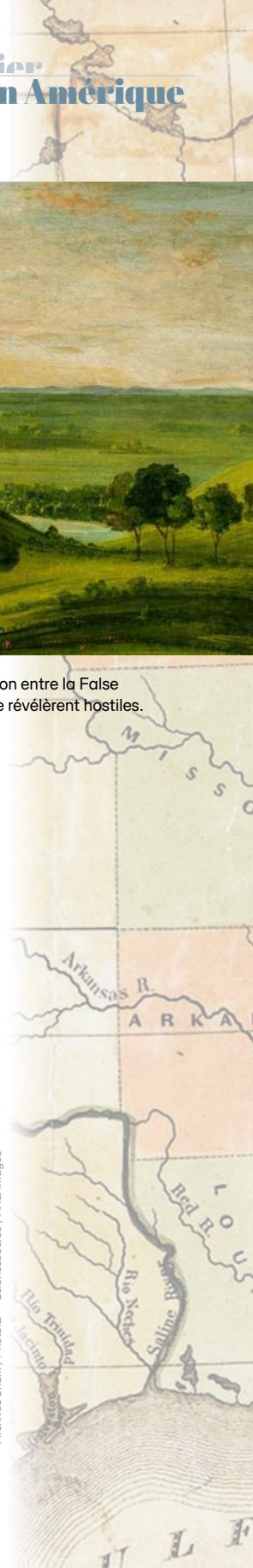
Qu'importe ! Élu député de la Côte-d'Or en 1831, Étienne Cabet avait fondé un journal très à gauche, *Le Populaire*, dans lequel il attaqua sans relâche le gouvernement du nouveau roi des Français, Louis-Philippe. Condamné en 1834 à deux ans de prison pour délit de presse, il s'était réfugié en Angleterre où il avait découvert avec horreur, élément constitutif de sa pensée, les conditions de vie déplorables des ouvriers des usines britanniques. De retour en France, il avait publié en 1842 le livre *Voyage en Icarie*, dans lequel il exposait par le menu ce que serait selon lui la société idéale. Comme ses prédécesseurs en utopie socialiste, Charles Fourier et Pierre-Joseph Proudhon, son credo ►

Heritage Images / Getty Images



Hélas pour les Icariens, leurs terres texanes (ici, la jonction entre la False Washita et la rivière Rouge, peinte par George Catlin) se révélèrent hostiles.

Archives Snark / Photo12 — Sciencesource / AKG-Images



● se résumait à la formule vague : «Donner selon ses forces, recevoir selon ses besoins.» Pour le reste, Cabet, qui se voulait «communiste chrétien», était partisan d'un égalitarisme absolu, contraignant, pour ne pas dire inhumain. Dans sa société idéale, tout appartenait à la communauté. Tous les bâtiments étaient à usage collectif. Toutes les maisons avaient un mobilier identique. Tous les Icariens, selon leur sexe ou leur fonction, portaient les mêmes vêtements – élastiques pour convenir à plusieurs tailles ! Tous recevaient la même nourriture, préparée dans des cuisines collectives. Tous devaient être heureux de «manière égale» ! Tribunaux et procès étaient inexistantes, mais l'autocritique était encouragée ainsi que le «mépris public» qui sanctionnait les éventuels coupables...

Bientôt, la cruelle épreuve de la réalité... et la désillusion

Voyage en Icarie fut un succès immédiat : quatre rééditions furent imprimées ! C'est alors que notre idéologue décida de passer à l'action, en transposant sa cité de rêve dans la réalité, aux États-Unis. Le 10 octobre 1847, 150 personnes réunies dans les locaux du *Populaire* votèrent un acte de constitution d'Icarie, nommèrent Cabet président et ouvrirent un «bureau d'immigration»... Dans une Amérique bouillonnante où le dollar faisait loi, où un capitalisme triomphant s'imposait, ils entendaient fonder une communauté de justice et d'égalité, appelée Icarie (*Icaria* en anglais). Vaste programme, dont la mise en œuvre ne fut pas un long fleuve tranquille. Quelque 200 hectares furent achetés par l'entremise d'un concessionnaire de terres au Texas et Charles Sully envoyé en reconnaissance sur place en 1848. De là, ce dernier adressa une lettre enthousiaste à son «chef» : «Je puis vous dire que tout ce que j'ai pu voir et entendre m'afermit dans l'idée que la place au monde la plus propice pour fonder notre Icarie est là où nous avons espéré la trouver.»

Cette année-là, en huit vagues, 498 premiers colons abandonnèrent tout derrière eux pour débarquer en Amérique : 239 femmes et enfants, 259 hommes, pour la plupart des artisans, des ouvriers lettrés, des petits propriétaires épris de liberté et de grands idéaux. Furent-ils satisfaits de ce qu'ils découvrirent ? Pas le moins du monde. La terre était mauvaise, le climat mal-



sain. Très vite des Icariens moururent de paludisme. D'autres désertèrent.

Où était le paradis promis par Étienne Cabet ? Certains, furieux, portèrent plainte pour escroquerie contre l'utopiste en chef – lequel à son tour poursuivit Sully en justice, l'accusant d'avoir attiré la communauté sur des terres qui ne convenaient en rien au projet icarien. La communauté se délita, reflua vers la Louisiane, et finit par se séparer. Cabet, qui jusque-là suivait à Paris les débuts de la Deuxième République, proclamée depuis la chute de Louis-Philippe, décida de s'embarquer à son tour pour les États-Unis pour raviver les énergies. Le 19 novembre 1849, il était à Saint-Louis pour convaincre, lors d'une assemblée générale, un demi-millier de personnes de poursuivre l'aventure.



Tollandier / Bridgeman Images

Cette photo rare montre ceux qui furent les derniers Icaris de Corning, dans l'Iowa, une dizaine d'années avant leur dissolution, en 1898.

Adieu le Texas, on partit s'installer à Nauvoo, dans l'Illinois, sur un site abandonné depuis peu par les Mormons. Cette fois la terre était fertile et le climat salubre. Pourtant, tout alla de mal en pis. Des colons se révoltèrent à nouveau, reprochant à Cabet d'être trop autoritaire et à son système d'être liberticide. En octobre 1856, lâché par ses troupes, le théoricien, âgé alors de 68 ans, partit, accompagné de ses derniers fidèles (75 hommes, 47 femmes et 50 enfants), s'implanter dans le Missouri, où il y mourut en novembre d'une attaque cérébrale. Orphelin, le mouvement survécut tant bien que mal, de conflits en scissions. Les Icaris – en tout quelque 2500 personnes dispersées dans sept communautés différentes – semblaient avoir mis davantage d'énergie à se combattre les uns les autres qu'à

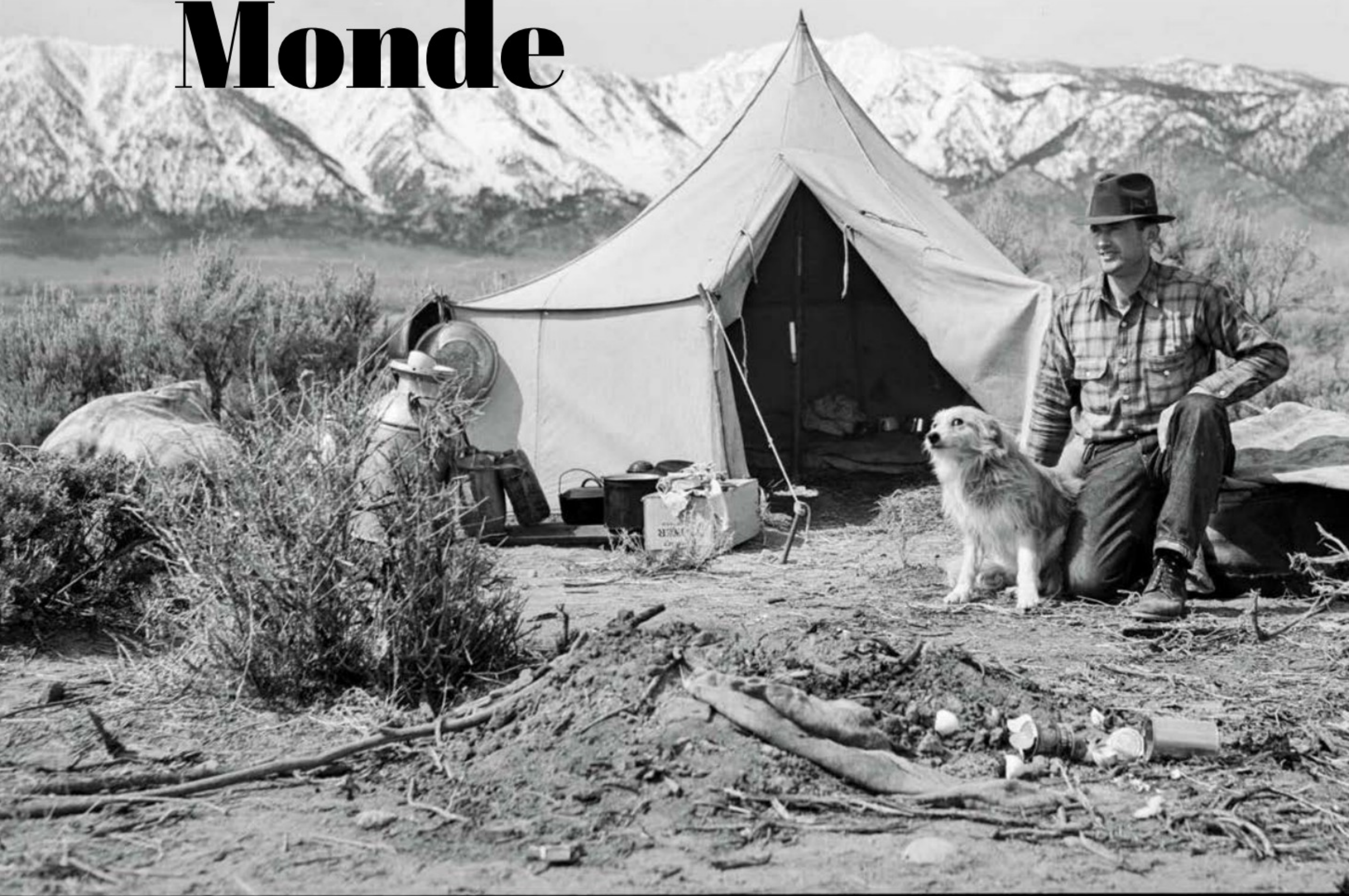
édifier leur paradis sur terre. Leur ultime tentative, en 1881 à Cloverdale, en Californie, 140 kilomètres au nord de San Francisco, prit fin dès 1886 dans l'indifférence quasi générale.

Pourquoi ce fiasco ? La personnalité despotique d'Étienne Cabet y fut à l'évidence pour beaucoup. Sa méconnaissance de l'économie également. Quelle collectivité humaine aurait pu accepter un tel régime ? Le XX^e siècle donne une idée de la réponse, mais l'Icarie elle-même n'eut pas de postérité. Seule la ville de Corning, dans l'Iowa, fondée en 1852 par des Icaris et où la communauté perdura jusqu'en 1898, cultive la mémoire de cet « héritage français » via plusieurs manifestations dont un festival, tous les ans en juin, organisé au French Market. ■

Pierre Antilogus

Du Pays basque au Nouveau Monde

À partir du milieu du XIX^e siècle, des dizaines de milliers de Basques s'installèrent dans les grands espaces de l'Ouest américain. La figure du berger est restée le symbole de cette intégration obtenue à force de sacrifices. Aujourd'hui, aux États-Unis, quelque 60 000 personnes revendiquent une ascendance basque.



Dans les années 1940, ce berger basque solitaire, employé par l'immense Dangberg Ranch, campe avec son chien dans les montagnes du Nevada.

Q-21176



Q-79078



Library of Congress (x2)

Certains, devenus éleveurs, ont acheté des terres et ouvert un ranch

Le destin de Dominique «Domingo» Amestoy aurait pu inspirer Hollywood. À sa mort, en 1892, il était richissime, propriétaire de plusieurs ranchs et l'un des plus gros producteurs de laine de Californie, avec 30 000 moutons mérinos. En 1871, quelques années après son arrivée dans l'ouest des États-Unis, il avait acheté pour 500 000 dollars d'actions de la nouvelle Farmers and Merchants Bank de Los Angeles. Aujourd'hui encore, et depuis 1916, l'avenue Amestoy traverse la vallée de San Fernando sur une quinzaine de kilomètres, au nord-ouest de la Cité des Anges et deux autres axes routiers portent le nom d'une de ses filles, Louise, et d'une de ses petites-filles, Noeline.

Domingo Amestoy était né en France en 1822 dans une famille modeste de Saint-Pierre-d'Irube, près de Bayonne. Sa réussite fut exceptionnelle et sa trajectoire, le reflet d'une histoire étonnante : celle des dizaines de milliers de Basques qui émigrèrent «aux Amériques», à partir des années 1830. Un phénomène massif, qui s'est poursuivi jusqu'aux années 1960. «*Environ 200 000 Basques de France et d'Espagne ont émigré entre 1830 et 1930, d'abord essentiellement en Uruguay et en Argentine, puis vers l'ouest des États-Unis*, explique l'historienne Argitxu Camus Etchecopar, autrice d'une thèse, à l'université du Nevada, sur les organisations basques aux États-Unis. *C'était énorme : en 1900, les sept provinces basques historiques ne comptaient qu'un million d'habitants !*»

Pourquoi un tel exode ? L'une des principales raisons était liée au droit d'aînesse intégral pratiqué lors des successions au Pays basque : une seule personne, fille ou garçon, héritait de la maison, de la ferme et de ses dépendances. Il s'agis-

sait en effet d'éviter la division du patrimoine au sein de familles nombreuses vivant sur de petites exploitations. Or ce risque fut accru en France en raison de l'égalité de traitement des héritiers prévue par le Code civil à partir de 1804. De plus, l'absence de débouchés économiques, les troubles politiques – la guerre d'indépendance espagnole (1808-1814), les guerres carlistes de succession –, ainsi que la volonté d'échapper à la conscription, poussèrent une première vague de jeunes gens à quitter la région, notamment pour l'Uruguay et l'Argentine, des pays «neufs» qui cherchaient à attirer des immigrants.

L'un d'eux vendait de l'eau en tonneau aux chercheurs d'or

À partir de 1849, la découverte de gisements aurifères en Californie, suivie d'une ruée vers l'or, suscita un appel d'air mondial : dans les confins franco-espagnols, des fratries entières plièrent bagage, des vallées se vidèrent de leurs habitants ; et des Basques déjà établis en Amérique latine se mirent en route pour le nord... Les nouveaux arrivants s'établirent tout d'abord autour de San Francisco et de Los Angeles. Les hommes trouvèrent naturellement un emploi de berger. «*Rapidement, certains sont devenus éleveurs, ont acheté des terres et ouvert un ranch, en se regroupant par affinités identitaires ou d'origines, notamment basco-béarnaises*, explique Annick Foucrier, historienne spécialiste des relations franco-américaines et des migrations internationales. *Ils ont fait venir leur fiancée et de la main-d'œuvre depuis leur village ou leur région d'origine. Les femmes, qui ont bientôt représenté 30 % des immigrants, travaillaient comme nounous, employées dans les boutiques, cuisinières ou femmes de chambre dans les hôtels basques, généralement tenus par un couple...*» Le premier établissement du genre, ●



The Basque Museum and Cultural Center, Boise, Idaho

La troupe des Oinkari Basque Dancers parade en 1963 dans les rues de Boise, capitale de l'Idaho et terre d'immigration basque.

Le père Espelette enseignait aux jeunes les danses traditionnelles

◆ sans surprise nommé Hotel Vasco, aurait été ouvert par un certain Juan Miguel Aguirre en 1866, sur Powell Street, en plein centre de San Francisco. L'homme avait commencé par vendre de l'eau en tonneau aux chercheurs d'or... Les hôtels-restaurants basques constituaient les points de ralliement de la communauté, où s'organisaient banquets, bals et jeux traditionnels, comme la pelote. C'est là également que venaient se reposer les bergers, au retour de longs mois de transhumance avec leurs milliers de moutons, dans le désert du Mojave, entre la Californie et le Nevada. *«Tous les Basques n'étaient pas bergers, mais tous les bergers*



Steve Bly / Alamy Stock Photo / Hemis.fr

Un Basque Market a ouvert en 2000 dans le Basque Block («quartier basque») de Boise, Idaho.

étaient basques !, résume l'historienne Argitxu Camus Etchecopar. *Leurs conditions de vie étaient très dures et les gardiens de troupeaux itinérants, qui ne parlaient pas l'anglais, étaient considérés comme des vagabonds par les grands propriétaires terriens.*»

À partir des années 1860, des agents d'émigration travaillant pour des compagnies maritimes s'installèrent au Pays basque pour recruter des candidats au départ, souvent en leur avançant le prix du voyage. Ou plutôt, de l'odyssée : d'abord, la traversée de l'Atlantique, depuis Le Havre jusqu'à Ellis Island, dans la baie de New York, puis celle du continent américain d'est en ouest, grâce au chemin de fer. Les nouveaux venus, no-

tamment ceux originaires des provinces espagnoles, s'établissaient plutôt dans l'Idaho et le Nevada. Les Basques français continuaient, eux, de privilégier la Californie, trouvant à s'employer, s'ils ne devenaient pas bergers, comme jardiniers à San Francisco et comme éleveurs de vaches laitières autour de Bakersfield et de Chino.

Dans l'Ouest américain, les Basques, catholiques très pratiquants, se retrouvaient autour de messes servies par des prêtres missionnaires dépêchés, entre autres, par le diocèse de Bayonne (lequel a maintenu cet usage jusqu'en 2008). À partir de 1876, une cinquantaine de moines bénédictins et de religieuses s'établirent ainsi dans l'abbaye du Sacré-Cœur, en territoire indien, près de l'actuelle ville de Konawa (Oklahoma).

Dans le Nevada, les statues de la discorde

Des aumôniers itinérants entamèrent des missions à la rencontre des fidèles basques du Far West. En 1905, ils fondèrent une chapelle à Montebello, petite ville aujourd'hui englobée dans la périphérie est de Los Angeles. Un prêtre, Charles Espelette, né à Aldudes (Pyrénées-Atlantiques) en 1883, s'y installa en 1933. *«Ces missionnaires ont joué un rôle important dans le maintien des liens communautaires, reprend l'historienne Annick Foucier. À la religion s'ajoutaient la pratique de la langue et les traditions culturelles. Le père Espelette, par exemple, avait fondé un club [Euskualdun, «le Basque»] en Californie, où il enseignait les danses traditionnelles aux jeunes.»* À partir de 1936, la guerre civile espagnole, puis la répression de la culture basque par Franco, provoqua une nouvelle série de départs. Et côté français, les Basques venus garder les troupeaux continuèrent de bénéficier, jusque dans les années 1960, de dérogations sur les quotas d'immigration aux États-Unis.

Au sein de la diaspora des *Amerikanuak* («Basques américains»), la figure du berger, travailleur, loyal et dur au mal, est restée le symbole d'une intégration obtenue à force de sacrifices. Et les Basques sont très chatouilleux sur cette partie de leur histoire. En 1989, un concours d'artistes avait été lancé pour ériger un monument en hommage à ces bergers, mais le jour de son inauguration à Reno (Nevada), l'œuvre abstraite retenue, de six mètres de haut, signée par le sculpteur avant-gardiste Nestor Basterretxea (1924-2014), déplut tant à la communauté locale



The Jon Bilbao Basque Library at the University of Nevada, Reno

qu'un certain John Ascuaga décida d'acheter l'autre œuvre finaliste – une statue figurative d'un berger avec son béret, son bâton de marche, son chien et portant un agneau sous le bras – pour la placer devant son hôtel-casino. Depuis la vente de l'établissement, en 2020, la statue est installée sur le campus de l'université du Nevada, à côté du Centre d'études basques.

Aujourd'hui, environ 60 000 Américains revendiquent une ascendance basque. La langue n'est plus pratiquée, cependant certaines familles l'ont conservée sur plusieurs générations, et les traditions restent ancrées. Une quarantaine d'associations culturelles et sportives sont recensées à New York et dans l'Ouest américain : des clubs de pelote, et des maisons basques (Euskal Etxeak), centres où sont organisés fêtes, expositions ou cours de langue... À Boise (235 000 habitants), capitale de l'Idaho, 15 000 personnes se disent d'origine basque. En plein centre-ville, le

Basque Block a un air de village avec un restaurant, un bar, une épicerie, un marché hebdomadaire, un fronton couvert (le mur du jeu de pelote), un centre communautaire aménagé dans un ancien hôtel et un musée. Deux larges croix basques sont peintes sur West Grove, la rue qui longe ces bâtiments pavoisés de rouge, vert et blanc, les couleurs de l'ikurrina. « Depuis quelques années, on voit de jeunes Américains venir en séjour d'immersion linguistique durant plusieurs mois au Pays basque pour renouer avec leurs racines », relève Argitxu Camus Etchecopar. L'importance de cette diaspora fut bien résumée par cette formule de l'écrivain Pierre Lhande, en 1910 : « Pour être un authentique Basque, trois conditions sont nécessaires : avoir un nom sonnante basque, parler la langue d'Aitor [la figure tutélaire des Basques], et... avoir un oncle en Amérique. » ■

Boris Thiolay

À San Francisco, de nombreux Basques ouvrirent des hôtels. Ici, le premier de ces établissements, l'Hotel Vasco, ouvert en 1866 par Juan Miguel Aguirre et sa femme, Martina.



Dans *Les Chemins de la haute ville* (1959) de Jack Clayton, Simone Signoret donne la réplique à Laurence Harvey. Ce film britannique, où elle parle couramment anglais, vaudra un Oscar à la Française et lancera sa carrière aux États-Unis.

Prod DB / KCS / Aurimoges



Des Frenchies à Hollywood

Un certain esprit tout à la fois chic et gouaillieur, cultivé et séducteur... C'est ce «je ne sais quoi» unique – comme disent les Américains – que, des années 1930 aux années 1960, des acteurs français comme Claudette Colbert, Yves Montand, Charles Boyer et Simone Signoret parviennent à imposer à Hollywood. La *French colony*, qui mêle alors l'accent parigot d'un Maurice Chevalier à la grâce d'une Leslie Caron, définira l'image que nous renvoyons encore aujourd'hui à nos cousins d'outre-Atlantique.



Dans *Love in the Afternoon* (*Ariane*, en VF), chef-d'œuvre de la comédie romantique signé Billy Wilder en 1957, Chevalier interprète un détective privé parisien, père protecteur pour sa fille, campée par Audrey Hepburn.

Maurice Chevalier

(1888-1972)

LE «TITI» STAR

C'est auprès d'un sergent britannique, prisonnier dans le même camp durant la Première Guerre, que Maurice Chevalier, le «gars de Ménilmontant», vedette de music-hall, apprend l'anglais. «Momo» est ensuite repéré par Jesse L. Lasky, patron de la Paramount, qui le fait venir aux États-Unis fin 1928. La gouaille et la simplicité du Français, ainsi que sa façon de chanter en anglais avec un accent parigot, séduisent les foules : son deuxième film, *Parade d'amour*, réalisé en 1929 par Ernst Lubitsch, est un immense succès qui sauve la Paramount du désastre au moment du krach économique. Acteur-chanteur, Chevalier devient, en popularité, l'égal d'un Gary Cooper. «*Il me semble que je suis consacré grand as international avec trop de facilité*», écrira-t-il avec humilité. Sur son image, façonnée par Lubitsch au travers de six comédies musicales, il émettra aussi des réserves : «*Il a fait de moi en Amérique un "tombeur" sympathique, alors que j'ai toujours espéré être quelque chose de plus humain*.» Sa force sera toutefois de savoir cultiver ce personnage – et sa gloire – en France comme à Hollywood, où, de Billy Wilder à Vincente Minnelli, d'*Ariane* à *Gigi*, il tournera avec les plus grands metteurs en scène. Sa silhouette, canotier vissé sur le crâne, en fait outre-Atlantique un monument français au moins aussi connu que la tour Eiffel. ■

Bridgeman Images



Everett Collection / Bridgeman Images

Dans *New York-Miami* de Frank Capra, Claudette Colbert campe une jeune fille de bonne famille embarquée dans un road trip en direction de la Grosse Pomme. Une bulle de légèreté, couronnée de cinq Oscars en 1935, dont celui de la meilleure actrice.

Claudette Colbert

(1903-1996)

LA PREMIÈRE
FRANÇAISE
OSCARISÉE

L'Amérique, pour elle, est une seconde nature. Née à Saint-Mandé en 1903, Émilie Chauchoin est arrivée à New York avec ses parents à l'âge de 3 ans. Débutant à Broadway en 1923, elle est révélée avec le cinéma parlant et un nom de scène, Claudette Colbert, typiquement français, qui fait mouche. «Elle a joué de façon très efficace sur sa double culture, en débutant dans des films tournés en anglais et en français, écrit Antoine Sire, dans *Hollywood, la cité des femmes* (éd. Actes Sud, 2016). Puis elle est devenue l'incarnation de la

femme à laquelle voulaient ressembler les Américaines, son américanité reposant en partie sur son charme français.» Piquante et sensuelle, l'actrice incarne aussi bien Cléopâtre pour Cecil B. DeMille que les héroïnes de comédies, notamment dans *New York-Miami* de Frank Capra, qui lui vaut l'Oscar de la meilleure actrice en 1935. Professionnelle mais détachée de la gloire, elle revient tourner en France dans *Si Versailles m'était conté...* de Sacha Guitry, avant d'abandonner le cinéma dans les années 1960. Elle s'éteindra à la Barbade, en 1996. ■

Plus distingué que son compatriote «Momo» Chevalier, Charles Boyer, ici en 1935, vedette entre deux mondes et romantique jusqu'au bout, incarne à jamais la séduction à la française.

Charles Boyer

(1899-1978)

LE FRENCH LOVER

S'il existe une star internationale, avec 30 films tournés en France et 46 aux États-Unis, c'est bien ce natif de Figeac (Lot). Charles Boyer traverse l'Atlantique au début du cinéma parlant, afin de tourner les versions françaises de deux productions de la MGM. Accueilli à Los Angeles par Maurice Chevalier, qui l'héberge, il tente de s'imposer une première fois, en vain. Son retour au pays de l'Oncle Sam, en 1934, et sa rencontre avec sa future épouse, Pat Paterson, l'enracinent enfin à Hollywood. Du *Jardin d'Allah* à *Hantise*, Charles Boyer, passant d'un studio à l'autre accompagné de son irrésistible accent français, fait chavirer à l'écran les plus grandes, de Marlene Dietrich à Ingrid Bergman. Après un retour dans le Lot pour combattre en 1939, il sera, depuis les États-Unis, un soutien à la France libre. Figure de la communauté française de L.A., il sera quatre fois nommé aux Oscars. Devenu Américain en 1942, il conservera un pied dans les deux pays, jusqu'à sa mort en 1978. ■



Irrépressible dragueuse, la mouffette créée par Chuck Jones caricature deux travers associés aux Français : la lourdeur et l'hygiène douteuse.

Pépé le putois ICÔNE DU CARTOON

En plein scandale du Sofitel, en 2011, le *New York Post* avait surnommé Dominique Strauss-Kahn «Pépé Le Pew», du nom de la mouffette francophone créée en 1945 par Chuck Jones dans les *Looney Tunes*, célèbre série de dessins animés de la Warner. C'est dire la postérité de l'animal ! Don Juan dégageant une odeur fétide – allusion à une réputation, tenace outre-Atlantique, qu'ont les Français de peu se laver et de ne pas mettre de déodorant –, prenant pour un jeu les refus des femmes qu'il cherche à séduire de façon insistante, Pépé le putois est un cliché peu flatteur du Frenchie comme l'imaginent les Américains. Son nom s'inspire de Pépé le Moko, un caïd incarné en 1937 par Jean Gabin dans le film de Julien Duvivier puis, l'année suivante, par Charles Boyer dans son remake américain. Son accent, lui, est incertain, gaulois, certes, mais mâtiné d'italien. L'ineffable Pépé poursuivra longtemps sa carrière de pénible dragueur mais ne survivra pas à la révolution #MeToo. En 2021, son personnage sera écarté de *Space Jam : Nouvelle Ère*, long métrage animé réunissant les héros des *Looney Tunes*, au motif qu'il participe à la «culture du viol»...

Jacques Tourneur

(1904-1977)

LE MAÎTRE DU SUSPENSE

Parti en Amérique à 10 ans suivre son père Maurice, réalisateur (qui y travaillera vingt ans), Jacques Tourneur est naturalisé américain en 1919 et s'installe à Hollywood en 1935. «*Si l'on veut travailler dans le charbon, il faut aller en Lorraine, si l'on veut faire du cinéma, il faut aller dans l'usine à films que sont les États-Unis*», dira-t-il un jour. S'essayant à tous les genres, western comme chronique pastorale, il excelle dans le thriller. De *La Féline* à *Rendez-vous avec la peur*, son art du cadrage et du noir et blanc fait des merveilles. «*L'horreur s'opère dans l'esprit des spectateurs, analysait-il. Il faut suggérer les choses ; les gens auront l'impression de les avoir vues*.» Il terminera ses jours en France, en 1977, à Bergerac. D'autres cinéastes français ont suivi ses traces à Hollywood, tels Jean Renoir, qui y tourna cinq films de 1941 à 1951, et René Clair, exilé en Californie pendant l'Occupation, qui signa quatre longs-métrages couronnés de succès, dont *Ma femme est une sorcière* et *C'est arrivé demain*, deux bijoux de la comédie fantastique. Le surnaturel sied bien aux Frenchies !



En 1949, Jacques Tourneur tourne pour la RKO *La Vie facile*, avec Lizabeth Scott et Victor Mature.

Dossier
Les Français en Amérique



Everett Collection / Aurimages



Louis Jourdan

(1921-2015)

LE BEAU TÉNÉBREUX

Son coup de foudre pour l'Amérique s'est sans doute produit sur la Croisette : Louis Jourdan est un fils d'hôtelier cannois. «*J'ai toujours eu une passion pour la langue anglaise, confiera-t-il en 1980. À Cannes, enfant, je voyais des Américains. C'était une invitation au voyage.*» Débutant dans *Premier rendez-vous* au côté de Danielle Darrieux, il s'engage dans la Résistance puis rallie Hollywood à la fin de la guerre. «*Je n'y étais pas sous contrat avec un studio mais avec l'extraordinaire producteur David Selznick, racontera-t-il. Il m'a donné deux professeurs : l'un pour m'apprendre l'anglais ; l'autre la diction, avec Shakespeare.*» Jourdan incarne, d'abord, au cinéma, les bruns ténébreux dans des drames romantiques tels *Lettre d'une inconnue* de Max Ophüls et *Madame Bovary* de Vincente Minnelli. À son palmarès aussi, des comédies musicales dont *Gigi* et quelques pièces de théâtre dont, en 1954, *L'Immoraliste*, jouée à New York avec James Dean. Sa fin de carrière lui réservera des rôles de méchants, notamment dans *La Créature du marais* (1982) de Wes Craven, puis l'année suivante face à James Bond, version Roger Moore, dans *Octopussy* de John Glen. C'est à Beverly Hills qu'il décédera en 2015, à 93 ans. ■

Natif de Marseille, Louis Jourdan a joué les prétendants pour Suzy Parker ou encore Elizabeth Taylor, comme ici dans *Hôtel international* (1963) d'Anthony Asquith.



Pour ses débuts au cinéma, la danseuse Leslie Caron tourne avec Gene Kelly dans *Un Américain à Paris*. En 1951, le succès de la comédie musicale fait de la jeune Française la nouvelle coqueluche de Hollywood.

Screen Archives / Getty Images

Leslie Caron

Née en 1931

LE CŒUR ENTRE DEUX RIVES

Son destin est digne d'un conte de fée. Élevée à Neuilly-sur-Seine, de mère américaine, Leslie Caron est danseuse dans la troupe de Roland Petit lorsqu'elle est repérée par Gene Kelly, qui lui propose d'être sa partenaire dans *Un Américain à Paris* (1951). Leslie n'a jamais rêvé de cinéma et ne parle pas anglais. Elle signe sans enthousiasme un contrat avec la MGM et arrive à Los Angeles à 19 ans. «*Hollywood m'a semblé provincial et*

ses habitants lourdauds, nous confiera-t-elle en 2011. *Mais j'ai très vite pris goût au travail en studio.*» À l'aise dans les scènes dansées, elle l'est moins en tant qu'actrice, prend des cours, impose sa coupe androgyne de «gamine» à la Metro et tourne, de Fred Astaire à Cary Grant, avec des géants, avant de retrouver, dans *Gigi*, ses compatriotes Maurice Chevalier et Louis Jourdan. Partie à Londres dans les années 1960 avec son mari metteur en scène, Leslie Caron tente dans les années 1970 une

carrière en France, auprès de François Truffaut (*L'homme qui aimait les femmes*) et Louis Malle (*Fatale*) pour des seconds rôles. «*Mais on ne m'a jamais considérée comme une Française, ni comme une actrice*, expliquera-t-elle. *J'étais une danseuse de comédies musicales américaines.*» Retournée, depuis, en Angleterre, Leslie a remporté un prix en 2007 pour son rôle dans un épisode de la série policière *New York, unité spéciale*. Définitivement inclassable ! ■

Yves Montand (1921-1991)
Simone Signoret (1921-1985)

LE POWER COUPLE

En plein maccarthysme, ce duo engagé à gauche n'aurait normalement pas pu entrer aux États-Unis. Mais lorsque Yves Montand se produit à Broadway à l'automne 1959, accompagné par son épouse Simone Signoret, interprète du film anglais *Les Chemins de la haute ville* qui lui vaut d'être nommée pour l'Oscar de la meilleure actrice, Nikita Khrouchtchev vient d'être reçu aux États-Unis. Artistes symboles du dégel de la guerre froide, Yves qui, enfant, rêvait de Fred Astaire, et Simone, admiratrice de Katharine Hepburn, ont toujours eu «le rêve américain». Lorsqu'elle reçoit son Oscar en

avril 1960, Simone Signoret est bouleversée : «*Vous ne pouvez imaginer ce que cela représente pour moi, en tant que Française.*» Quant à Montand, il vit au même moment, lors du tournage du *Milliardaire*, une liaison peu discrète avec Marilyn Monroe qui renforce son aura de *French lover*. Simone, actrice révéree, et Yves, héritier de Maurice Chevalier, deviennent des figures prisées outre-Atlantique. La première tourne pour Stanley Kramer et Sidney Lumet. Le second pour John Frankenheimer et Vincente Minnelli. Leur passage à Hollywood est aussi bref qu'intense : c'est en France que les deux anciens compagnons de route du Parti communiste poursuivent leur carrière, jouant ensemble dans *L'Aveu* (1970), le film de Costa-Gavras dénonçant les horreurs commises dans le bloc soviétique. De quoi faire grincer les dents de certains critiques, qui laissent entendre que l'Oncle Sam aurait lavé le cerveau des deux acteurs... ■

Olivier Rajchman



Everett Collection / Bridgeman Images

Le 4 avril 1960, lors de la 32^e cérémonie des Oscars, Simone Signoret l'emporte sur Doris Day, Audrey Hepburn, Katharine Hepburn et Elizabeth Taylor pour le prix de la meilleure actrice. Avec Yves Montand, elle forme l'un des couples les plus en vogue du cinéma.



Laurence Cossu-Beaumont

Vice-présidente de l'Institut des Amériques, professeure des universités à la Sorbonne-Nouvelle (Paris 12^e), Laurence Cossu-Beaumont consacre ses recherches aux échanges culturels entre la France et les États-Unis.

“LA FRANCE REGARDE TOUJOURS L'AMÉRIQUE AVEC ADMIRATION... ET MÉFIANCE”

Au cours du temps, l'amitié franco-américaine a résisté aux crises et aux vexations diverses, grâce à de puissants ponts culturels et spirituels construits en deux siècles et demi, observe l'historienne Laurence Cossu-Beaumont.

GEO HISTOIRE : La révolte contre la tutelle britannique en 1775, l'indépendance un an plus tard... Quelle fut l'influence de la France et des idéaux des Lumières dans la naissance de la République américaine ?

Laurence Cossu-Beaumont : La révolution américaine a de toute évidence été marquée par les idées rationalistes et humanistes qui avaient émergé au XVIII^e siècle en Europe, et en France en particulier. Celles-ci avaient remis en question les dogmes religieux et l'autorité monarchique, et fait naître une nouvelle vision de la gouvernance et des droits individuels. Dans *De l'esprit des lois* (1748), Montesquieu écrit que la liberté politique est menacée lorsque le législatif, l'exécutif et le judiciaire sont réunis entre les mêmes mains : c'est exactement ce que reprochaient les treize colonies au roi George III, accusé d'avoir dissous les assemblées représentatives et de concentrer ces trois pouvoirs ! Lors des débats constitution-

nels en 1787, James Madison cita d'ailleurs Montesquieu pour justifier la nécessité de séparer les pouvoirs afin d'éviter la tyrannie. De même, dans *Du Contrat social* (1762), Rousseau écrit que la légitimité politique repose sur le consentement des gouvernés, exprimé par la volonté générale. Cette idée se retrouve dans le préambule de la Constitution américaine, qui commence par «We the people of the United States...», soulignant que le gouvernement tire sa légitimité de la souveraineté populaire. Cette influence des Lumières, le soutien apporté par le général La Fayette et d'autres Français aux insurgés américains entre 1777 et 1781, ainsi que la présence à Paris de Thomas Jefferson en tant que ministre plénipotentiaire des États-Unis entre 1785 et 1789, ont accrédité le récit d'une influence réciproque et de deux «révolutions-sœurs». Mais cette vision est à nuancer !

Vraiment ? Pourquoi relativiser cette image d'une Amérique «fille de la France» ?

Parce que cette communion d'esprit a été un peu idéalisée, notamment après que les États-Unis ont «payé le tribut» qu'ils devaient à la France en s'engageant dans les deux guerres mondiales, en 1917 et 1941. En effet, les Lumières et la France ne sont pas les seules à avoir pesé sur les États-Unis : ce qui s'est joué dans l'espace Caraïbes eut aussi une portée déterminante, notamment la révolution haïtienne de 1791, première révolte d'esclaves réussie du monde moderne, qui représenta un modèle de résistance et de libération pour les abolitionnistes. ►

● Il faut aussi rappeler qu'en 1776, la France était encore une monarchie absolue qui avait surtout cherché à affaiblir l'ennemi britannique...

**Les États-Unis ont-ils pu
parfois inquiéter les Français ?**

En deux siècles et demi, la France a toujours oscillé entre fascination et méfiance vis-à-vis de ce pays, et cette tension ne s'est jamais si bien incarnée que dans *De la démocratie en Amérique* (1835-1840) d'Alexis de Tocqueville. En 1831, ce magistrat avait été envoyé à New York par la France, avec son collègue Gustave de Beaumont, pour enquêter sur le système carcéral américain. Les deux hommes passèrent dix mois à traverser le pays, pour non seulement observer les prisons, mais aussi analyser le système politique, social et économique dans son ensemble. Enthousiaste, Tocqueville présenta les États-Unis comme un modèle de démocratie moderne, insistant sur l'importance de l'égalisation des conditions sociales, qui favorise une participation citoyenne active... Il alertait sur les risques d'une «tyrannie de la majorité», selon laquelle les volontés du plus grand nombre sont imposées aux minorités, tout en s'inquiétant de la défense des intérêts particuliers qu'il nommait «factions», et de l'individualisme contre le bien collectif. Il notait aussi l'importance des contre-pouvoirs pour préserver la liberté et contenir les dérives autoritaires. L'actualité nous rappelle à quel point son analyse demeure pertinente.

**La pratique de l'esclavage ne venait-elle
pas ternir l'idéal démocratique américain ?**

On a beaucoup reproché à Tocqueville de l'avoir totalement occultée dans les deux tomes de son livre, au moment où l'esclavage était légal dans treize États, principalement dans le sud des États-Unis. Mais ce serait oublier que son compagnon de voyage, Gustave de Beaumont, a signé *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis* (1835) : sous couvert d'un récit romantique, il a traité des émeutes, de la condition sociale et économique des Noirs et aussi de la situation des Indiens, dressant un constat sévère de l'«odieux préjugé racial» prévalant en Amérique. Dans un contexte chaotique de changements institutionnels en France, les États-Unis avaient pu apparaître, dans la première moitié du XIX^e siècle, comme un modèle de stabilité et de liberté alors que la France avait été successivement en proie au jacobinisme, à la Terreur et au bonapartisme. Pourtant, dans la conclusion de son livre, Beaumont écrivit : «On voit se former

“ POUR NOTRE PAYS EN PROIE AU CHAOS, LES ÉTATS-UNIS ÉTAIENT UN MODÈLE DE STABILITÉ ”

l'orage, on l'entend gronder dans le lointain ; mais nul ne peut dire sur qui tombera la foudre.» Un quart de siècle plus tard, en 1861, les tensions entre États esclavagistes et États libres, ainsi que les débats sur l'expansion de ce système inhumain, menèrent à la guerre de Sécession. En quatre ans, ce conflit causa la mort de 850 000 Américains – il est resté le plus meurtrier que le pays ait connu.

Au fil du temps, les liens entre les deux nations se sont-ils limités à des relations commerciales et politiques ?

Non, les échanges culturels aussi ont jeté un pont au-dessus de l'Atlantique. En 1828, Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon I^{er}, a financé *Le Courrier des États-Unis*, un journal politique et littéraire en français publié à New York, qui fut un vecteur important de la circulation des savoirs. La traduction en anglais du premier volume de l'ouvrage de Tocqueville rencontra aussi un grand écho outre-Atlantique en 1838. Dans ce dialogue, les lieux de sociabilité mondaine, comme les salons, ont été tout aussi déterminants que les officines diplomatiques, et il ne faut pas sous-estimer le rôle des passeurs culturels et des artisans de l'ombre. J'ai consacré un livre à deux d'entre eux (voir p. 109) : William et Jenny Bradley, un couple franco-américain qui fonda la première agence littéraire en France. Après la Première Guerre mondiale, les Bradley ont contribué à faire connaître Colette, Blaise Cendrars et André Gide aux États-Unis, et inversement, ont permis la diffusion en France d'auteurs comme William Faulkner ou Theodore Dreiser. Ils ont lancé une mode qui n'est jamais retombée. Des éditeurs comme Gallimard ou plus récemment Actes Sud ont été de grands pourvoyeurs de littérature américaine, qui rencontre toujours en France un formidable écho. Prenez l'exemple du New-Yorkais Paul Auster : dans les années 1990, il a eu bien plus de succès chez nous que sur sa terre natale !



Penseur visionnaire de la démocratie, Alexis de Tocqueville explore l'Amérique en 1831. Son regard lucide sur ses forces et ses contradictions éclaire encore notre compréhension des États-Unis et des sociétés modernes.

d'autres se retrouvaient aux terrasses des cafés et dans les clubs. Gertrude Stein utilisa le terme de «génération perdue» pour qualifier ces artistes en quête de sens dans un monde bouleversé par le conflit mondial. C'est dans le salon qu'elle anima de 1903 à 1937 au 27, rue de Fleurus, avec sa compagne Alice B. Toklas, que l'écrivaine et féministe, originaire de Pennsylvanie, fit se croiser Henri Matisse et Guillaume Apollinaire, Pablo Picasso et Ernest Hemingway...

À l'époque, la capitale française fascinait en particulier les Afro-Américains...

L'expression «Paris noir» apparaîtra plus tard, comme celle de «Harlem-sur-Seine», mais il est vrai qu'au sortir de la Grande Guerre, la capitale française attirait les Afro-Américains, en particulier les soldats qui rentraient d'Europe avec une nouvelle expérience de la liberté et du respect que leur avaient accordé leurs frères d'armes. Ils furent des milliers à espérer que leurs années de guerre leur vaillassent rapidement davantage de droits civiques, mais à leur retour, ils furent vite confrontés à une hostilité accrue, jusqu'au terrible *Red Summer*, l'«été rouge» de 1919, marqué par des émeutes à Washington, Chicago et Elaine [dans l'Arkansas], toutes réprimées dans le sang. Les États-Unis étant alors soumis au régime de la ségrégation, où Noirs et Blancs vivaient séparés, y compris dans l'espace public (et donc au théâtre, dans les cinémas et les salles de concert), la France apparaissait comme un havre de paix et de tolérance, même si elle n'était pas exempte de discriminations. Des auteurs se sont nourris de leurs expériences européennes pour penser la question noire : le sociologue W. E. B. Du Bois a ainsi étudié les conditions de vie des soldats afro-américains en Europe pour les comparer avec l'intolérance raciale dans l'armée aux États-Unis. Le poète et romancier Langston Hughes, qui effectuait un ►

Dans l'entre-deux-guerres, c'est la France qui attirait les Américains...

En effet, on assista alors à la revanche du Vieux Monde. La France, et Paris en particulier, incarnait un pôle de créativité et de liberté, au moment où les États-Unis traversaient une période de repli : politique isolationniste, crispations communautaires, prohibition de l'alcool [de 1920 à 1933], sans compter une censure à l'affût de tout propos potentiellement polémique ou «obs-cène»... Dans ce contexte de retour du puritanisme, des artistes et écrivains expatriés investirent Montparnasse et le Quartier latin : Francis Scott Fitzgerald, Henry Miller, Man Ray et tant



Gamma-Keystone via Getty Images

Le 28 août 1963, à Washington, lors de la marche pour les droits civiques organisée par Martin Luther King, Joséphine Baker se présente dans son uniforme de lieutenant de l'armée de l'air des Forces françaises libres.

► séjour à Paris en 1923, fut surpris de voir que Pigalle vibrerait comme Harlem au son du jazz. Deux femmes de lettres françaises originaires de Martinique, Paulette et Jeanne Nardal, mettaient quant à elles en relation les diasporas noires, posant les prémices de la négritude, un mouvement littéraire explorant les valeurs culturelles et spirituelles propres aux Noirs. Dans leur salon à Clamart, les deux sœurs reçurent Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, mais aussi l'écrivain américain d'origine jamaïcaine Claude McKay, figure du mouvement de la Renaissance de Harlem, prônant le renouveau de la culture afro-américaine.

Joséphine Baker était la star absolue de cette période dite des «années folles»...

La chanteuse et danseuse fit sensation en 1925 dans la *Revue nègre*, un spectacle monté au théâtre des Champs-Élysées, qui rassemblait treize danseuses et douze musiciens afro-américains, dont le clarinettiste Sidney Bechet. Plus qu'une star du music-hall, Baker devint une icône vi-

suelle, révolutionnant les codes de la scène (tout en relayant des stéréotypes de la femme noire ultra-sexualisée...), mais aussi plus tard une figure humaniste, à la croisée des cultures américaine et française. Durant la Seconde Guerre mondiale, celle qui prit la nationalité française en 1937 travailla pour les services secrets et se produisit gratuitement en Afrique du Nord devant les troupes alliées. Joséphine Baker reçut la médaille de la Résistance en 1946. Elle mit ensuite sa popularité au service d'un autre combat, celui des droits civiques, elle qui avait assisté en 1919 aux raids du Ku Klux Klan dans sa ville natale de Saint-Louis, dans le Missouri. Le 28 août 1963, elle fut la seule femme à prendre la parole depuis le Lincoln Memorial lors de la marche sur Washington pour l'emploi et la liberté organisée par Martin Luther King, se présentant dans son uniforme de l'armée de l'air des Forces françaises libres avec ses décorations et évoquant le contraste entre sa vie américaine, faite d'humiliations, et l'existence paisible qu'elle pouvait mener en France, sa terre

ART, CINÉMA, LITTÉRATURE... LA FRANCE A SU PIOCHER DANS LE MEILLEUR DE L'AMÉRIQUE

d'adoption. Un an plus tard, le *Civil Rights Act* fut promulgué par le président Lyndon B. Johnson, mettant fin au régime de ségrégation. En faisant entrer Joséphine Baker au Panthéon en 2021, c'est aussi à cette Amérique combattante que la France a voulu rendre hommage.

Les États-Unis ont libéré la France du joug nazi en août 1944. Notre pays éprouve-t-il de la reconnaissance... ou de la méfiance à l'encontre de la superpuissance américaine ?

Il oscille entre ces deux sentiments. Les principales forces politiques dans l'après-guerre étaient le Parti communiste français et les gaullistes, deux courants qui n'étaient pas connus pour leur atlantisme forcené... Face au déferlement des produits de consommation de masse venus des États-Unis, s'exprima un sentiment de défiance – voire de réaction antimoderniste et technophobe – qui était sous-jacent depuis des années, comme en témoigne le succès de *Scènes de la vie future* (1930) dans lequel l'essayiste Georges Duhamel tirait de son voyage aux États-Unis le récit horrifié d'une société de consommation dominée par l'argent et la production de masse. À partir des années 1950, la guerre froide accentua cette fracture, incarnée par l'opposition de Raymond Aron et Jean-Paul Sartre. Pragmatique, le premier voyait dans les États-Unis un rempart nécessaire contre le totalitarisme stalinien, tout en restant critique, notamment face au maccarthysme et à la «chasse aux sorcières» des artistes procommunistes. Le second percevait l'Oncle Sam comme un mal absolu, dénonçant l'impérialisme et l'alignement de l'Occident sur cette superpuissance, allant jusqu'à déclarer en 1953, après l'exécution des Rosenberg [un couple de New-Yorkais communistes arrêtés pour espionnage au profit de l'URSS] : «Attention, l'Amérique a la rage.»

Mais la position de Sartre était moins binaire qu'on ne l'a présentée. Cet amoureux de la littérature américaine qui saluait John Dos Passos comme un génie, qui fit connaître William Faulkner et noua une amitié intellectuelle avec Richard Wright, et qui choisit, en hommage à Chaplin, *Les Temps modernes* comme titre de sa revue en 1945, incarne bien l'ambivalence française qui «choisit son Amérique».

Depuis la dernière guerre, comment a évolué l'amitié entre les deux pays alliés ?

Il y a eu des soubresauts, à commencer par la décision du général de Gaulle de retirer la France du commandement militaire de l'Otan en 1966, justifiant sa décision par le désir de préserver l'indépendance stratégique de la France : 29 bases militaires américaines furent fermées, entraînant l'évacuation brutale de 27000 soldats et 37000 civils. Des crispations identitaires ont aussi rejaili régulièrement, notamment en 1994 lors des accords du Gatt sur les tarifs douaniers et le commerce : face à Hollywood, la France a érigé le principe de l'exception culturelle pour défendre sa production cinématographique et audiovisuelle à travers un système de quotas, ce qui a irrité outre-Atlantique. En 2003, le refus du président Jacques Chirac de participer à la guerre en Irak menée par les États-Unis a provoqué une violente réaction d'une partie de l'opinion républicaine : on se souvient des *french fries* («frites») rebaptisées *freedom fries* ! Et aujourd'hui, la manière très cavalière du président Donald Trump de traiter son partenaire français (comme tant d'autres) ouvre un nouveau chapitre de fébrilité. Une crise chasse l'autre, mais pourtant le lien demeure... Il suffit de se rendre au Mémorial de Caen, dédié à l'histoire du XX^e siècle et à la paix, pour constater à quel point restent solides les bases de l'amitié franco-américaine. Et, en 2021, dans l'oraison funèbre prononcée pour Tyler Stovall, grand historien du Paris noir, il fut rappelé que les Afro-américains n'oublieraient jamais l'accueil qui leur fut réservé en France. C'est cette amitié-là, un lien invisible,

culturel et philosophique, qui pourrait bien résister à toutes les crises diplomatiques et politiques. ■

**Propos recueillis
par Frédéric Granier**



À lire : *Deux agents littéraires dans le siècle américain*, de Laurence Cossu-Beaumont, éd. ENS, 2023, 25 €.

ABONNEMENT



6 NUMÉROS

-21%

OFFRE ANNUELLE⁽¹⁾

39€

au lieu de 49,30€

Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de ma part.

OFFRE SANS ENGAGEMENT⁽²⁾

7,50€/NUMÉRO

au lieu de 8,22€

Abonnement sans engagement, arrêt à tout moment.

GEO HISTOIRE, LE MAGAZINE QUI VOUS FAIT VOYAGER À TRAVERS L'HISTOIRE

 **EN LIGNE**

WWW.PRISMASHOP.FR/GHIDSE2A



Ou scannez pour vous abonner en 1 clic



Version digitale offerte

+



Accès à tous les anciens numéros

+



supplémentaires en s'abonnant en ligne.



par téléphone

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel



par courrier

coupon ci-dessous à renvoyer, seulement pour l'offre annuelle.

☐ Mme ☐ M.

Nom* : Prénom* :

Adresse* :

CP* : Ville* : Tél :

Merci de joindre un chèque de 39€ à l'ordre de GEO HISTOIRE sous enveloppe affranchie à l'adresse suivante : **GEO HISTOIRE - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9**

*Informations obligatoires et sans autre annotation que celles mentionnées dans les espaces dédiés, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. (2) Offre sans engagement : je peux résilier mon abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel (voir CGV sur le site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dpo@prismamedia.com. **Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine.** Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GHIDSE2A



GEOHISTOIRE



Godefroy de Bouillon, héros ambigu de la première croisade

Jean-Claude Servais s'empare d'une figure mythique du Moyen Âge pour en révéler les tourments et les zones d'ombre. Enfin réédité en intégrale, son formidable récit historique est doublé d'une réflexion sur le temps perdu et les occasions manquées.

LE 15 AOÛT 1096, BIEN RANGÉS, MARCHANT FIÈREMENT SOUS LE DÉPLOIEMENT DES BANNIÈRES SEIGNEURIALES OÙ LA CROIX DU CHRIST A ÉTÉ BRODÉE, TOUS CES CHEVALIERS, TOUS CES FANTASSINS, SEMBLAIENT PRÊTS À CONQUÉRIR LE MONDE SOUS LES ORDRES DE LEUR CHEF, LE DUC GODEFROY DE BOUILLON.

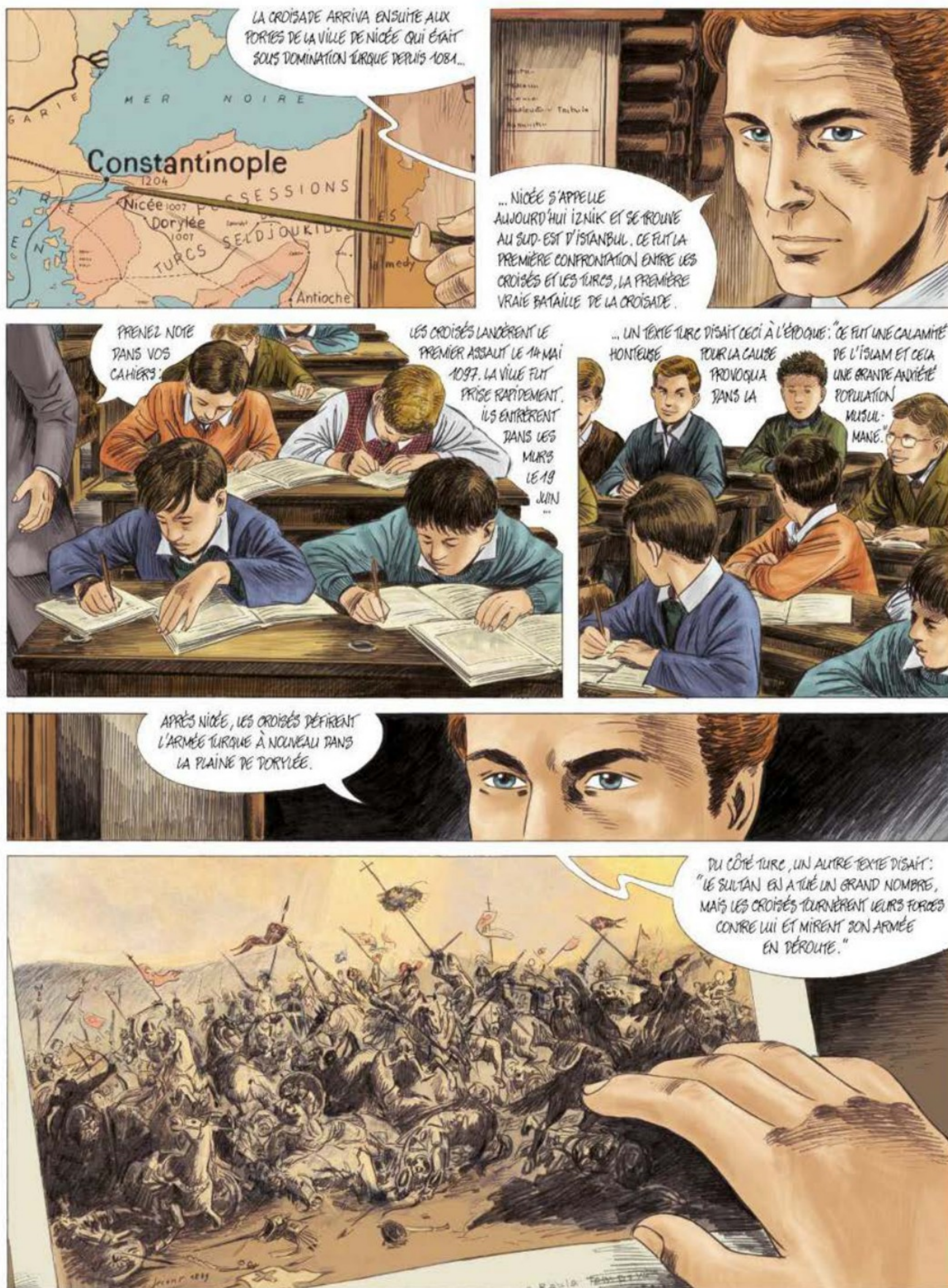
**DIEU LE VEUT !
DIEU LE VEUT !
DIEU LE VEUT !**



Servais © Dupuis, 2025 (X2)

48

L'accès à Jérusalem étant interdit aux pèlerins par les musulmans, le pape Urbain II a donné sa bénédiction aux chevaliers partant pour la Ville Sainte, leur promettant la «totale absolution». Le duc de Basse-Lotharingie est l'une des figures de cette première croisade (1095-1099).



À Bouillon, en Belgique, dans les années 1960, un instituteur raconte à ses élèves les exploits du plus célèbre des enfants du pays. Une mise en abyme qui permet à Servais de questionner le mythe de Godefroy et sa construction.



Du croquis au dessin final... Pour ce diptyque, Servais a collaboré avec le coloriste Guy Raives, qui joue avec les contrastes pour faire ressortir certains éléments et donner de la densité au trait. Ici, une scène de l'entrée des croisés à Jérusalem.

Entre fresque historique et réflexion humaniste, cette BD ne cache rien de la cruauté de l'époque

Sur son cheval blanc, Godefroy (ou Godefroid) de Bouillon brandit son épée dans une posture héroïque et conquérante... La couverture de l'édition intégrale de *Godefroid de Bouillon*, qui réunit les deux tomes parus en 2012 et 2013, et les enrichit d'un dossier historique, est doublement trompeuse. D'abord parce que son auteur, Jean-Claude Servais (à qui l'on doit des classiques comme la série *Tendre Violette*, prépubliée dans le mensuel belge de BD (*À suivre*) à partir de 1979), prend un malin plaisir à casser les codes de la bande dessinée historique. Le destin de ce chevalier franc, qui partit en 1096 mener la première croisade pour reprendre la ville de Jérusalem, trois ans plus tard, aux musulmans, sert de point de départ à une réflexion sur la destinée et la mémoire. Au récit médiéval répond ainsi celui d'un drame adolescent vécu dans les années 1960 dans la ville de Bouillon (d'où venait Godefroy), en Belgique wallonne, par deux adolescents, Benoît et Mady, qui se sont fugitivement aimés, sous l'ombre tutélaire du croisé auquel leur école avait décidé de consacrer un spectacle.

Alternant les époques, cette structure originale n'est pas la seule surprise d'un album au trait élégant, une constante chez Servais : loin de livrer un récit héroïque de la première croisade, l'auteur-dessinateur laisse apparaître les zones d'ombre d'un personnage dont on connaît mal les contours. Le comportement des croisés à Jérusalem fut tout sauf chrétien : Servais rappelle ainsi que la prise de la ville se fit au prix d'un bain de sang... En revisitant le mythe et en le dépoussiérant, il livre une

réflexion humaniste sur notre rapport à l'histoire et à ses légendes, et signe là l'une de ses plus belles réussites. ■

Frédéric Granier



Godefroid de Bouillon, édition intégrale, de Jean-Claude Servais, éd. Dupuis, 29 €.

Trois questions à...



Jean-Claude Servais

Né en 1956 à Liège, cet amoureux d'histoire, de nature, et de sa région, la Gaume, a travaillé pour *Le Journal Tintin* et pour (*À suivre*) et a signé une trentaine d'albums.

● Godefroy reste une icône de l'histoire belge ●

Depuis quand vous intéressez-vous au destin de Godefroy de Bouillon ?

Jean-Claude Servais : J'ai l'impression de le connaître depuis toujours ! Je suis né à Liège, mais j'habite le sud de la Belgique, dans la province de Luxembourg, dont fait partie la ville de Bouillon. Enfant, on me racontait l'histoire de ce chevalier qui avait vendu son château pour partir en croisade, et qui, victorieux, préféra devenir avoué du Saint-Sépulcre plutôt qu'être couronné roi de Jérusalem. Cela m'est resté dans un coin de la tête. Je n'aurais pas osé m'attaquer à un tel sujet au début de ma carrière !

Sur quelles sources vous êtes-vous appuyé ?

Sur des biographies et des romans, dont ceux de Claude Rappé, qui a fini par écrire le dossier de cette édition intégrale. Et aussi des revues, dont deux anciens numéros de GEO, sur Jérusalem et sur les routes des croisades ! J'ai préféré signer moi-même le scénario, je voulais me sentir libre de raconter «mon» récit. Comme pour *Orval* (éd. Dupuis, 2012), consacré à l'abbaye éponyme fondée au XI^e siècle, j'ai alterné les temporalités. Ici, l'épopée médiévale s'entremêle avec l'histoire d'amour de deux adolescents à Bouillon dans les années 1960, qui trouve son aboutissement trente ans plus tard.

Y a-t-il un peu de vous dans ce récit ?

Quand les gamins recréent les batailles dans la forêt ou la cour de récréation, il y a un peu du garçon que j'étais. Pour les Belges, Godefroy fait partie du décor : sa statue place Royale est l'un des monuments les plus célèbres de Bruxelles. Je suis ravi que cette intégrale remette en lumière son histoire. On ne trouvait plus les albums... pas même à Bouillon ! ■

Propos recueillis par F. G.



LE SALON TURC



Pour son salon turc, situé dans l'ancienne chambre de sa tante Berthe, Pierre Loti fit sculpter un plafond en stuc, inspiré de l'Alhambra.



Dans la maison-monde de Pierre Loti

Après treize ans de fermeture – et cinq ans de travaux de restauration – la demeure natale de l'écrivain-voyageur, située à Rochefort, en Charente-Maritime, a rouvert ses portes le 10 juin dernier. Derrière une façade austère, un intérieur exubérant, comme sorti d'un conte des *Mille et Une Nuits*.

Dans sa demeure, l'auteur adorait se costumer. Ici, en Osiris, lors d'une fête en 1887.



LE BUREAU



Dans la pièce étroite qui servait de cabinet de travail à Pierre Loti dans les années 1870-1880, un joyeux bric-à-brac chiné autour du monde, notamment en Asie.

La sobre façade donnant sur une rue de Rochefort passe parfaitement inaperçue. À l'intérieur, le choc visuel, en revanche, est total. Dès le rez-de-chaussée, une première pièce ressemble à un mirage : les portes de l'Orient s'ouvrent en dévoilant une pagode japonaise. Une salle d'un rouge flamboyant, abritant un joyeux bric-à-brac d'objets bouddhistes. Un peu plus loin, après un passage sous un élégant portique flanqué de lionceaux de pierre, une autre salle met en valeur des «chinoiseries», pots à pinceaux, potiches de porcelaine et décors de rituels funéraires, surmontés de caissons de laque rouge, où s'entrecroisent dragons et fleurs stylisées.

Une mosquée et son minaret

Grimpons aux étages supérieurs. Au second, une mosquée où rien ne manque, avec mihrab tourné vers La Mecque, portique à arcades, vasque octogonale en marbre, mosaïques, lampes à huile, divans, coussins et vases hispano-mauresques. Sans oublier – vision folle – un petit minaret. À gauche de la mosquée, un salon turc attire le regard avec son plafond de bois sculpté rappelant celui de la salle des Rois de l'Alhambra, à Grenade. En face, une chambre arabe plus vraie que nature, avec ses murs de faïence.

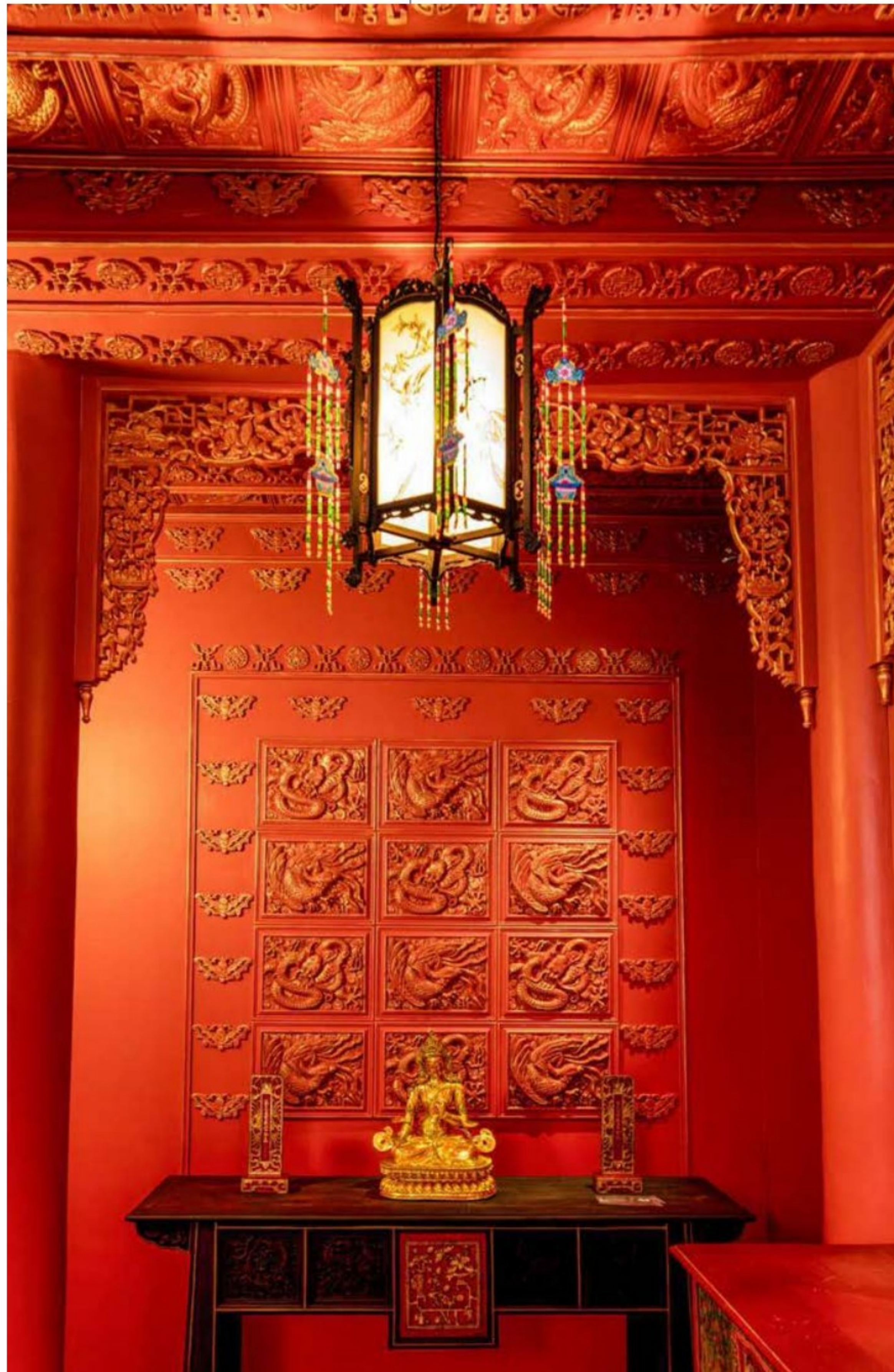
Sommes-nous vraiment à Rochefort, ce port militaire aux rues tracées en damier, fondé en 1666 sur ordre de Colbert ? Pas de doute, la Charente ne coule pas très loin. Et c'est ici la demeure fraîchement restaurée de l'écrivain-voyageur Louis-Marie-Julien Viaud, alias Pierre Loti, né dans ces murs, le 14 janvier 1850, au n° 141 de la rue Saint-Pierre (devenue rue Pierre-Loti en 1918). Cet officier de la Marine parcourut le monde, Chili, Tahiti, Turquie, Japon, 28 pays traversés au total. De ses périples, il rapporta la matière de 61 romans

Fort de ses succès littéraires, l'écrivain fut pris de la folie des grandeurs

et récits – tels *Pêcheur d'Islande* (1886), *Madame Chrysanthème* (1887) et *Ramuntcho* (1897) – mais aussi des malles contenant des centaines d'objets marchandés dans des brocantes, bazars et marchés exotiques. Autant de trouvailles que le romancier choisit d'accumuler dans cette maison rochefortaise, qu'il racheta à sa mère en 1871.

Mais l'accumulation frénétique d'objets venus d'ailleurs ne lui suffisait pas. À partir de 1880, fort de ses premiers succès littéraires, Loti, pris de la folie des grandeurs, fit aménager des salles à nulles autres pareilles. Il annexa aussi la maison d'à côté et réunit les deux bâtiments. Son but ? Faire de ces 820 m² une «œuvre monde» : autrement dit, recréer, chez lui, de fascinants décors, principalement orientaux, observés en voyage. Pour ce travail aussi titanesque que méticuleux, il fit appel, pendant vingt ans, aux meilleurs charpentiers, maçons et sculpteurs charentais. Mais aussi à son talent de marchandage – certains diront de pillage – pour importer des meubles, y compris le plafond de sa mosquée, transporté depuis Damas, en Syrie !

Jusqu'à faire courir des risques au bâtiment. «En «réinventant» sa maison, il la fragilisa énormément en faisant ►



Démontée à la fin des années 1920 par le fils de Pierre Loti, la salle chinoise a été entièrement reconstruite grâce à des clichés anciens.

LA MOSQUÉE

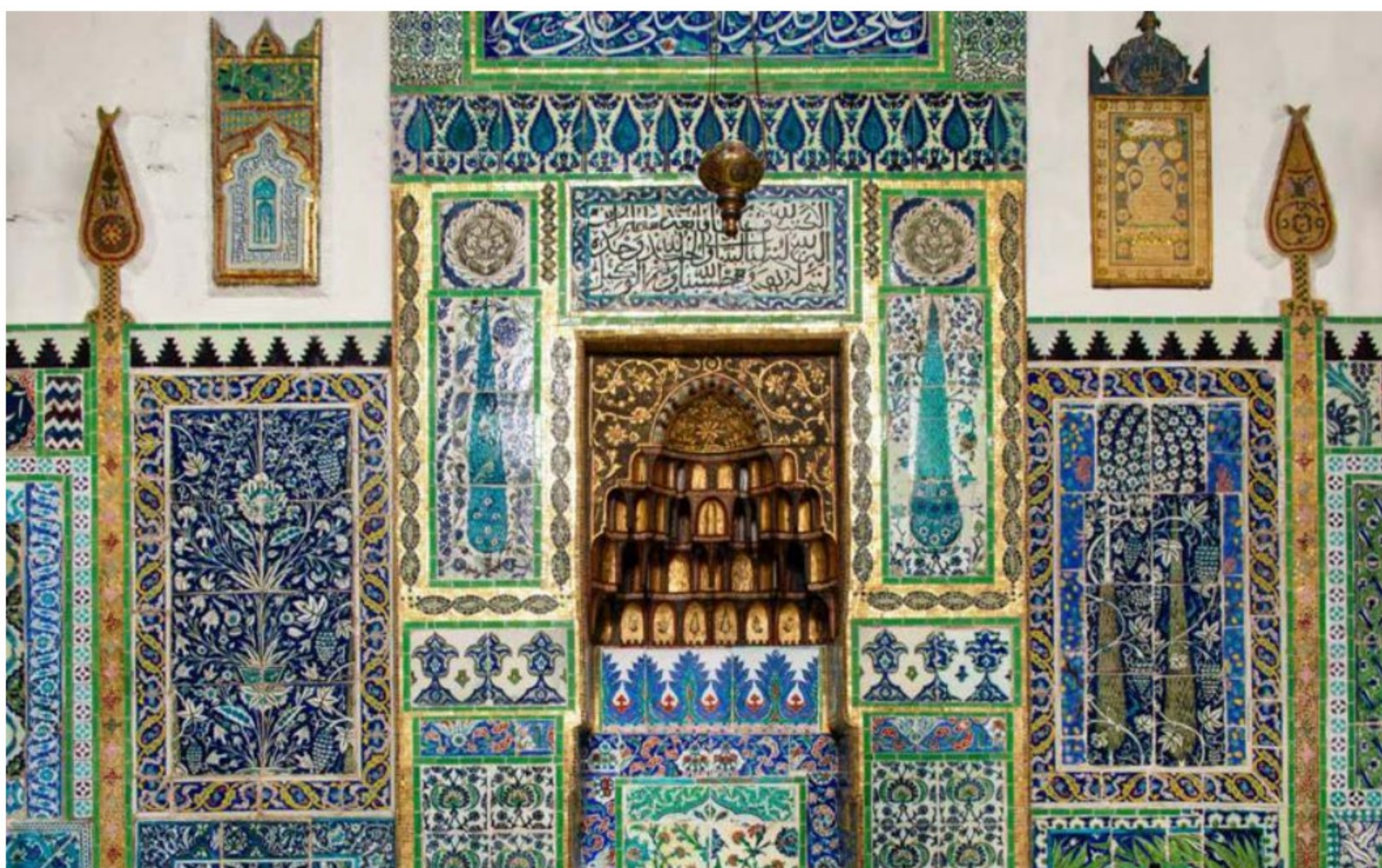


La mosquée fut créée en un an dans un bâtiment contigu, racheté par Loti en 1895 puis réuni à sa maison natale.

Simon David / SDP



Amoureux de l'Orient, l'inlassable voyageur voulut en recréer, chez lui, l'atmosphère opulente et onirique.



Il a fallu des mois de restauration pour retrouver l'état originel des carreaux de céramique de la mosquée.

LE COULOIR



Dans les étages, même les couloirs ont un goût d'ailleurs. Ici, près de la mosquée, une paire d'amphores kabyles.



L'extérieur de la maison, vue ici depuis le jardin, ne laisse en rien supposer l'extravagance des décors qu'elle renferme.

► *casser des murs porteurs et abattre des plafonds*, précise Claude Stéfani, conservateur de la maison de Pierre Loti. Et il ajouta des poids bien trop importants à l'étage, en faisant poser de lourdes colonnes et fontaines en marbre. » Après la mort de Loti, en 1923, la demeure passa à son fils, Samuel Viaud, qui la vendit, en 1969, à la Ville. Ouverte au public en 1973, classée monument historique puis labellisée Musée de France et Maisons des Illustres, la demeure souffrit du passage régulier de visiteurs. « La façade penchait dangereusement sur la rue, et le plafond en bois de la mosquée, rongé par des insectes, menaçait de s'effondrer », explique le conservateur. Elle dut fermer en 2012. Il aura fallu cinq ans de travaux, commencés en mars 2020, pour que la maison puisse de nouveau être ouverte au public... et retrouver tout son apparat. Un chantier de longue haleine. « Une trentaine de métiers de restauration ont œuvré », précise Claude Stéfani. Le gigantesque plafond de la mosquée, notamment, a demandé un travail de rénovation difficile car il ne pouvait pas être démonté. »

De sa maison, Pierre Loti avait pris peu de clichés, sauf durant les travaux de la mosquée, de décembre 1895 à décembre 1896. Fort heureusement, il avait ouvert les portes à des photographes locaux, auxquels il commandait des cartes postales. « Il aimait se faire photographier dans sa maison, et ces documents nous ont permis de travailler avec grande précision, notamment sur l'emplacement des objets – même si certains furent vendus par son fils », souligne le conservateur.

Le résultat est là. Extravagant, à l'image de Loti. Que l'on soit familier ou non de son œuvre littéraire, visiter sa maison, c'est aussi pénétrer la personnalité fascinante de cet écrivain-

explorateur qui brouillait volontiers les pistes entre fiction et réalité. Dans la mosquée, une stèle d'un blanc marbre témoigne du grand amour de jeunesse de l'écrivain : Hatidjé, jeune femme turque « aux yeux verts de mer », qu'il rencontra à Constantinople en 1876, et qui lui inspira son premier roman, *Aziyadé* (1879). Loti a toujours affirmé qu'il avait rapporté la stèle originale de sa bien-aimée, enterrée dans le cimetière de Topkapi. « C'est sans doute une copie qui lui fut donnée lorsqu'il retourna en Turquie en 1903, car la stèle originale avait été abîmée et on ne l'autorisa pas à la rapporter en France », signale Claude Stéfani. Difficile de connaître la vérité avec Loti, homme secret, un brin mythomane, qui assurait avoir découvert, enfant, le plaisir charnel dans les bras d'une « gitane aux yeux verts », dans une grotte du château de La Roche-Corbon, à quelques kilomètres de Rochefort.

Une fête chinoise où l'opium aussi était invité

Mystérieux, Pierre Loti était aussi extraverti. Témoins, deux autres pièces emblématiques de la maison, la salle gothique et la salle Renaissance, situées respectivement au rez-de-chaussée et au premier étage. Loti fit de la première, ex-atelier de peinture de sa sœur Marie, une immense salle à manger de style gothique flamboyant, avec vitraux et sculptures en bois. Il l'étreignit le 12 avril

L'homme brouillait volontiers les pistes entre fiction et réalité

1888, par une extravagante « fête Louis XI » où 34 convives, déguisés à la mode médiévale, se firent servir un repas gargantuesque en treize services ! La seconde, monumentale salle d'audience de style Renaissance, où trônent une cheminée et un escalier en pierre de pays rochefortais, accueillit, elle, une « fête chinoise », le 11 mai 1903, où l'opium aussi était invité...

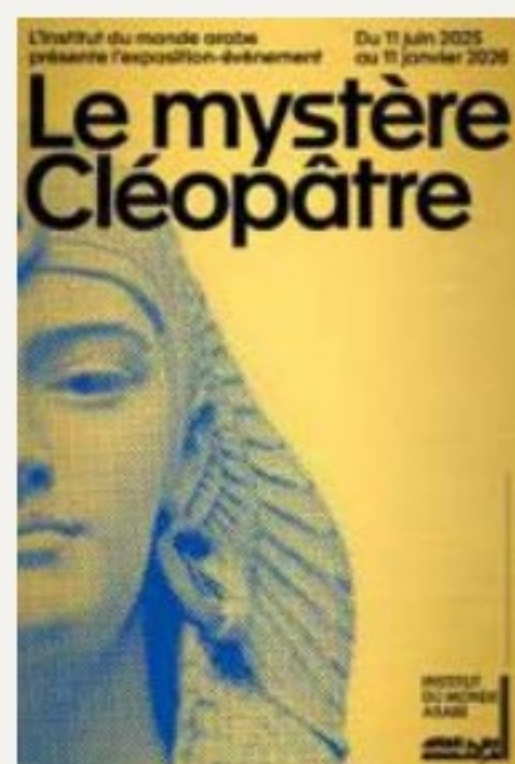
Mais qu'on n'imagine pas une vie d'excès dans tout ce décorum. « Loin de là, assure le conservateur. Vous constaterez qu'il n'y a ni salle de bains, ni gaz, ni électricité... » Notre fantasque voyageur n'éprouvait que mépris pour le monde industriel, et rechignait au confort de la modernité. Il faut passer du temps dans sa chambre, située au premier étage, pour s'en convaincre. Une petite pièce à l'ambiance monacale – décorée d'un simple lit et d'un crucifix accroché à un mur peint à la chaux – où il aimait écrire et rêver. Contraste saisissant avec les autres pièces. Lorsqu'il visita la maison de Pierre Loti, en 2001, le romancier Julien Gracq (1910-2007) tint ces propos dans *Jules Verne*, une revue littéraire : « Je suis un peu désenchanté toujours par ces visites de maisons d'écrivains [...] mais il y a le cas exceptionnel où l'écrivain a mis absolument sa marque sur tout : Loti, à Rochefort, en fait partie. » On ne peut qu'acquiescer. ■

David Peyrat

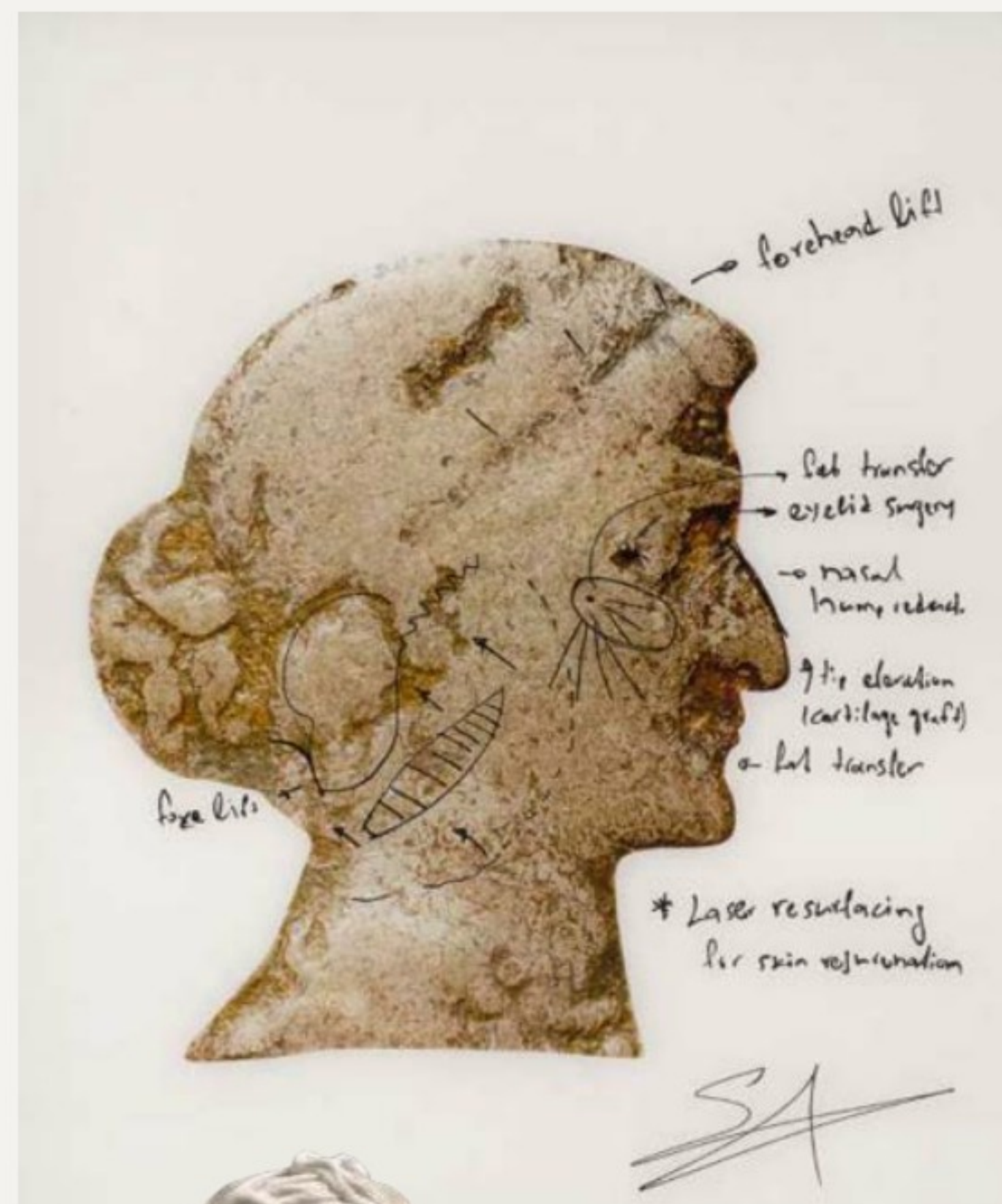
La maison de Pierre Loti, 141, rue Pierre-Loti, à Rochefort (Charente-Maritime). maisondepierreloti.fr

CLÉOPÂTRE, REINE ENTRE DEUX MONDES

La souveraine, membre de la dynastie grecque des Ptolémées qui régna trois siècles sur l'Égypte, a suscité depuis bien des fantasmes. Mais elle incarne avant tout un moment décisif dans l'histoire, quand Orient et Occident ont failli se rapprocher durablement, comme le montre aujourd'hui une fascinante exposition à l'IMA (Institut du monde arabe), à Paris.



Le Mystère Cléopâtre, à l'Institut du monde arabe, à Paris, jusqu'au 11 janvier 2026.



Alberto Ricci / SDP

«Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé», écrivait Blaise Pascal. En 2020, l'artiste Esmeralda Kosmatopoulos imagine la chirurgie plastique nécessaire pour la faire ressembler aux stars qui l'incarnerent au cinéma.



La fin tragique de la souveraine inspira bien des sculpteurs, tel François Barrois, auteur en 1700 de cette *Cléopâtre mourant*.



Au temps de l'égyptomanie coloniale, la reine resurgit dans la peinture, comme sur cette *Cléopâtre essayant des poisons sur des condamnés à mort* signée Alexandre Cabanel (1883).



Claude Mollard
Photographe et écrivain, conseiller spécial du président de l'IMA, il est l'un des commissaires de l'exposition *Le Mystère Cléopâtre*.

Pourquoi Cléopâtre VII Philopator, l'une des figures les plus célèbres de l'Antiquité, est-elle aussi l'une des moins bien connues ?

Claude Mollard : Il se trouve qu'aujourd'hui, un seul papyrus permet – peut-être – de reconnaître sa signature, et que, par ailleurs, les archéologues n'ont pas mis au jour son palais ni son tombeau... Surtout, sa légende noire a longtemps pris le dessus. Elle paya le prix d'avoir affronté Rome pour préserver son royaume, s'attirant la fureur d'Octave et du Sénat qui lui déclarèrent la guerre en octobre 32 avant notre ère. Des commentateurs pourtant sérieux tels ses contemporains Virgile et Horace, et ultérieurement, Plutarque, l'ont décrite comme une femme légère, livrée à la débauche... Elle mérite mieux que cette image déformée.

Son destin ressemble à un rendez-vous manqué avec l'histoire...

Elle commit l'erreur de se rendre à Rome pour exhiber sa richesse et Césarion, l'enfant qu'elle avait eu de Jules César, heurtant la sobriété républicaine et la susceptibilité d'Octave, le fils adoptif du dictateur romain – ce qui a sans doute conduit au meurtre de ce dernier, le 15 mars 44 avant notre ère. Sans cet assassinat, l'Empire romain n'aurait-il pas été gouverné par un couple, selon la tradition des pharaons ? Après la bataille d'Actium en 31 avant J.-C. [opposant Octave à Marc Antoine, allié de Cléopâtre], la victoire d'Octave, autoproclamé César Auguste, marqua l'avènement dans le monde méditerranéen d'une souveraineté mâle sans partage, un pouvoir unique et patriarcal.

Que nous raconte l'archéologie sur son règne ?

Elle témoigne de sa passion pour la construction de temples, ce qui tempère l'image de courtisane futile... Quant aux monnaies émises par la reine d'Égypte, elles sont des indicateurs précieux de sa popularité. Celles qui repré-

☛ **Elle était une femme d'État, pas une despote capricieuse** ☛

sentaient Cléopâtre sont bien plus usées que les pièces figurant Octave, arrivé en 30 avant J.-C. à Alexandrie. Malgré le suicide de Cléopâtre cette même année, les Égyptiens ont longtemps préféré conserver leur reine dans leur poche plutôt qu'une effigie d'Auguste ! La reine maudite sombra dans l'oubli, avant de ressurgir à la Renaissance, au moment où l'Antiquité échauffait les esprits de l'Occident chrétien... Elle devint une figure idéale pour les artistes, alliant sexe et romantisme à une époque où la morale les réprouvait. Un contre-pouvoir libertaire, féministe et oriental dans un Occident patriarcal et absolutiste. La figure historique s'est effacée derrière une création collective transgressive... ■

Propos recueillis par Frédéric Granier

LA CITÉ DE CAEN CÉLÈBRE SA NAISSANCE, IL Y A MILLE ANS...



Franck Dunouau / SDP

L'abbaye aux Dames, à Caen, rend hommage à Mathilde de Flandre, l'épouse de Guillaume le Conquérant.

PATRIMOINE

L'histoire de Caen ne se résume pas au *D-Day*. La ville normande, tout au long de l'année 2025, célèbre son millénaire. L'an 1025 est considéré comme son acte de naissance car c'est à cette date qu'apparut la première mention écrite de la ville – appelée alors Cadomus – dans un traité signé par le duc Richard II de Normandie (963-1026). «*Il y est question d'un port en plein essor*», explique Jean-Marie Levesque, directeur du musée de Normandie, situé dans le château de Caen.

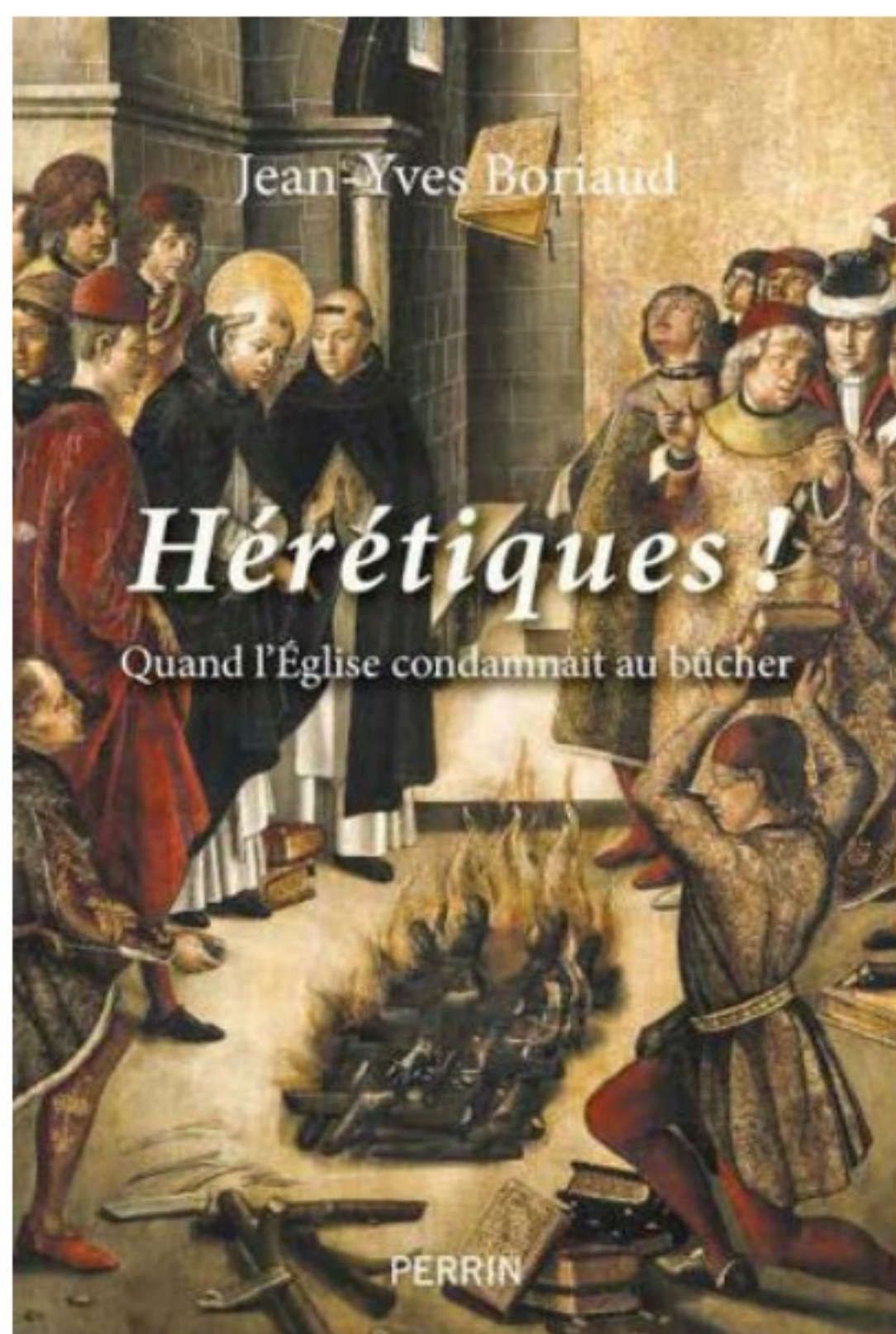
Il faut se rendre dans cette forteresse dressée sur un piton rocheux afin de mieux comprendre l'origine de la cité. Un nouveau film immersif offre une plongée dans l'histoire médiévale de Caen et de ce château que fit construire Guillaume le Conquérant, en 1060, en pleine ville. Marié à une cousine, Mathilde de Flandre, contre l'avis du pape, c'est pour se racheter que Guillaume

aurait fait édifier deux abbayes à Caen. Rendez-vous ainsi à l'abbaye aux Hommes, à l'ouest du château, où se situe la tombe de Guillaume et où une exposition temporaire raconte la vie tumultueuse de ce duc de Normandie devenu roi d'Angleterre. Puis, à deux kilomètres de là, à l'abbaye aux Dames, qui abrite une exposition sur le rôle politique joué par Mathilde, dame de caractère qui fut régente de Normandie pendant que son époux guerroyait, et qui se trouve enterrée là. Un couple puissant et soudé, cher au cœur des Normands. ■

David Peyrat

Millénaire de Caen, expositions jusqu'au 21 décembre 2025. millenairecaen2025.fr





Hérétiques !, quand l'Église condamnait au bûcher, de Jean-Yves Boriaud, éd. Perrin, 24,90 €.

L'ÉGLISE AUX MILLE SUPPLICES

ESSAI

Sa liste, bien que non exhaustive, donne le tournis... En préambule de son nouveau livre, Jean-Yves Boriaud égrène les noms des principales victimes de l'Église catholique : de Priscillien, évêque d'Ávila, décapité à Trèves en 385, au naturaliste Giulio Cesare Vanini, pendu, la langue arrachée, puis brûlé à Toulouse en 1619, tous ont payé de leur vie le prix de leur «hérésie». Le spécialiste de la Renaissance s'interroge : comment une institution aussi solide en est-elle venue à recourir à ces innombrables et effroyables condamnations à mort ? L'historien revient notamment sur le quatrième concile du Latran (1215), qui institua l'Inquisition, arme d'une redoutable efficacité contre les penseurs, mystiques, et autres écrivains modernistes... Un simple soupçon, un léger «pas de côté», valait alors tortures et trépas, le plus souvent en public, afin d'édifier les foules. Ainsi, le poète humaniste Étienne Dolet, martyr de la liberté d'expression, fut-il brûlé avec ses livres à Paris, en 1546, place Maubert, où quatre libraires avaient été exécutés la même année. Derrière les destins tragiques et simili procès se dessine une tension, celle d'une Renaissance ambiguë, animée par des forces contradictoires. D'un côté, l'émergence des idéaux humanistes et la modernisation des esprits. De l'autre la défense, quel qu'en soit le prix, d'une Église à l'absolue pureté, figée dans son dogme. ■

Frédéric Granier

1870 : MÉMOIRES D'UNE GUERRE MAUDITE

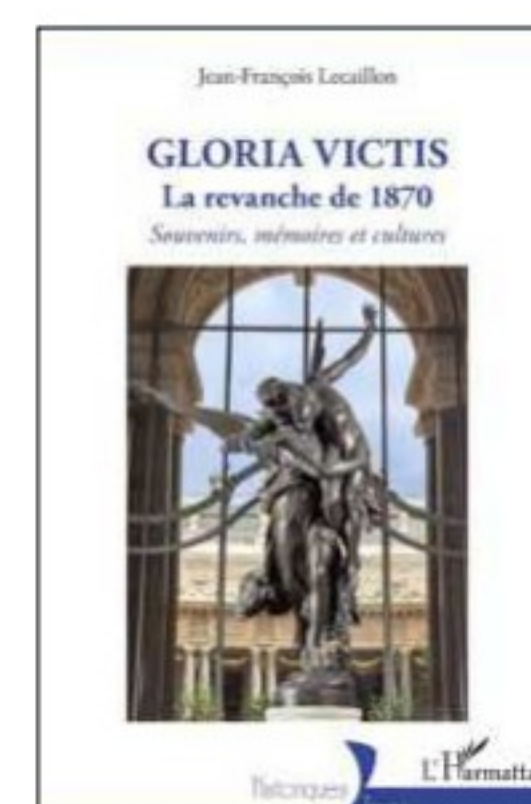
ESSAI

On leur a annoncé que la campagne serait courte et que la victoire viendrait au bout de l'effort. Mais en seulement six mois, du 19 juillet 1870 au 29 janvier 1871, les soldats français sont terrassés par l'armée prussienne au terme d'une confrontation humiliante. Le réveil est brutal. Les Français sont sidérés, avec l'impression d'avoir été trompés et dépossédés d'une victoire qui leur était promise. Les «généraux incapables» sont conspués, et deux d'entre eux sont même exécutés.

Dans un ouvrage très original, Jean-François Lecaillon interroge l'héritage de cette guerre maudite mais aussi celui de la Commune de Paris, qui, surgie dans le chaos de la défaite et construite en opposition aux «capitulards», incarna un idéal révolutionnaire sans lendemain. *Gloria Victis* («gloire aux vaincus») n'est pas une étude des faits relatifs au conflit, mais expose la manière dont les Français les ont perçus et racontés. Richement nourri de témoignages et de documents d'époque, cet essai sur la mémoire – et sa récupération – rappelle notamment comment le ressentiment antigermanique et le «revanchisme» ont été largement instrumentalisés à des fins électorales. Les regards resteront fixés sur la ligne bleue des Vosges, et les rancœurs héritées de l'humiliation de 1870 faciliteront le déclenchement de la Grande Guerre. Ainsi l'histoire, hélas, bégaye. ■

F. G.

Gloria Victis, la revanche de 1870, de Jean-François Lecaillon, éd. L'Harmattan, 24 €.



«PONIA», L'OUBLIÉ

BIOGRAPHIE

Un livre sur Michel Poniatowski (1922-2002) ? L'entreprise peut surprendre, tant celui qui fut un ministre de l'Intérieur souvent raillé, hâtivement catalogué «porte-flingue» de Valéry Giscard d'Estaing, semblait définitivement relégué à un second rôle dans le théâtre politique des années 1970. Derrière la figure de l'allié indéfectible du président, on redécouvre le combattant volontaire, résistant héroïque durant la guerre ; un personnage de tous les contrastes, aussi obsédé par le bien commun que capable de naviguer en eaux troubles ; un descendant d'un roi de Pologne et d'un maréchal d'Empire, qui s'est révélé un redoutable bretteur, ne retenant pas ses coups contre le PCF et le RPR de Chirac, son ennemi intime. Après ses biographies sur Georges Bidault et André Tardieu, le haut fonctionnaire et écrivain Maxime Tandonnet, qui s'est éteint brutalement en 2024, a retracé le parcours d'un autre «maudit» de la République. Son regard nostalgique et sa plume mordante nous manqueront profondément. ■

Frédéric Granier



Michel Poniatowski, un prince dans la République, de Maxime Tandonnet, éd. Perrin, 24 €.



Alkg-images

LINNÉ VS. BUFFON : AUX ORIGINES DU VIVANT

ESSAI



Au XVIII^e siècle, le Suédois Carl Linné et le Français Georges-Louis Leclerc de Buffon se lancent, chacun à leur manière, dans un défi titanesque : recenser toutes les formes de vie sur Terre. Linné opte pour une classification rigide, fondée sur la morphologie des espèces – une méthode qui aboutira à la notion de races. Buffon, lui, préfère l'observation du vivant : comportements, environnements, modes de vie, dans une approche empirique, déjà teintée d'évolutionnisme, qui annonce Darwin. Dans une biographie croisée récemment couronnée par le prix Pulitzer, le journaliste Jason Roberts raconte cette rivalité scientifique comme un roman d'aventures. Et retrace, à travers ces deux figures fondatrices, la naissance des sciences naturelles – mais aussi l'origine de débats qui divisent encore aujourd'hui les chercheurs. Passionnant. ■

F. G.

Tout ce qui vit et respire, de Jason Roberts, éd. Paulsen, 24,90 €.

À GLISSER DANS SES VALISES !



Cahier de vacances 2025, éd. GEO/
Solar, en librairie, 8,50 €.

CAHIER DE VACANCES

Un périple autour du monde commence souvent en regardant une carte. Celui que propose ce nouveau cahier de vacances GEO n'y déroge pas. Révissez votre géographie et imaginez l'itinéraire de votre aventure de globe-trotteur. Commencez par un périple en Europe, à la découverte de ses curiosités, ses cultures et son patrimoine. Un

quiz pour consolider vos connaissances, et vous voilà en route pour l'Amérique du Nord et son immensité ! Puis viendront les routes haut perchées du sud du continent, les eaux turquoise de l'Océanie, l'incroyable richesse de l'Afrique... Collectionnez points, connaissances et visas et terminez par un retour en France tout aussi étonnant, avant de découvrir quel voyageur vous êtes. Bon voyage ! ■

COMPOSTELLE PAR QUATRE CHEMINS

BEAU LIVRE

Découvrez les chemins qui mènent à Compostelle et qui ont forgé la légende du pèlerinage, depuis la découverte du tombeau de saint Jacques. Cet ouvrage composé de récits historiques, anecdotes et photographies, propose un parcours, parfois contemplatif, à travers les quatre routes principales qui traversent la France jusqu'aux Pyrénées, à la découverte des villages mais aussi d'un précieux patrimoine historique. L'auteur, Sylvain Bazin, partage aussi son expérience unique du chemin : les refuges pèlerins, les rencontres, la succession des étapes, la ferveur... un livre idéal pour qui souhaite comprendre l'âme de Compostelle. ■



Compostelle, le grand pèlerinage, éd. GEO,
chez le marchand de journaux, 19,99 €.

GEO HISTOIRE

L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone :

0 808 809 063 Service gratuit
+ prix appel

Pour vous abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club.
Abonnement six numéros GEO Histoire (1 an) : 22,50 €. Anciens numéros :
geohi.club (cliquez sur « J'achète un numéro »)
ou sur l'appli GEO Histoire le magazine (iOS ou Android).

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard :
0173 05 45 45 (pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche.

Secrétariat : Dounia Hadri (6061).

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal.

Rédacteur en chef adjoint GEO.fr : Thomas Burgel.

Directrice artistique : Delphine Denis (4873).

Directrice artistique adjointe : Christelle Martin (6059).

Chef de service photo : Valerio Vincenzo.

Chefs de service : Frédéric Granier (4576), David Peyrat (5859).

Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien.

Maquette : Thibaut Deschamps (4795),

Béatrice Gaulier (5943), chefs de studio.

Service photo : Christine Yvaren (5930), chef de service adjointe ;

Nataly Bideau (6062) et Jackie Péraud (4591), chefs de rubrique.

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110).

GEO.fr et réseaux sociaux :

Marie Lombard et Camille Moreau, chefs de rubrique ;

Chloé Gurdjian (4930), Nastasia Michaels (4878), Mathilde Ragot,

Johanna Seban (4560) et Lola Talik (4754), rédactrices ; Roxane Merlot

(vidéo) ; Claire Brossillon, community manager (6079).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Mylène Wascowski (vidéo) ; Juliette Jenicot (CM) ;

Adélie Clouet d'Orval et Benjamin Laurent (web).

Fabrication : Stéphane Roussiès, chef de groupe (6340) ; Mélanie Moitié,
chef de fabrication (4759) ; Jeanne Mercadante, photogravure (4962).

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée

de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost.

Son associé unique est : Prisma Group.

Directrice de la publication : Claire Léost.

Directrice générale : Pascale Socquet.

Directrice de la rédaction : Marion Alombert.

MARKETING

Directrice marketing et business development : Dorothee Fluckiger.

Global marketing manager : Hélène Coin. Brand manager : Margaux Compain.

PUBLICITÉ

Directeur général : Philipp Schmidt.

Directrice exécutive déléguée PMS : Caroline Duret.

Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Deleau.

Directrice commerciale : Sabine Le Bacquer (0761647545).

Assistante : Séverine Cauet (6421).

Directrice publicité : Diane Mazau (0698614990).

Trading Manager : Nathalie Courtial.

Industry director Automobile : Dominique Bellanger (0699773202).

Régie publicitaire régionale : Ketil Média - Catherine Laplanche

(0178901174 - claplanche@ketilmedia.com).

Planning manager : Sandra Missue (6479), Laurence Biez (6492).

Directeur délégué Creative room : Alexandre Bougouin.

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes.

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen.

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (5465).

MARKETING DIFFUSION

Responsable titre vente au numéro : Jacky Telebak (5663).

IMPRESSION

Roto France Impression Z.I. Rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Média 2025. Dépôt légal : juillet 2025. Création : janvier 2012.

ISSN : 1956-7855. Numéro de Commission paritaire : 0427 K 89010.



Notre publication adhère à
et s'engage à suivre ses
recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse
du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin, 75008 Paris.



autorité de
régulation professionnelle
de la publicité

ACPM





Mirrorpix / Getty Images

Entre 1914 et 1918, des chiens servaient parfois de messagers d'une tranchée à l'autre, sous une grêle de feu.

Des chiens dans la Grande Guerre

L'image semble figée, comme hors du temps. Dans le fracas des canons et des fusils, un chien de l'armée impériale allemande saute au-dessus d'une rangée de soldats en position de combat. Il porte à son cou un collier contenant un message à délivrer à une tranchée d'appui, en arrière-ligne. La scène peut aujourd'hui sembler étonnante, mais elle était banale en janvier 1918, au moment où cette photo a été prise. Jamais on n'a enrôlé autant d'animaux depuis l'Antiquité que durant la Grande Guerre, et rien que sur le front de l'Ouest (en Belgique, dans le nord-est de la France et en Alsace-Moselle), 100 000 chiens furent mis à contribution, ainsi que 200 000 pigeons et 10 millions d'équidés. Les chiens dits « sanitaires » étaient chargés de chercher des blessés ou de leur apporter des médicaments, mais après 1914, avec la stabilisation du front, cette tâche fut jugée moins utile. Les chiens dotés d'un bon flair ou d'une bonne

ouïe étaient assignés au travail de guet afin de débusquer les potentiels ennemis. Équipés de sacs sur leurs flancs, les chiens transporteurs pouvaient quant à eux apporter de la nourriture ou de petits obus aux soldats des tranchées, leur petite taille les rendant peu repérables. Les chiens messagers, comme celui de cette photo, étaient utilisés différemment selon l'armée qui les employait, rappelle Éric Baratay dans *Les Animaux dans l'histoire*, (éd. Tallandier, 2023). Côté anglais, une relation fusionnelle était entretenue entre le chien et un soldat restant toujours à l'arrière : l'animal était emmené en première ligne et, ne pensant qu'à retrouver son maître, lui apportait instinctivement des messages. L'armée française, elle, préférait dresser les chiens à se rendre d'un fanion à l'autre. Quant aux Allemands, ils apprenaient aux chiens messagers à avoir deux maîtres, dans deux tranchées parallèles. ■

Frédéric Granier

FAITES LE PLEIN DE VITAMINE G.

Reconnectez-vous au monde et à la nature avec GEO.



GEO
OPTIMISTE PAR NATURE

Crédits photos : Germain-Rodriguez/Laverde.
Couverture : la plage de Benquet, à Saint-Pabu (Finistère). Crédit : Franck Guirou / hemis.fr.
En haut : Véronique de Viguerie. En bas : Alessio Romeo / Explorations géographiques de La Venta.

Le magazine sérieusement hédoniste

The Good Life

BRONZEZ STYLÉ

**Maillot-crème-transat,
le combo qu'il vous faut**

ROULEZ LOOKÉ

**Le beach bike parfait,
vous en rêviez, on l'a créé**

BUSINESS

**Manager avec le cœur,
la méthode Alexandre Mars**

Le Grand Bleu

**Notre guide ultime
de la Méditerranée**

80 pages
de secrets
d'initiés

+

À LIRE À LA PLAGE
**Une nouvelle drôle
et exclusive de l'écrivain
Florent Oiseau**



N°67 - Juin - Juillet - Août 2025

© LAURENT FABRE

En vente en kiosque